



3 2775 90318182 3

alberto
moravia

la
révolution
culturelle
de
mao

LETTRES
ÉTRANGÈRES **flammarion**



UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

ALBERTO MORAVIA

DU MÊME AUTEUR

LA RÉVOLUTION
CULTURELLE DE
MAO

FLAMMARION, ÉDITEUR

16, rue Racine - Paris 6

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

AGOSTINO.

L'ATTENTION.

L'AUTOMATE.

AUTRES NOUVELLES ROMAINES.

LA BELLE ROMAINE.

LA CIOCIARA.

LE CONFORMISTE.

L'ENNUI.

L'HOMME.

L'INDE COMME JE L'AI VUE.

LE MÉPRIS.

LA PROVINCIALE.

UN MOIS EN U.R.S.S.

ALBERTO MORAVIA

LA RÉVOLUTION CULTURELLE DE MAO

Traduit de l'italien par
JEAN-LOUIS FAIVRE D'ARCIER

FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine — Paris-6^e

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY

*Il a été tiré de cet ouvrage :
trente exemplaires sur Vélín Alfa
dont vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 25
et cinq exemplaires, hors commerce, numérotés de I à V*

Titre de l'ouvrage original :

LA RIVOLUZIONE CULTURALE IN CINA

Editeur original : Casa Editrice Valentino Bompiani & C., Milano

© 1967, CASA ED. VALENTINO BOMPIANI

Pour la traduction française :

© FLAMMARION, 1968

Printed in France

INTRODUCTION

B : Ainsi tu reviens de Chine ?

A : Je reviens de Chine, oui.

B : Et qu'est-ce qui t'a le plus impressionné là-bas ?

A : La pauvreté.

B : La pauvreté ?

A : Oui.

B : Ils sont pauvres les Chinois ?

A : Selon l'idée qu'on se fait du bien-être en Occident, oui, ils sont pauvres.

B : Et quelle impression t'a faite leur pauvreté ?

A : J'ai senti un soulagement.

B : Diable ! Pauvreté, que je sache, veut dire dégradation, privation. Et toi elle t'a donné une impression de soulagement ? Mais comment cela ?

A : Je l'ai senti, ça j'en suis sûr. Sur ses sentiments on ne peut pas se tromper. Je l'ai senti tout le temps que je suis resté en Chine. Mais tu me demandes pourquoi. Je n'y avais encore pas pensé. Je vais y réfléchir maintenant et essayer de te répondre.

B : En Occident la pauvreté ne peut pas donner une impression de soulagement. Elle inspire un sentiment d'oppression au contraire et une volonté de révolte.

Regarde par exemple les noirs d'Amérique qui brûlent leurs ghettos.

A : Aux Etats-Unis il y a des pauvres et il y a des riches. Et les pauvres sont pauvres parce qu'il y a des riches, et les riches sont riches parce qu'il y a des pauvres. En Chine il n'y a que des pauvres.

B : C'est vrai, en Chine tout le monde est pauvre. J'aurais dû y penser.

A : Tous sont pauvres, oui. Mais les appeler des pauvres est impropre. Il faudrait les appeler autrement.

B : Par exemple ?

A : Eh bien, je ne sais pas. Il n'existe pas de mot pour désigner un pauvre en soi sans le comparer avec un riche.

B : Mais alors qu'est-ce que c'est vraiment la pauvreté chinoise ?

A : Je dirais que c'est l'absence de richesse. C'est-à-dire, au fond, la condition normale de l'homme.

B : Explique-toi.

A : C'est très simple. L'homme naît dépourvu de tout, nu comme les bêtes dans la forêt. L'homme, quand il naît, n'est pas encore homme. Pour le devenir il doit se procurer toutes ces choses qui font précisément qu'un homme est un homme. Autrement dit ce qui est nécessaire à l'homme pour qu'il se distingue de l'animal. Et ceci parce que l'homme est quasi un animal comme tous les autres, à tel point qu'on se demande souvent s'il valait la peine pour lui de devenir un homme. Mais toujours est-il que l'homme a voulu devenir homme. Or ce qui est nécessaire pour devenir homme, la pauvreté le contient, c'est contenu dans les limites de la pauvreté, c'est la pauvreté elle-même, ni

plus ni moins. Au-delà de ces limites commence la richesse, c'est-à-dire le superflu. Mais la pauvreté est la condition normale de l'homme parce que la richesse, qui est le superflu, ne le rend pas plus homme puisque la pauvreté l'avait déjà fait homme.

B : Etre riche serait donc, selon toi, une condition anormale pour l'homme ?

A : Anormale, oui, et inhumaine.

B : Et qu'est-ce que c'est cette condition inhumaine ?

A : Cette condition inhumaine c'est d'attribuer un sens à tout ce qui est superflu.

B : Ce qui est superflu n'a pas de sens ?

A : Absolument pas. Sans ça ce ne serait pas superflu.

B : Dis-moi à quel moment l'homme dépasse le nécessaire, c'est-à-dire l'humain et débouche dans le superflu, c'est-à-dire dans l'inhumain.

A : Eh bien, revenons à la Chine. Les Chinois, si on en juge par ce qu'on voit dans les rues, ont le nécessaire mais le superflu, non, ils ne l'ont pas, au moins pour le moment. Ils sont pauvres, je te l'ai déjà dit. Pourtant personne ne peut douter qu'ils ne soient complètement des hommes, personne ne peut penser qu'il leur manque quelque chose et que ce quelque chose ce serait la richesse, ou le superflu, qui pourrait le leur donner. J'ai été en Chine il y a trente ans. Il y avait alors des pauvres, des gens qui avaient à peine le nécessaire pour vivre, et des riches qui vivaient dans le superflu. Les premiers étaient dégradés et les autres inhumains. A peine les riches et leur superflu ont-ils disparu que les pauvres sont devenus des hommes, même s'ils ne disposent pour l'instant que du strict nécessaire.

B : Et pourtant la richesse, l'abondance, ont en elles-mêmes quelque chose de gai, de joyeux, et de vital. Le strict nécessaire suffit à faire un homme, je ne dis pas le contraire, mais c'est triste.

A : Mais dans le monde moderne l'abondance n'existe pas. C'est la production, c'est produire qui existe. Et ceci n'a rien de gai ni de vital.

B : Quelle différence fais-tu entre abondance et production ?

A : L'abondance est un don de la nature qui ne coûte ni fatigue ni temps ni argent. Elle n'est pas faite pour être consommée, elle s'adresse à l'imagination. La production au contraire exige de la fatigue, du temps et de l'argent et c'est pour cela qu'elle n'est jamais l'abondance. La production n'est que répétition, c'est la reproduction en série du même objet pour répondre à une consommation toujours plus grande.

B : Si tu veux. Mais tu admettras que les Chinois, si j'allais leur dire que leur pauvreté est la condition normale de l'homme, pourraient protester. Il est probable que, tout en restant dans les limites et en conservant les moyens du communisme, les Chinois dans leur majorité désirent être moins pauvres, sinon vraiment riches.

A : C'est possible. Mais je parle de la Chine telle qu'elle se présente aujourd'hui, et en faisant cette hypothèse, certes hasardeuse, qu'elle restera ce qu'elle est. Autrement dit la Chine d'aujourd'hui est pour moi une utopie réalisée. Peut-être involontairement, peut-être par hasard, n'importe. Cette utopie est réalisée et je la prends comme exemple pour mon raisonnement. Il se peut que la Chine devienne un pays

comme tous les autres, y compris les pays communistes d'obédience soviétique, dans lesquels il y a des pauvres parce qu'il y a des riches et vice versa. Mais à l'heure actuelle la Chine est un pays pauvre, les riches n'existent pas, c'est un pays dans lequel la pauvreté représente la normale.

B : Je te suis. La production et la consommation au-delà du strict nécessaire c'est l'inhumain. Bien. Mais qui décidera de ce qui est nécessaire à l'homme et de ce qui ne l'est pas ?

A : L'homme lui-même ou le bon sens.

B : Il y a eu pourtant des périodes de l'histoire au cours desquelles pour être homme il fallait avant tout posséder, faire étalage de richesse. La Renaissance, par exemple.

A : Les diverses périodes de l'histoire ne m'intéressent pas du tout, et même l'histoire en général ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est le présent.

B : Eh bien parlons du présent. Je répète, qui décidera où s'arrête le nécessaire, l'humain, le normal et où commence le superflu, l'inhumain, l'anormal ?

A : Je te l'ai déjà dit, c'est le bon sens qui en décidera.

B : Tu as une grande confiance dans le bon sens.

A : Oui, je crois au bon sens chez l'homme ordinaire. Ce bon sens qui, vis-à-vis des choses du monde, n'est pas tant fait d'intelligence que de... comment dire ? d'appétit et d'indifférence, de plaisir et d'ennui, de désir et de satiété, etc. L'homme ordinaire doué de bon sens s'ennuiera un jour d'être déshumanisé par la richesse. Alors il s'en libérera, même si les philosophes et les producteurs de superflu lui jurent qu'il a tort.

B : Que fera le bon sens en face de la richesse ? Je veux dire comment procédera-t-il pour se libérer de la richesse ?

A : Le bon sens déclenchera, en face de la richesse, une sorte de réflexe. Parvenue au point suprême de l'inhumanité, l'humanité désirera et obtiendra de devenir pauvre.

B : Automatiquement ? Par un réflexe ? Mais les conduites humaines sont de longs processus, des cheminement pénibles et dispendieux.

A : Ce sera un processus humain. Et l'homme est lent.

B : Et que fera l'humanité pour redevenir pauvre après avoir été riche ?

A : Elle ne fera rien du tout.

B : Qu'est-ce que tu entends par là ?

A : Je veux dire qu'elle ne consommera plus et qu'elle ne produira plus que le nécessaire.

B : Mais l'homme aime produire et aime consommer.

A : Quel homme ?

B : L'homme, comme ça, en général.

A : De l'homme en général je ne sais rien. L'homme d'aujourd'hui, oui, comme tu dis, aime produire et consommer. Mais l'homme de demain pourrait être complètement différent.

B : Venons-en au concret. Nous parlons de la richesse et de la pauvreté réelles, telles qu'on peut les voir aujourd'hui dans le monde. Où se trouve aujourd'hui la pauvreté la plus humaine ?

A : En Chine, à mon avis. Mais maintenant en Chine, bien entendu, en ce moment précis. Il n'est pas sûr que la Chine veuille ou puisse transformer en réalité

durable l'utopie qu'aujourd'hui, provisoirement, elle incarne et représente. Aussi bien il n'est pas du tout sûr que la Chine soit demain dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui. Une utopie pour cesser d'être une utopie et devenir une réalité, a besoin de durer.

B : Dis-moi maintenant, où est la richesse la plus inhumaine ?

A : A mon avis, aujourd'hui, c'est en Occident.

B : Procédons par ordre. D'abord la Chine. Admettons que, là-bas, l'utopie de la pauvreté, comme tu l'appelles, devienne permanente, qu'elle se transforme, selon tes paroles mêmes, en réalité durable. Comment feront les Chinois pour obtenir ce résultat ?

A : Ils n'ont simplement qu'à continuer de faire ce qu'ils font aujourd'hui.

B : Mais tu sais bien que les Chinois doivent transformer la Chine, que ce pays paysan doit devenir un pays industriel. La pauvreté des Chinois n'est donc que l'effet normal résultant de l'investissement de capital nécessaire pour porter à son terme la révolution industrielle.

A : Je sais. Les Chinois font aujourd'hui ce que les Russes ont fait il y a quarante ans et l'Occident il y a un siècle.

B : Admettons maintenant que la révolution industrielle soit effectuée, que s'accumulent des marges bénéficiaires toujours plus grandes, que les investissements deviennent de moins en moins nécessaires. Que feront alors les Chinois de ces capitaux qui vont continuer de s'accumuler ? Ils élèveront les salaires, ils créeront une industrie légère de consommation pour permettre de dépenser l'argent des salaires. Et voilà la Chine

devenue un pays comme tous les autres, un pays riche.

A : C'est vrai. Mais tu oublies que nous avons parlé d'utopie. En Chine l'utopie existe et, mieux, la tentative de faire que l'utopie devienne l'histoire. L'utopie apporte naturellement des solutions utopiques.

B : Je serais vraiment curieux de savoir quelles solutions utopiques adoptera la Chine pour rester pauvre tout en étant riche.

A : L'utopie doit avant tout devenir conscience. Une fois cette conscience créée, la solution sera de faire ressentir la richesse comme un péché, comme une faute, comme un délit.

B : On a déjà essayé avec le christianisme sans obtenir, dirais-je, des résultats très réconfortants.

A : Le christianisme a cependant réussi à faire de la pauvreté, « pour quelques siècles », la condition idéale de l'homme. Ce serait encore un résultat appréciable aujourd'hui. Parce que rappelle-toi que je ne parle pas de tout ceci dans l'absolu, en dehors du temps et de l'espace, mais relativement, en rapport avec le temps et le monde dans lequel nous vivons. La condition proposée par le christianisme était définie par l'adjectif « idéal ». Je reconnais que c'était un présage de faillite. Cette fois-ci il ne faudra pas faire de la pauvreté « une condition idéale ». La pauvreté devra être l'unique solution pour l'homme, sa condition réelle et normale.

B : Et de quelle façon tout ceci se fera-t-il ?

A : Pour la première fois dans sa trop brève histoire la totalité de l'humanité sera riche et jouira du superflu. Ce ne sera plus seulement une partie de l'humanité qui sera riche, mais tous les hommes sau-

ront ce que veut dire être riche. Et quand l'humanité tout entière aura éprouvé l'inhumanité de la richesse, elle désirera à l'unanimité devenir pauvre.

B : Admettons. Encore que, pour le moment, les deux tiers de l'humanité soient non seulement très loin de la richesse mais si pauvres même qu'ils peuvent à peine se nourrir. Mais admettons. La richesse sera donc considérée comme un péché, une faute, un délit. Pourtant elle devra bien exister quelque part, que ce soit dans les caisses des Etats. Qu'est-ce qu'on en fera ?

A : J'ai mon idée. Tu te souviens des Pharaons ?

B : Qu'est-ce que les Pharaons viennent faire ici ?

A : Est-ce que tu t'es déjà demandé pourquoi les Pyramides étaient aussi colossales et pourquoi on y avait investi tant de temps, de travail et d'argent ?

B : En effet, pourquoi donc ?

A : Parce qu'à mon avis il fallait faire en sorte que l'homme ne possédât que le nécessaire. Tout le reste était détruit. Les Pyramides représentent en temps de paix ce qu'est la guerre en temps de guerre. Quelque chose qui sert à détruire la richesse et à maintenir l'homme dans la pauvreté.

B : Mais où sont nos Pyramides à nous ?

A : Nos Pyramides ce sont nos projets scientifiques pour conquérir Mars, Vénus ou la Lune, pour voyager dans les espaces interplanétaires. Ces projets scientifiques, par leur côté démesuré, par le nombre des gens qu'ils emploient, par l'énorme quantité de travail qu'ils requièrent, sont l'équivalent des Pyramides. La Pyramide n'était pas le caprice absurde d'une théocratie despotique. Elle était le pivot, le centre de toute une

civilisation. Ce que sont aujourd'hui nos vols interplanétaires.

B : Mais les Etats-Unis, pour te donner un exemple, font la guerre et dans le même temps ont leurs Pyramides, leurs projets de conquêtes interplanétaires. Cela ne les empêche pourtant pas d'être un pays riche.

A : Les Etats-Unis sont « provisoirement » riches comme la Chine est « provisoirement » pauvre. De même que je me suis servi de l'état actuel de la Chine pour te donner un exemple d'une humanité pauvre, c'est-à-dire normale et humaine, je me servirai des Etats-Unis pour te donner un exemple d'une humanité riche c'est-à-dire anormale et inhumaine.

B : Tu parles des Etats-Unis ou de l'Occident en général ?

A : Je prends les Etats-Unis comme un pays type de l'Occident. En fait c'est de l'Occident que je parle.

B : Tu estimes que l'Occident ne sera pas toujours riche ?

A : Il ne le sera certainement pas toujours. Il fait même tout ce qu'il faut pour devenir pauvre. Mais laissons l'avenir. Restons dans le présent. Voyons en quoi la richesse est inhumaine et anormale.

B : Voyons donc.

A : Prenons un individu, n'importe lequel, qui veut faire fortune en inventant un objet nouveau et absolument superflu. Par exemple une chaussure qui fait de la musique quand on marche. Que fera l'inventeur d'une pareille chaussure quand il va s'agir de la fabriquer en série et de la vendre massivement ?

B : Mais je ne sais pas. Il va faire de la publicité peut-être.

A : Très juste. Il va faire de la publicité. C'est-à-dire qu'il va créer le besoin de la chaussure à musique, un besoin qui, remarque bien, n'existait absolument pas avant que la chaussure ne soit mise en vente. Aucun producteur ne dira jamais : « Je vous vends quelque chose dont vous n'avez absolument pas besoin. » Il dira toujours : « Je vous vends quelque chose dont il est impossible que vous vous passiez. » Cette transformation du superflu en nécessaire c'est ce qui crée exactement ce qu'on appelle le consommateur.

B : Il y a partout des consommateurs. Même le Chinois quand il s'achète un pantalon est un consommateur.

A : Non, ce n'est pas un consommateur. C'est un homme qui se procure un vêtement qui lui est nécessaire, eu égard à une certaine idée de l'homme que cet homme se fait, ici un vêtement pour se couvrir les jambes, le ventre et le derrière. Mais le consommateur, lui, n'est qu'un boyau.

B : En voilà une expression !

A : Oui, le consommateur est un boyau. Un individu qui ressemble à ces organismes élémentaires qui n'ont qu'une bouche, un tube digestif et un anus. Ces organismes ne font qu'avaler, digérer et évacuer.

B : Mais le Chinois qui s'achète un pantalon est un boyau par rapport à la production des pantalons.

A : Il y a une différence. Le consommateur n'est pas tant un boyau parce qu'il consomme que parce qu'il est convaincu, comme ces organismes élémentaires, que sa fonction est de consommer. Le Chinois, lui, le pauvre, s'achète un pantalon pour ne pas rester nu. Le consommateur, lui, est disponible pour n'importe quelle consommation, comme le ver de terre fait passer

n'importe quelle qualité de terre dans son tube digestif.

B : Ce serait cela le consommateur ? Un ver ?

A : Si ces mots « boyau » ou « ver de terre » t'ennuient parce qu'ils contiennent une intention morale, laissons-les. Disons que le consommateur est un anneau qui joint la production à la consommation. Anneau humain, mais rien d'autre qu'un anneau. Producteur et consommateur représentent l'une et l'autre extrémité de ce ver de terre dont je parlais.

B : L'homme n'est que producteur et consommateur ? Il n'est ni médecin, ni artiste, ni ouvrier, ni paysan ?

A : Par production j'entends produit et par consommation, débit. Cela s'applique aux produits les plus raffinés et les plus extravagants.

B : De telle sorte que l'homme occidental ne pense qu'à produire et à consommer ?

A : Voilà !

B : Et qu'il ne pense pas à lui-même ?

A : Ce « lui-même » dont tu parles, n'existe pas. Ou plutôt il n'existe que dans l'un et l'autre de ces deux moments alternatifs, production et consommation. Mais puisque au fond consommer est ce qui caractérise vraiment le consommateur — si le producteur qui ne consomme pas n'existe pas parce qu'il mourrait de faim, le consommateur qui ne produit pas existe et mange, dans tous les pays, capitalistes ou communistes — disons que le but de la civilisation moderne c'est la consommation, c'est-à-dire l'excrément.

B : L'excrément ?

A : L'excrément, oui. L'expulsion hors du corps de tout ce qui y est resté après la digestion. On consomme le plus qu'on peut et la plus grande variété de choses

possibles. L'idéal du consommateur c'est de consommer et il s'efforce d'être à la hauteur de son idéal. Mais le résultat final c'est l'excrément. La civilisation de la consommation est excrémentielle. La quantité d'excrément émise par le consommateur est en effet pour ce consommateur la meilleure preuve qu'il a consommé.

B : Bien. Mais ceci n'est qu'une comparaison, et d'un goût douteux par-dessus le marché. Il reste à démontrer que cette comparaison peut être étendue au-delà de sa signification littérale. On ne fait pas que manger dans ce monde.

A : Ma comparaison vaut aussi pour tout ce qui n'est pas alimentaire et qui est consommé pourtant de la même manière. Pour la production industrielle en général, d'abord.

B : C'est-à-dire ?

A : Dans les villes modernes la production et la consommation, c'est-à-dire l'aliment industriel et l'excrément qui en est le résidu, voisinent toujours, comme dans les maisons modernes la cuisine est à côté des cabinets. Va-t'en dans les banlieues, tu verras des usines avec leurs hangars et leurs hauts fourneaux où on produit. Et non loin des usines, des terrains vagues où on décharge les ordures, les détritrus, les ferrailles. La ville a consommé ses produits, les a digérés et a déféqué les résidus.

B : Il n'y a pas que la production industrielle dans une grande ville moderne. Il y a mille autres choses, la culture par exemple.

A : Certes il y a la culture. Des librairies, des marchands de journaux, des cinémas, la télévision, la radio. Et des digests, des revues, des livres de poche, des

encyclopédies, des anthologies, des vulgarisations et des traductions. Mais cette culture est consommée de la même manière que sont consommés les produits industriels. Elle est avalée, digérée et expulsée sous forme d'une immense quantité d'excréments, les lieux communs. Les consommateurs omnivores de la culture ne se nourrissent pas de la culture mais la consomment et restent pour ainsi dire, au sens culturel, perpétuellement sous-alimentés. La consommation culturelle ne produit que de l'excrément culturel, rien d'autre.

B : Mais tout cela ne te paraît pas, comment dire, un peu schématique ?

A : Bien sûr, c'est schématique. Mais c'est pourtant comme cela qu'est le monde moderne de la production et de la consommation. Derrière une apparente variété d'aspects se cache une seule idée ou mieux une seule pulsion.

B : Quoi ? L'idée du profit ?

A : Non, ce n'est pas l'idée du profit. C'est quelque chose d'autre. Une idée, ou plutôt une pulsion nouvelle, qui autrefois n'existait pas.

B : Tu piques ma curiosité. Qu'est-ce que c'est ?

A : Avec une circulation aussi rapide de l'argent que celle qui accompagne le cycle production-consommation, le profit passe au second plan, il n'est plus un but mais seulement un moyen pour assurer la continuité du cycle. Non, ce n'est pas le profit qui est à l'origine de cette machine à déféquer qu'est l'industrie de consommation, mais quelque chose d'autre.

B : Quoi ?

A : C'est difficile à définir. On pourrait l'appeler volonté de puissance. En réalité on est plus près de

la vérité si on l'appelle peur de l'impuissance. Qu'est-ce que c'est que la puissance dans la civilisation industrielle ? C'est la faculté de produire, c'est-à-dire au fond de singer la nature. La nature est puissante parce qu'elle produit sans trêve et démesurément. L'homme naturel est puissant parce qu'il est prolifique. Et donc la puissance, dans la civilisation de la production et de la consommation, consistera précisément à produire le plus possible. En ce sens le processus de production passe avant le processus de consommation. Mais il est évident que sans la consommation il n'y aurait pas de production.

B : Qu'est-ce que cela veut dire ? Que la civilisation industrielle veut concurrencer la nature ?

A : Oui, c'est exactement ce que je veux dire. La peur de l'impuissance, le plaisir d'exercer sa puissance qui pousse un fabricant d'automobiles à produire un nombre toujours plus grand de voitures, a pour origine cette même impulsion créatrice aveugle qui fait pondre tous les ans à une sardine des millions d'œufs, c'est-à-dire mettre au monde des millions de sardines éventuelles. Heureusement les œufs sont dévorés par d'autres poissons qui à leur tour déposent des œufs, qui à leur tour seront dévorés par d'autres poissons et ainsi de suite. La civilisation industrielle est une copie exacte de ce processus incessant de production de la nature. Et comme la nature, elle tend à se mettre hors du temps, c'est-à-dire qu'elle ne veut pas tenir compte de la durée de la vie humaine, et avec son alternance perpétuelle production-consommation, elle est au fond l'équivalence de l'éternité de la nature.

Mais il y a une différence entre l'éternité de l'industrie et celle de la nature.

B : Laquelle ?

A : La nature ne sait pas ce qu'elle fait et peut-être, pour cette raison précisément, ce qu'elle fait elle le fait bien. La civilisation industrielle par contre a un instant, un instant seulement de conscience, et cela suffit pour qu'elle soit battue dans sa compétition avec la nature.

B : Et quel est-il cet instant de conscience ?

A : C'est l'instant au cours duquel l'homme, anneau indispensable entre la production et la consommation, se voit lui-même, se contemple. Il refuse à cet instant l'éternité que l'industrie lui propose.

B : Le consommateur est capable de cela ?

A : Le consommateur est aussi un homme, après tout. De l'homme il a en quelque sorte la faculté contemplative. Il se voit lui-même... et il se rend compte alors que, tandis qu'il est juste pour la nature de produire et de consommer à l'infini, l'humanité par contre n'est pas tenue, elle, de produire et de consommer éternellement, mais bien plutôt de s'exprimer à l'intérieur de certaines limites de temps et d'espace qu'elle a fixées elle-même.

B : Ce serait cela la différence entre la nature et l'humanité ? L'une produit et consomme, et l'autre s'exprime ?

A : Oui, je pense que c'est cela.

B : Mais est-ce qu'on ne peut pas s'exprimer simplement en produisant et en consommant ?

A : Nous avons déjà dit que la civilisation industrielle était excrémentielle, c'est-à-dire que son but ne pouvait

être autre chose que l'excrément. Et que fait l'homme quand il défèque, il s'exprime peut-être ?

B : Non, je ne dirais pas cela. Il s'allège, tout au plus...

A : Voilà, il s'allège. C'est-à-dire qu'il se met en condition de consommer à nouveau. Cet allègement, précisément, c'est déféquer. Mais prenons le cas de l'homme qui produit trop et consomme trop et qui attrape une indigestion. Nous avons alors la purge. C'est-à-dire la guerre. Dans le cycle production-consommation, la guerre semble indispensable et inévitable pour soulager de ses constipations périodiques la société qui produit et qui consomme. En temps de guerre le soldat se substitue au consommateur normal du temps de paix, c'est-à-dire que voici un consommateur exceptionnel quant à l'intensité, la quantité, la rapidité et la variété de sa consommation. On consomme en un jour de guerre plus que ce que l'on consomme en un an en temps de paix. Enfin le soldat, non content de consommer des biens et des richesses, consomme des vies humaines, d'abord celles de ses ennemis puis la sienne propre. Oui, parce qu'il ne faut pas oublier que le producteur-consommateur pour être vraiment tel, doit avant tout être prolifique et donc homicide. Sans surpopulation pas de production en série, sans production en série pas de surproduction et sans surproduction pas de guerre. L'homicide n'est que le revers de la fécondité.

B : La guerre serait donc plus une consommation d'hommes qu'une consommation de biens matériels.

A : Eh oui ! On l'a même appelée un infanticide retardé. La guerre est surtout une consommation

d'hommes, qu'elle exécute avec divers moyens, de la baïonnette à la bombe atomique. Naturellement l'usage de la baïonnette n'est pas en rapport avec la surpopulation du monde moderne et nous avons la bombe atomique. Mais il n'y a pas de différence, en essence, entre ces deux armes. Il n'y a qu'une différence de capacité de consommation. La bombe du reste est liée à la surpopulation comme la surpopulation est liée à la bombe. Je veux dire que s'il n'y avait pas de surpopulation il n'y aurait pas de bombe, c'est-à-dire qu'on ne l'aurait pas inventée puisqu'on n'en aurait pas eu besoin. La bombe a apparu à l'époque des métropoles de cinq à dix millions d'habitants, pas avant. Entre la surpopulation et la bombe il y a donc, comment dire ? une sympathie, presque une attraction réciproque. Les grandes métropoles modernes sont là pour offrir la plus grande production d'hommes qu'il y ait jamais eu dans l'histoire. Et la bombe est là elle aussi, seul consommateur possible d'une production aussi gigantesque. Il semble inévitable qu'à un certain moment production et consommation se rencontrent et résolvent ensemble, en accord et en amour, leurs problèmes. La bombe au fond est malthusienne. Malthus avait prévu la disette comme correctif de la surpopulation. A la place est venue la bombe. Mais Malthus raisonnait en termes de civilisation pré-industrielle. Il ne prévoyait pas que très rapidement l'homme cesserait d'être le centre du monde et deviendrait, comme nous avons dit, un anneau joignant la production à la consommation, rien d'autre. Je crois qu'il admettrait volontiers aujourd'hui que comme consommateur d'hommes la bombe est de loin préférable à la famine.

B : Excuse-moi mais il y a ici quelque chose que je ne comprends pas. L'humanité, de toute façon, est prolifique, non ? Elle l'a été à des époques où l'homme était le centre de la civilisation, à des époques d'humanisme, autant qu'à l'époque de nos civilisations modernes basées sur la production. Tu dis très justement que si cette fécondité n'était pas, l'industrie des produits en série ne serait pas, ni le cycle incessant et obsédant production-consommation. Mais l'homme a toujours été un producteur d'hommes, et par conséquent un consommateur d'hommes, même quand il n'était encore ni producteur ni consommateur de marchandises fabriquées en série.

A : La pression démographique dans le monde antique ne ressemblait pas à celle du monde moderne. Elle avait lieu au niveau de la nature, comme celle des animaux. A une production exceptionnelle d'hommes c'était la nature, et non l'homme, qui remédiait avec des éliminations exceptionnelles, comme la famine ou les épidémies. Même les guerres n'étaient qu'une conséquence, pour ainsi dire naturelle, des famines et des épidémies. Dans le monde moderne, par contre, tout se passe au niveau industriel, même la prolifération des hommes. Il y a là, il me semble, un rapport très étroit aujourd'hui entre la pression démographique — le fait que l'homme, producteur d'hommes, soit également producteur de marchandises — et l'industrie des produits pharmaceutiques et l'organisation des hôpitaux. La production des hommes n'a pas tant lieu dans l'intimité sombre et aveugle du lit conjugal que plus tard, entre les blouses blanches des médecins et des infirmières, dans les salles de cliniques et dans les

salles d'opérations. C'est dans ces endroits, qui avec leur perfection mécanique ressemblent tant à des usines, que l'homme devient producteur d'hommes, et non dans son lit, chez lui. C'est là en effet qu'on sauve de la mort, à laquelle la nature injuste et prévoyante les avait peut-être prédestinés, les futurs consommateurs et les futurs producteurs. Les cliniques défournent des hommes comme les usines défournent des boîtes de conserves et des voitures.

B : Ainsi tu penses que l'homme moderne n'est désormais, fatalement, qu'un producteur et un consommateur de biens matériels et d'hommes ?

A : Oui.

B : Il me semble comprendre, si j'en juge par ta façon de t'exprimer, que cela te déplaît profondément.

A : C'est vrai.

B : Alors quelle solution proposes-tu ?

A : Je ne vois qu'une solution. La seule du reste qui dépende directement de l'homme.

B : Quoi ?

A : La chasteté.

B : La chasteté ? Une solution un peu sévère, non ?

A : Si, la chasteté. La pauvreté et la chasteté à les bien considérer sont la condition normale de l'homme, ou devraient l'être, du moins aujourd'hui et dans ce monde-ci. Parce que aujourd'hui et dans ce monde-ci je ne vois pas comment l'homme pourrait cesser d'être un producteur et un consommateur sinon en devenant pauvre et chaste.

B : Si je comprends bien, l'homme pauvre ne consomme pas et donc n'a pas besoin de produire. L'homme chaste de son côté ne met pas d'enfants au monde et

donc en dernière analyse vide la civilisation de la consommation de son contenu spécifique, c'est-à-dire de la nécessité de satisfaire les besoins des masses. Pas d'enfants, pas de masses. Pas de masses, pas de production ni de consommation. C'est juste. C'est même trop juste.

A : Tu m'as compris à merveille. Remarque en outre la ressemblance entre le processus qui conduit à la surproduction et celui qui conduit à la surpopulation. Remplace la machine-outil, qui est la mère des diverses parties des machines, par l'étreinte, elle aussi mécanique, du couple humain au fond de son lit. Tu auras le produit en série fabriqué de la même manière. Car où est la différence ? Dans le noir, dans un état de demi-conscience, entre la veille et le sommeil, un homme est conçu. Au même moment dans mille usines, dans un fracas assourdissant, on s'emploie à fabriquer, toujours en série, pour cet homme maintenant conçu, les mille produits qu'on lui fera consommer à peine il sera né, à peine il sera enfant, à peine il sera adulte. Cet homme-consommateur d'autre part, vite, très vite, deviendra producteur. Le cercle se referme. Mais fais en sorte que la production d'hommes soit inférieure à la production des biens matériels, tu as la surproduction. Si le déséquilibre est inverse tu as la surpopulation. Seule la chasteté peut briser ce cycle, abolir surpopulation et surproduction, avec leur cortège odieux de guerres, de famines et de misères. Seule la chasteté. Et naturellement la pauvreté.

B : Tu oublies que ce couple que tu viens de décrire avec une antipathie aussi injustifiée, tout en concevant cet homme destiné à produire et à consommer, accom-

plit ce quelque chose de sublime et de mystérieux qui est un acte d'amour.

A : Pourquoi appeler amour ce qui n'est qu'un rapport mécanique ? Le membre viril besogne la femme comme un piston. A un certain degré d'excitation provoqué par le frottement, le sperme se décharge et l'enfant est conçu. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec l'amour ?

B : Mais cet homme et cette femme s'aimaient. Pouvaient s'aimer. Qu'en savons-nous ?

A : L'amour ne conduit pas aux rapports sexuels, mais à la chasteté.

B : Ah je ne savais pas ! C'est bien la première fois que je l'entends dire.

A : Je dis aujourd'hui et dans ce monde-ci, bien entendu. Le passé et le futur m'importent peu et ne m'intéressent pas.

B : Explique-toi, je ne te comprends pas.

A : Aujourd'hui, ici, en ce monde-ci, l'amour et les rapports sexuels sont étrangers l'un à l'autre, et même opposés, ennemis. L'acte sexuel n'est plus rien d'autre que production. L'amour par contre... c'est l'amour. C'est l'invention, la recherche, l'illumination, la divination, l'identification, l'imagination, la contemplation. C'est tout, sauf la production.

B : L'acte sexuel n'est pas que production comme tu le répètes jusqu'à nous ennuyer. Il est le plus souvent accompli par l'homme et la femme pour se donner un réciproque plaisir. Et l'érotisme est improductif. Dans certains cas il peut même être un mode de connaissance.

A : Comme je le souhaiterais ! Certes il a été ce

mode de connaissance dans notre passé très archaïque, primitif, magique. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une opération pour produire amputée de son produit. Je veux dire qu'aujourd'hui le plaisir que l'homme et la femme se procurent l'un à l'autre n'a aucun but de connaissance. C'est si vrai qu'au fond il ne diffère qu'en apparence de la prostitution qui elle est clairement une forme de consommation.

B : Dommage. Je t'aurais volontiers vu faire une exception pour un érotisme qui se voudrait mode de connaissance. Quoi qu'il en soit, cet homme pauvre et chaste que tu préconises est rapidement menacé d'extinction. Ne pas produire, ne pas consommer, ne pas procréer... l'humanité bien vite disparaîtra.

A : Je ne dis pas que l'humanité doive disparaître, encore que aujourd'hui on ne voit pas trop bien les raisons pour lesquelles elle devrait continuer d'exister. Je dis qu'elle devrait, comment dire ? se dégonfler, se réduire, passer de son actuel état pléthorique à une dimension essentielle. Du reste, parvenue à la lisière de l'extinction, l'humanité retrouverait facilement, grâce précisément à l'amour lui-même qui l'aurait quasi abolie, de nouvelles raisons valables pour se multiplier derechef. Les choses humaines, comme celles de la nature, ne suivent pas une progression continue de cause à effet mais procèdent par sauts qualitatifs. A la civilisation de la surpopulation et de la surproduction je ne vois aucun inconvénient que succède une civilisation avec des caractères tout à fait opposés.

B : Je te ferais remarquer que tu tombes dans le déjà dit. Nombreux sont ceux qui avant toi ont proposé un nouveau Moyen Age. On a vu par la suite que ce

n'était que le revers esthétisant et décadent de la civilisation industrielle.

A : Pourquoi retourner vers le passé ? Je ne prêche pas un nouveau Moyen Age. Simplement je veux un monde fait pour les hommes et non pour les fétiches.

B : Mais la technique, si importante aujourd'hui, ne semble pas conduire vers ce nouveau monde. Au contraire.

A : La technique aujourd'hui va à la rencontre des besoins des masses qui produisent et qui consomment. Mais demain elle pourrait très bien changer de direction, aller à la rencontre des besoins de groupes humains, rares, pauvres et peu féconds.

B : Quoi ? L'île de Prospéro dans la « Tempête » avec le sage magicien technique et quelques hommes et femmes, jeunes et sans descendance qui se promènent sur des plages désertes, entre des musiques célestes, des voix mystérieuses, des esprits malins et invisibles ?

A : Je ne sais pas. Il vaut mieux ne pas parler de ce dont il est impossible de parler.

B : Il me semble que nous nous soyons bien éloignés de la Chine qui a été le point de départ de notre discussion. Laquelle discussion après tout n'est que l'introduction à un petit livre sur la Révolution Culturelle. Qu'est-ce que la Chine a donc à voir avec tout ceci ? Les Chinois sont pauvres, cela oui, mais seulement provisoirement et involontairement, comme tu l'as du reste reconnu toi-même. Quant à la chasteté maintenant, les Chinois ne sont certainement pas chastes, au moins selon ce que tu entends avec ce mot, même s'ils ne pratiquent plus du tout l'érotisme, comme on disait qu'ils faisaient dans le temps. Au contraire ils tendent

à se multiplier, et c'est si vrai que l'Etat leur déconseille de se marier avant trente ans. Qu'est-ce que nous faisons de cette Chine qui a été le prétexte de notre discussion ?

A : Nous n'en faisons rien. Je me borne à répéter que j'ai voulu t'expliquer et m'expliquer à moi-même la raison du sentiment de soulagement que m'avait procuré le spectacle de la pauvreté en Chine. C'est tout. Que l'utopie chinoise maintenant doive durer toujours ou ne soit que provisoire et passagère, c'est une autre question. Moi j'en ai tiré le prétexte d'un discours. C'est tout.

CE QU'ON VOIT

A peine a-t-on passé la frontière, à Lou Wou, entre la colonie anglaise de Hong-Kong et la République Populaire chinoise, on s'aperçoit que ce n'est pas dans un nouveau pays qu'on vient d'entrer mais dans un nouvel état de choses. Nous sommes en Chine. Rizières inondées qui brillent au soleil, forêts de bambous sur les collines vertes, villages jaunes aux maisons faites de paille et de boue séchée, paysans avec leurs pantalons retroussés jusqu'aux genoux penchés sur leurs sillons. Mais cette Chine physique de toujours, celle d'aujourd'hui, d'hier et sans doute encore de demain, est marquée par le nouvel état de choses, celui que le monde entier connaît maintenant, la Chine aux prises avec la Révolution Culturelle. Pourquoi ai-je dit que ce nouvel état de choses marquait le paysage physique ? Parce que la Révolution Culturelle en Chine a la réalité de quelque chose de concret, et qu'avant même de se présenter à l'esprit, elle s'offre et s'impose aux sens.

Ainsi, nous voici à la gare où nous devons prendre le train pour Canton, qui est la première étape de notre voyage. Un soldat en uniforme kaki avec des

galons rouges et une étoile rouge vient d'examiner nos passeports. Nous avons ouvert nos valises devant un deuxième soldat. Nous avons pris un premier repas chinois au restaurant de la gare. Nous attendons maintenant de repartir. Que peut-on faire d'autre dans une gare sinon attendre d'en repartir ? Et pourtant non, ici quelque chose va se produire. A la sortie du restaurant quelqu'un nous fait signe de venir et nous montre une porte. Nous le suivons, nous nous retrouvons dans une grande salle qui ressemble assez à une salle de classe. Rangées de chaises, une estrade, un bureau et un portrait de Mao au-dessus du bureau. Nous nous asseyons et presque aussitôt les quatre ou cinq jeunes filles qui nous ont servi au restaurant font leur entrée, suivies de deux jeunes gens, l'un portant un accordéon en bandoulière et l'autre avec un tambourin.

Les jeunes filles entrent en marchant au pas, comme des soldats de ballet. Elles sont habillées comme toutes les femmes en Chine, larges pantalons bleus et chemisette blanche. Elles s'arrêtent devant nous, elles tiennent chacune à la main le petit livre rouge, le livre des citations de Mao. L'une d'elles fait un pas en avant et annonce quelque chose à voix forte. Puis l'accordéon et le tambourin attaquent un air et les jeunes filles se mettent à chanter et à danser. Les jambes se meuvent avec grâce dans les larges pantalons, les bras nus se lèvent de façon élégiaque, les petites mains potelées agitent de diverses manières le livre de Mao. Les voix sont fraîches, naïves, aiguës comme des voix d'enfants. Les pas à peine esquissés rappellent les exercices des petites filles dans les académies de danse. La musique est cette musique chinoise de toujours, sorte de mélodie mélan-

colique, la mélancolie de la sagesse chinoise. Mais les voix, la danse et la musique sont naturellement ici au service de quelque chose d'autre que la tradition.

Il s'agit en effet de propagande. Nous sommes frappés cependant par l'originalité des moyens, et l'absence de rapports entre ces moyens et le but recherché. Nous fouillons nos souvenirs, cherchant une analogie, une ressemblance avec le spectacle que nous avons sous les yeux et à force de chercher nous croyons avoir trouvé. C'est aux chants rustiques, aux danses paysannes, aux musiques champêtres de certaines fêtes religieuses d'Italie et d'ailleurs que nous fait penser la propagande de la Révolution Culturelle. Oui, on chante encore en Europe de cette façon les événements de la Passion du Christ. Avec la même ferveur, le même style, la même naïveté. Voici donc un premier point d'acquis, le caractère religieux de la Révolution Culturelle, et l'origine paysanne de ce caractère religieux.

Ces chants, et la danse des jeunes filles au son du tambourin, se répètent maintes et maintes fois durant le voyage en avion de Canton à Pékin. Quand elles ont fini de danser, les hôtesse circulent dans l'avion et présentent, sur des plateaux, différentes sortes d'insignes, tous avec la tête de Mao, et des photographies de Mao en diverses poses et diverses circonstances. Ce sont des images sacrées, des objets, des emblèmes sacrés, c'est certain. Au cours de la danse en outre, les voyageurs chinois ont tous repris en chœur la chanson chantée par les hôtesse. Et tous souriaient, ils avaient l'air enthousiastes, ils participaient avec émotion. Comme à l'église très exactement. Et l'avion était devenu une chapelle volante dans laquelle une céré-

monie se déroulait, nonobstant le fracas des moteurs et les secousses des trous d'air. Impossible de se tromper, je pense, sur le caractère religieux de ces manifestations. Bien sûr, on peut refuser de donner une interprétation à ces signes par lesquels se trahit la Révolution Culturelle. Mais on risque alors de ne plus rien comprendre et de buter sur l'absurde.

Un autre aspect, toujours visuel, plastique, de la Révolution Culturelle nous sera révélé à Canton pendant le bref séjour que nous y ferons avant de repartir pour Pékin, je veux parler des journaux muraux. Canton est une ville aux rues en arcades, une sorte de Bologne chinoise, noyée dans l'humidité, la chaleur étouffante des tropiques, la promiscuité délirante. A peine nous sommes-nous engagés dans les rues grouillantes, sous les arcades sombres, nous nous rendons compte qu'il y a dans cette ville quelque chose d'extraordinaire, d'exceptionnel, d'excessif, de fébrile. Nous sommes encore étourdis par le voyage, pendant un temps nous ne comprenons absolument pas ce qui se passe, puis nous nous apercevons enfin que toutes les arcades, les façades des maisons jusqu'au second étage, les autobus, les voitures, les monuments, que toute surface utilisable quelconque enfin, jusqu'à l'étroite convexité des poteaux télégraphiques, est recouverte de journaux muraux. Multitude de feuilles collées sur plusieurs épaisseurs (elles font un peu penser à ces gâteaux qu'on appelle les mille-feuilles) où gesticulent, gambadent d'énormes idéogrammes, noirs, agressifs. Devant ces journaux muraux stationnent, naturellement, de nombreux groupes de lecteurs, attentifs et curieusement impassibles. Toute la ville est pleine de

ces groupes qui, sans faire aucun commentaire, sans montrer en rien leurs sentiments, lisent ces écrits que terminent le plus souvent d'énormes, violents, points d'exclamation. Quel est le contenu de ces journaux ? Nous nous informons. A ce qu'il paraît les journaux muraux ne contiennent que des choses simples ou au moins très simplifiées, des slogans, des dénonciations, des mises en accusation, des sentences, des définitions, des appels, des vive ceci, à bas cela. Toutes choses donc qui font directement appel au sentiment, qui n'exigent pas d'être interprétées ou analysées.

Le journal mural, son usage massif plutôt, est une des grandes nouveautés introduites dans la vie chinoise par la Révolution Culturelle. En un certain sens même la radio avec son fracas et son caractère péremptoire passe au second plan à côté du journal mural. Celui-ci à y bien regarder est, avant même d'être un texte, un signe. Sa seule présence en fait, sa présence obsédante, indique que les masses se trouvent encore à un degré très élevé de température révolutionnaire, que dans les profondeurs populaires la poussée révolutionnaire demeure massive, violente. Le journal mural est en somme le flot de lave qui dégorge d'un volcan et qui indique la persistance de l'éruption. Mais c'est en même temps une sorte de bourse des valeurs politiques, et une bourse comme toutes les bourses du monde, hypersensible et frénétique, communiquant chaque jour aux masses les hauts et les bas de l'idéologie. Enfin, pour ceux du moins qui y sont attaqués et dénoncés, le journal mural a sans doute ce caractère menaçant, imprévisible, kafkaïen, des proscriptions de la Rome antique ou des proclamations de la Révolution française

avant la chute de Robespierre. Il ne naît pas, il ne doit pas naître de la réflexion d'un organisme bureaucratique, mais de la fureur, de l'inspiration, de la spontanéité populaires.

Mais nous voici maintenant à Pékin, après un vol de six heures. D'immenses, vertigineuses avenues de type moscovite, larges de cinquante mètres et flanquées de maisons minuscules (dans la Chine ancienne il était interdit aux particuliers de construire des maisons plus hautes que les palais impériaux et ceux-ci n'avaient jamais plus de deux étages) fuient à perte de vue vers des lointains indistincts et lumineux. Dans le contre-jour du soleil qui resplendit au fond de ces perspectives, on ne voit pas une seule voiture mais d'innombrables essaims de bicyclettes. Puis, là-bas, voici que sur le fond de brume blanchâtre, une tache de couleur s'enflamme, palpite. C'est un drapeau rouge, l'un de ces nombreux drapeaux rouges qui, depuis un an, sont portés en procession d'un bout à l'autre de la ville à n'importe quelle occasion.

Nous nous arrêtons, nous attendons. Peu de temps après le drapeau s'approche, nous apercevons la procession tout entière. Ce sont des garçons et des filles, des gardes rouges, comme on le devine au brassard rouge qu'ils portent au bras. Tous, garçons et filles, sont en pantalon bleu et chemisette blanche, tous ont le petit livre de Mao à la main. En tête vient le porte-drapeau avec la hampe de bambou passée dans sa ceinture. Puis viennent deux filles qui tiennent un grand portrait de Mao dans un cadre doré orné de festons rouges. Derrière le portrait, en file indienne, les manifestants. C'est la manifestation type et décrire

celle-ci, c'est décrire toutes les autres. Il est à peine besoin de faire remarquer que le style de ces processions comme celui des scènes de propagande avec chants, musique et danse est de caractère religieux, d'une religion paysanne et traditionnelle. Mettez à la place du drapeau rouge la bannière d'une confrérie, à la place du portrait de Mao celui du saint patron, et vous verrez que rien au fond ne changera. Les gardes rouges sont certainement le mouvement politique le plus moderne du monde communiste, mais leur style ne peut être que chinois, c'est-à-dire le style d'un pays dans lequel les paysans forment la majorité de la population.

Entre-temps le feu est passé au rouge et la procession s'arrête. Mais déjà de la droite vient une autre procession, de la gauche une troisième, au fond s'en profilent trois ou quatre autres. Où vont ces colonnes de manifestants ? Partout. Sur l'immense place du Temple de la Paix Céleste elles rencontrent d'autres colonnes. Elles vont protester à l'ambassade britannique contre l'impérialisme, manifester à l'ambassade de Syrie la sympathie des Chinois pour les Arabes, écouter un discours à l'université. Les universités et les écoles sont fermées depuis un an et resteront probablement encore fermées toute une année. C'est sans remords donc que les gardes rouges qui sont tous étudiants peuvent aller en procession et manifester.

D'autre part il ne faut pas oublier que les gardes rouges ne sont pas ces rassemblements éphémères et dus au hasard, ces foules qu'on peut voir sur une place dans nos pays occidentaux. Les gardes rouges sont devenus quelque chose de stable, d'irremplaçable. Ils rem-

plissent une fonction. Bref ils sont l'un des organes les plus importants de la Révolution Culturelle.

Et maintenant faisons un bref bilan. Nous avons parlé de la Révolution Culturelle, mais non au niveau idéologique et politique. Nous nous sommes limités à en décrire les aspects les plus visibles. On peut pourtant de ces aspects retirer des indications intéressantes. D'abord la Révolution Culturelle se présente constituée de ces deux seuls éléments, le chef et les masses. Elle ignore, déborde, évite la médiation des intellectuels du parti et de la bureaucratie, elle tend au contraire à établir par la radio, les journaux muraux et les manifestations un rapport direct et immédiat entre Mao-Tsé-Toung et le peuple. Deuxièmement, constatation encore plus importante, ce peuple, bien qu'il s'agisse de tout le peuple, est la partie jeune du peuple, les moins de trente ans. Ce qui revient à dire que Mao, pour déchaîner la Révolution Culturelle, s'est adressé à la partie du peuple la plus inexperte, la moins douée de sens critique, la plus violente, la plus portée à nier et à détruire, la plus capable d'enthousiasme.

Enfin, autre fait très important, le rapport entre Mao et la jeunesse chinoise n'est pas basé sur la pure et simple admiration et dévotion de la foule pour son chef, mais sur le livre des citations de Mao, c'est-à-dire sur la pensée de Mao. Ainsi on ne s'éloigne pas trop de la vérité quand on affirme que la Révolution Culturelle est, entre autres choses, une sorte d'école de politique, avec des leçons théoriques et des exercices pratiques, dans laquelle les gardes rouges sont les élèves et Mao le maître.

LE LIVRE

Un livre qu'on prend dans sa bibliothèque pour le lire et puis, une fois lu, qu'on remet dans sa bibliothèque n'a rien à voir avec un livre qui vous accompagnerait constamment dans la vie. Le premier est un objet de consommation, ici de consommation intellectuelle, et le second est devenu le subrogé de la conscience, le pivot d'un système de comportements rituels. Voyons un peu ce qui se passe dans le second cas. « Il lisait tranquillement ses prières et de temps en temps, entre deux psaumes, il fermait son bréviaire, laissant à l'intérieur, pour marquer la page, l'index de sa main droite. Puis il l'ouvrait à nouveau et lisait un autre fragment. Il arriva ainsi à un détour du chemin... ». C'est un passage très connu des « Fiancés » de Manzoni, où l'on nous montre Don Abbondio et le livre qui l'accompagne dans la vie, c'est-à-dire son bréviaire. Dans la Chine de Mao l'homme aussi chemine un livre à la main, et c'est bien le plus important et le plus déconcertant des aspects de la Révolution Culturelle. Cet homme c'est le Chinois qui se sent citoyen avant de se sentir individu (mais entendez ici la totalité des Chinois) et le livre c'est le petit livre rouge des

citations de Mao. Avoir rapproché Don Abbondio de ce Chinois ne paraît pas déplacé. Un intellectuel se borne en effet à lire un livre, mais le croyant, l'homme de foi emporte son livre partout avec lui.

Et voici, entre autres, les gestes les plus importants qu'on peut accomplir avec un livre (ils ont depuis six mois transformé les Chinois en millions d'élèves voués à l'« ipse dixit », à « la parole du maître »). On emporte simplement le livre avec soi, pour montrer qu'on l'a, et le livre est alors un signe de reconnaissance, ou une marque d'ostentation peut-être. On le brandit dans les meetings, les défilés, les réunions, c'est l'exaltation du livre, ou c'est la menace, le défi par le livre. On l'ouvre et on le parcourt, c'est la consultation du livre. On en lit un fragment à haute voix pour répondre à quelqu'un, c'est la citation, la communication du livre. Si on le caresse avec la main ou si on le serre sur son cœur, c'est l'affection pour le livre. On le garde au cours des danses, des chants et des spectacles de propagande, le livre devient alors un symbole... Incroyable enfin combien peut influencer sur le comportement de l'homme un petit livre comme celui de Mao.

Il est imprimé avec beaucoup de soin, sur du très bon papier, avec une couverture rouge en matière plastique. Sur la première page on trouve cette phrase « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous », puis un frontispice, puis un papier de soie qui protège une photographie de Mao, puis le fac-similé, en idéogrammes, de l'épigraphe de Lin-Piao, l'actuel chef de l'armée. Enfin la préface du même Lin-Piao. Notons un passage significatif dans cette préface : « ...Le mieux serait d'apprendre par cœur quelques-unes des phrases les plus

importantes afin d'en faire une étude et une application constantes ». Apprendre par cœur en vue d'une étude et d'une application constantes, ce simple conseil renseigne sur le caractère normatif, le caractère de catéchisme du livre. On n'apprend pas par cœur les œuvres de Marx et de Lénine parce que leurs œuvres ne sont pas destinées à devenir un guide de la conduite individuelle. Mais le livre de Mao, si.

C'est un recueil de fragments pris dans les œuvres complètes de Mao. Mao, comme tous les chefs communistes, a beaucoup écrit. Mais à la différence des autres, ayant tout fait dans sa longue carrière, ayant été tout à la fois homme politique, agitateur, chef militaire, législateur, philosophe, poète, économiste, etc., il a écrit sur tout. C'est le Lénine, le Trotsky, le Staline (et le Maïakovski) de la Chine. Il n'a donc pas été difficile, en groupant les fragments sous des têtes de chapitre, de composer un livre qui couvre, pour ainsi dire, la vie entière de l'homme. Mais il est exclu, bien sûr, que le livre de Mao puisse être utilement consulté pour résoudre des problèmes personnels. Nous avons dit que ce livre couvrirait la vie entière de l'homme. Ajoutons tout de suite en effet qu'il s'agit d'un homme bien particulier, qu'il s'agit de l'homme de la Révolution Culturelle pour qui la vie individuelle, intime, personnelle, n'a aucune existence. Mao lui-même dans son livre met sur cette vie personnelle un signe négatif. Cela s'appelle le libéralisme. En somme ce petit livre a une double fonction, guider l'homme dans sa vie quotidienne et convaincre en même temps cet homme que sa vie quotidienne ne peut être autre chose que la vie politique.

Mao est un écrivain politique et un écrivain chinois. Voyons l'écrivain politique. Constatons que le livre possède les deux qualités nécessaires pour devenir un manuel de conduite civique. Son caractère d'autorité, d'autorité presque scientifique en premier lieu. Ce n'est pas un livre de propagande composé de slogans et de lieux communs qui font appel à l'enthousiasme, il ne contient que des réflexions et des affirmations déduites de l'expérience. Secundo c'est un livre accessible en raison de l'extrême simplification de sa matière, de son extrême vulgarisation. Ce livre se présente donc comme étant le fruit d'une longue expérience, et cette expérience est mise à la portée de tous. Soulignons en outre l'efficacité éducative d'un livre comme celui-ci dans lequel l'enseignement apparaît pour ainsi dire involontaire, naturel. Mao, on le voit, a été depuis le début un homme politique avec une vocation d'éducateur.

Venons-en maintenant à ce qui fait que ce livre est un livre typiquement chinois. Nous ne faisons pas allusion ici à la bonhomie (apparente), très paysanne et très chinoise, qui sourit au travers de ces enseignements, ni aux façons de s'exprimer traditionnelles, avec des proverbes (comme celui-ci par exemple qui est très célèbre, « L'impérialisme est un tigre en papier ») qui ornent les pages de Mao. Non, nous voulons parler de cette opération complexe et significative que nous allons appeler par commodité : la confucianisation de Marx.

Aucun penseur moderne ne ressemble certainement moins à Confucius que Marx. Confucius a été le détenteur d'une sagesse conservatrice et Marx le créateur d'une doctrine révolutionnaire. Confucius a fondé un humanisme à base de sagesse, de piété et de raison et l'huma-

nisme de Marx est héroïque, athée, tragique. Tout dans Confucius reflète l'ordre, l'immobilité, la netteté d'une société féodale très stable et tout chez Marx reflète le mouvement et le dynamisme d'un monde en rapide évolution. Et pourtant dans les pages de Mao, et c'est plus apparent peut-être dans le ton même que dans la pensée, on peut remarquer une contamination, une fusion de ces deux penseurs si différents et une correction de l'un par l'autre. Bien entendu la pensée de Marx ne subit pas de changements substantiels. Mais elle est légèrement décalée, imperceptiblement décalée du plan dramatique, problématique et dialectique qui lui est propre et qui est propre à toute la culture européenne, sur un plan éducatif, normatif et préceptuel qui appartient à Confucius et plus généralement à toute la culture chinoise. Mao peut être dur, très dur, impitoyable, sa dureté, sa rigueur sont toujours filtrées par une intention didactique.

Mais plus importante encore que la confucianisation de la pensée de Marx opérée par Mao est la confucianisation qu'instinctivement, spontanément, les masses chinoises ont fait subir à ce marxisme d'expression chinoise qu'est le maoïsme. Il ne s'agit pas ici d'une opération intellectuelle comme dans le cas de Mao et de Marx mais d'une opération, en gros, religieuse. Nous avons dit que le petit livre rouge était devenu depuis six mois le pivot d'un système de comportements rituels. Aucun Etat, fût-ce le plus tyrannique, ne pourrait contraindre un peuple tout entier à transformer un livre de souvenirs et de réflexions politiques et militaires en un manuel de conduite personnelle. L'adhésion des masses au livre a été vraiment enthousiaste, bien au-delà

probablement des prévisions de ceux qui l'avaient composé. D'autre part il faut souligner une fois de plus le sens du conseil de Lin-Piao d'apprendre par cœur le livre pour en faire une étude et une application constantes. En fait ceci s'est déjà fait pendant des siècles avec les maximes de Confucius. A ceux qui se présentaient aux examens de l'Etat, en Chine, on donnait le début d'un fragment quelconque de Confucius et on demandait de continuer, de mémoire, la citation. A cette époque aussi on estimait qu'il était plus important de se souvenir que de comprendre ou que de toute façon la faculté de se souvenir par cœur était une forme d'intelligence. Mais quel est le sens de cette préférence octroyée à la mémoire ? Surtout ceci, naturellement : que la mémoire entretient et conserve tout ce qui ne peut ni ne doit être sujet à critique et donc à changement. Ou que la mémoire est un processus mental qui doit servir à conférer de l'autorité à quelque chose qu'on ne désire voir ni se corrompre ni se détruire, et à l'embaumer.

La confucianisation du maoïsme consistera donc à transformer, par le moyen de la mémoire, une expérience personnelle, ici l'expérience de Mao, en une autorité. Mais qu'est-ce que cela veut dire sinon qu'à un catéchisme traditionnel on en substitue un autre plus moderne qui, à sa manière, incorpore et annexe l'immense apport de la culture européenne ? Mao a lu Marx, c'est exact. Mais les masses chinoises se borneront à lire Mao.

Il serait aussi intéressant de savoir pourquoi les masses chinoises ont fait aussi vite à confucianiser la pensée de Mao. Ici, à notre avis, on touche du doigt

la différence entre ce qu'on a appelé le culte de la personnalité de Staline et le culte de Mao. Certains aspects sont identiques, inutile de le nier. Comme en Russie il y a vingt ans, aujourd'hui en Chine les statues et les portraits (horribles) du dictateur se trouvent partout. En Chine, comme il en était en Russie, la progagande s'occupe exclusivement du chef. Mais tandis que le culte de Staline paraissait dirigé vers la personnalité même du dictateur, et d'une façon tout à fait athée et moderne, le culte de Mao semble s'être presque immédiatement déplacé de la personne sur la pensée, c'est-à-dire sur le livre, tout en se colorant de religiosité paysanne et primitive. Le culte de Staline trahissait l'admiration pour l'homme exceptionnel, pour le démiurge, pour le héros. Celui de Mao révèle par contre un pathétique besoin de stabilité, un profond désir d'ordre et de durée. Nous ne savons pas dans quelle mesure le caractère de ce culte a été voulu et inspiré par Mao lui-même. A lire le livre qui est au fond une incitation à la révolution permanente, on penserait plutôt le contraire. Mais si les masses chinoises ont tellement souffert pendant presque un siècle de guerres civiles et d'invasions étrangères, qui pourrait leur donner tort si, un peu par gratitude pour l'homme qui leur a finalement ramené l'ordre et l'unité, un peu par la force de l'antique tradition confucianiste, elles ont attribué à la pensée du dictateur une fonction stabilisatrice et religieuse ? D'autre part il n'y a pas vraiment contradiction entre la révolution permanente prêchée par Mao dans son livre et le besoin de stabilité, d'ordre et d'unité des masses. Une révolution qui a lieu de temps

à autre est inquiétante. Mais la révolution permanente devient quelque chose de canonique, de stable, d'habituel, de permanent précisément. On touche ici du doigt la grande différence entre l'Europe et l'Asie. L'Europe est le continent des Etats instables, des dynasties éphémères, des révolutions nombreuses. Mais l'Asie est le continent des Etats et des dynasties qui durent pendant des siècles, des révolutions uniques qui deviennent permanentes.

**POURQUOI
LA RÉVOLUTION CULTURELLE**

La Révolution Culturelle chinoise est l'événement politique le plus important qui se soit produit dans le monde communiste depuis la déstalinisation. Dans le monde communiste il existe comme nous savons des niveaux différents de développement économique, qui correspondent à la distance plus ou moins grande dans le temps depuis la date où a été commencée la révolution industrielle; à chacun de ces niveaux correspond une mystique révolutionnaire différente, plus ou moins de fraîcheur, d'enthousiasme ou de romantisme. La Révolution Culturelle chinoise n'a pas seulement révélé tapageusement cette diversité des niveaux mais, avec les contrastes et les cassures qu'elle a provoquées, elle semble avoir créé dans le bloc communiste cette dialectique interne que jusqu'à maintenant ni la révolte de Budapest ni la dissidence yougoslave n'avaient réussi à instaurer. Le fait que l'U.R.S.S. avait déjà en 1917 une certaine base industrielle et que la Chine par contre n'était encore en 1949 qu'un pays où dominait la paysannerie, s'est révélé d'un coup, grâce à la Révolution Culturelle, être le principal motif du différend idéologique entre la Chine et l'U.R.S.S. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que pour expliquer ce qui

se passe aujourd'hui en Chine, il ne faut pas invoquer des raisons de second ordre comme par exemple l'âge de Mao, la lutte pour le pouvoir, l'influence de la femme de Mao, etc., mais rechercher plus justement, derrière les conflits idéologiques, le déterminisme économique.

Le facteur individuel d'autre part est, contrairement à ce qu'on croit, plus important dans les pays communistes que dans les pays capitalistes, du moins au niveau des groupes dirigeants. En Occident les différences économiques entre tel et tel pays ne se traduisent que très discrètement par des idéologies différentes, soit en raison de l'empirisme qui y est prédominant, soit, et surtout dans le monde anglo-saxon, parce que les économies occidentales sont moins planifiées et dépendent donc moins de la volonté d'un seul, comme il en est en Orient. Dans les pays communistes l'économie est toujours planifiée et les plans sont l'expression de la volonté d'un petit groupe de dirigeants, voire d'un chef unique. D'où le caractère personnel des victoires et des défaites dans le champ économique, comme si le développement économique n'était pas un phénomène collectif mais qu'il dépendait d'un seul individu. En Chine l'identification de la volonté du chef avec la situation économique et sociale du peuple est, dirons-nous, plus marquée que dans n'importe quel autre pays communiste. La vie personnelle de Mao n'est pas séparable de l'histoire de la révolution chinoise, au point que raconter la vie de Mao, comme on peut en juger d'après le livre d'Edgar Snow, c'est raconter l'histoire des cinquante dernières années du peuple chinois.

Pour comprendre au moins en partie ce qui s'est passé en Chine depuis juin 1966, il faut remonter jusqu'en 1927. On peut dire que le différend entre Mao et l'U.R.S.S. qui est, à mon avis, à l'origine de la Révolution Culturelle, remonte à cette date. A cette époque le parti communiste qui était formé depuis peu, se trouvait totalement sous l'influence de Staline, et Mao, qui se trouvait en être un des chefs, avec une naïveté révolutionnaire qui à ce moment-là était partagée par bien d'autres, même en Occident, ne doutait probablement pas que le lointain dictateur moscovite ne soit en quelque sorte infaillible. Mais Staline, par une série d'instructions et d'attitudes fausses, qui dérivait d'une conception abstraite, personnelle et ignorante de la situation réelle de la Chine, provoqua une terrible catastrophe politique et militaire. Pour des raisons de tactique Staline avait voulu à tout prix que Mao et les communistes collaborent avec Tchang-Kaï-Chek et le parti nationaliste du Kouomintang. Tchang-Kaï-Chek et le Kouomintang se retournèrent soudain contre Mao et partout où ce fut possible massacrèrent ses partisans. Des dizaines et des dizaines de mille de communistes furent massacrés à Canton, à Shanghai et à Pékin. Mao se sauva par miracle du désastre et avec les restes de sa petite armée entreprit alors sa fameuse marche vers le Nord.

Inutile d'indiquer ici en détail quelles furent les erreurs de Staline. Il suffira de montrer qu'entre toutes ces erreurs il y en avait deux, surtout deux, dont Mao s'est certainement souvenu quand trente ans après il a déchaîné la Révolution Culturelle. Une première erreur était de croire que la composition sociale de la

Chine était semblable à celle de l'U.R.S.S. et que la révolution devait être faite en conséquence par les masses ouvrières des villes et non par les paysans. La seconde erreur c'était de penser que, de quelque façon que les choses aient lieu, tout devait passer par la bureaucratie du parti et dépendre de cette bureaucratie. Nous avons déjà dit ce qui était arrivé. Tant que Mao a cru à l'infailibilité de Staline il a accumulé les défaites les unes sur les autres. A peine s'est-il libéré de la sujétion stalinienne, c'est-à-dire qu'il a misé sur les paysans et sur les campagnes et que, passant outre à la bureaucratie et à l'idéologie du parti, il s'est mis à agir, lui, directement et personnellement, ses efforts ont été soudain couronnés de succès et surtout, comme nous avons tout lieu de le croire, il a enfin senti qu'il posait les pieds sur un terrain solide.

Son obéissance à l'U.R.S.S. en 1927 avait porté malheur à Mao. Trente ans après, en 1957, rivaliser avec l'U.R.S.S. lui portera encore malheur. En somme on retrouve toujours l'U.R.S.S. dans les moments malheureux de la vie de Mao. Qu'est-ce qui est arrivé en 1957, année importante entre toutes ? 1957, c'est l'année du Grand Bond en Avant, c'est-à-dire cette tentative pour transformer les paysans chinois arriérés en ouvriers agricoles modernes, sur le modèle russe ou même tout simplement américain, et de charger les exploitations agricoles de l'Etat de produire la plus grande partie de l'acier. Nous faisons allusion ici à cette décision irrationnelle, personnelle et pour tout dire romantique de Mao de créer dans les Communes ou fermes de l'Etat des fours, naturellement rudimentaires et trop petits, pour la production de l'acier. Le

problème était de rivaliser avec l'U.R.S.S. et l'Occident sur le plan industriel. Cette solution, typiquement maoïste, avait pour but de faire produire de l'acier non seulement par deux ou trois grandes usines mais aussi et surtout par les masses paysannes chinoises. Chaque ferme aurait fourni une petite quantité d'acier et la Chine étant immense la production aurait été immense elle aussi. Mais le recours à des masses certes enthousiastes, mais arriérées et inexpertes, provoqua une catastrophe. La production de l'acier se mit naturellement à baisser et, en raison du désordre que tant de changements provoquaient, la production agricole se mit à baisser elle aussi.

Devant la déconfiture du Grand Bond en Avant, Mao aurait dû s'accuser lui-même ou peut-être, comme cela arrive quand l'erreur a été partagée par un certain nombre de gens, n'accuser personne. Son attitude fut différente. Il se mit à réfléchir. Qu'en était-il, au fond, de cette erreur ? Qu'est-ce que c'était cette erreur, cette défaite ? Eh bien c'était parce que l'U.R.S.S. avec laquelle il avait voulu rivaliser était un pays révisionniste, c'est-à-dire un pays engagé sur la voie de la civilisation du bien-être, c'est-à-dire du capitalisme.

Cette constatation trouva par ailleurs une confirmation, imprévue et amère, dans l'attitude de l'U.R.S.S. devant les difficultés de la Chine. Le romantisme individuel et populiste de Mao ne rencontra aucun écho, aucune compréhension en U.R.S.S. Ce furent des avertissements d'abord et des insinuations sur des erreurs de conception, puis vinrent les sarcasmes publics de Khrouchtchev sur les Communes et sur le Grand Bond,

finalement, mesure très grave, équivalent à un acte de guerre froide, le retrait soudain et total des techniciens russes.

En se conduisant de cette manière l'U.R.S.S. voulait probablement restaurer son autorité sur la Chine, réduire Mao à l'obéissance et empêcher que la Chine ait un développement économique qui ne soit pas en harmonie avec l'ensemble du développement des pays du bloc communiste. Mais Mao ne vit dans cette attitude de l'U.R.S.S. que de l'hostilité, l'hostilité aveugle d'un pays bien repu, acheminé vers le bien-être, envers un pays pauvre, l'hostilité d'un pays qui, selon la formule de Lin-Piao, appartenaient maintenant à la zone urbaine du monde envers un pays qui faisait encore partie de la zone paysanne. Ainsi l'U.R.S.S. — c'était absurde mais, il faut le dire, c'était aussi parfaitement logique — se trouvait repoussée par la Chine parmi les pays occidentaux et capitalistes.

Qu'est-ce qui aurait pu faire changer Mao d'idée ? Ceci seulement : que l'U.R.S.S., seconde puissance industrielle du monde, s'aligne avec la Chine qui était encore un pays où prédominait l'artisanat et la paysannerie et qu'elle fasse acte de solidarité révolutionnaire, qu'elle partage avec la Chine ses techniciens, ses ressources, ses moyens, en somme son bien-être. C'était évidemment impossible même si cela paraissait logique à Mao. Ayant fait théorie de ses déceptions personnelles et de ses défaites économiques, Mao se mit à considérer l'U.R.S.S. avec d'autres yeux, elle devint l'une parmi les autres puissances de l'Occident, c'est tout.

Mais les Etats-Unis, l'Angleterre, la France, l'Alle-

magne n'avaient en Chine ni techniciens, ni missions politiques et économiques, ni intérêts. Elles ne pouvaient pas plus compter sur un courant à l'intérieur du parti et de l'administration chinoise qui soutiendrait leur vision du monde et s'emploierait à la faire triompher. L'U.R.S.S. avait par contre cette possibilité. Nous pensons que de la même façon qu'en Chine tant de choses sont ou paraissent soviétiques, les immenses avenues de Pékin, le style dix-neuvième siècle des immeubles modernes et leur décoration intérieure, le mélange dans la vie quotidienne chinoise de désir d'action, d'ascétisme et de patriotisme, de la même façon il devait y avoir dans la société chinoise bien des gens qui sans le vouloir ou le voulant, croyaient en toute bonne foi à l'idéologie soviétique et voulaient que la Chine imitât l'U.R.S.S., prenne modèle sur elle. C'étaient bien sûr d'excellents communistes qui avaient toujours cru que l'U.R.S.S. avait été le guide du bloc communiste et que la Chine était l'amie de l'U.R.S.S. Nombre d'entre eux étaient des amis personnels de Mao depuis les années de la Longue Marche et depuis bien plus longtemps encore. Ils occupaient tous des postes de responsables dans l'administration de l'État et du parti. Contre eux et contre tout ce qu'on disait qu'ils représentaient, c'est-à-dire le révisionnisme soviétique, les intérêts et la culture des occidentaux, s'est déchaînée la furie romantique et populiste de Mao.

La grande purge — parce qu'en substance la Révolution Culturelle est aussi une gigantesque purge, épuration — s'est faite d'une manière bien particulière. Elle n'a pas été exécutée par une police secrète de type stalinien, d'abord parce qu'en Chine il n'y avait pas

de police secrète, et puis parce que, si cette purge visait précisément à frapper surtout la bureaucratie, on ne pouvait recourir à la police secrète qui au fond n'est qu'une bureaucratie comme toutes les autres. Non. Mao en cette occasion comme en tant d'autres n'a écouté que son propre cœur, son propre cœur resté fidèle, naïvement et nostalgiquement fidèle à l'héroïsme des années de la guerre civile, et il a fait, comme en ce temps-là, appel aux masses et dans les masses aux jeunes et aux très jeunes. Il lui semblait qu'il ne touchait plus la terre, qu'il n'avait plus la force d'autrefois, et voilà qu'avec la Révolution Culturelle, parce qu'il reprenait contact avec les masses, il posait à nouveau les pieds sur la terre, il retrouvait la force. Cinquante millions de garde rouges lancés, comme une nouvelle croisade des enfants, pendant un an, de tous les côtés de la Chine, des millions de journaux collés sur les murs, des centaines de mille de défilés, de parades, de manifestations et de réunions, plus de dix millions de gardes rouges reçus personnellement à Pékin, et puis toute la Chine sens dessus dessous, la production agricole et industrielle en baisse, l'administration bouleversée, la bureaucratie du parti détruite, certaines provinces aux mains des partisans de Mao, d'autres aux mains de ses adversaires, voici la liste très complète des résultats de l'explosion provoquée par l'appel de Mao aux masses. Mais l'autorité de la bureaucratie et du parti s'est effondrée. Et, résultat plus important encore, les prémisses ont été créées d'une idéologie révolutionnaire universelle qui demain peut-être pourra être en mesure de rivaliser avec l'idéologie soviétique. Plus importante conséquence encore, les fondements ont été posés d'une société éga-

litaire et technique, où la promotion sociale ne correspondrait pas à une augmentation du profit et de la consommation comme aux Etats-Unis, ni à une récompense sous forme d'un accroissement du bien-être comme en U.R.S.S., mais où la promotion sociale ne serait fondée que sur la diversité et la qualité des capacités techniques. Une société technocratique faite uniquement de cadres diversement qualifiés et de masses ouvrières dans lesquelles tous disposeraient du nécessaire et personne ne jouirait du superflu.

MAO LE DIT AUSSI

Dès le premier jour j'avais demandé à rencontrer un intellectuel, un écrivain. On m'avait répondu que ce serait difficile parce que les écrivains étaient très occupés. Et puis un matin, à l'improviste, un coup de téléphone. L'écrivain m'attend. Et où ? Dans le salon de l'étage, à mon hôtel même.

C'est un genre de salon que je connais bien. Un salon de style russe 1880 avec de bons vieux fauteuils à housses et à dentelle sur les accoudoirs, de bons vieux rideaux brodés devant les fenêtres, une bonne vieille théière de porcelaine blanche et bleue, les tasses assorties et une énorme bouilloire fumante. Des fenêtres de ce salon, une vue ravissante sur l'entrelacs gris et vert du panorama de Pékin. Le vert des arbres qui croissent dans les innombrables cours, le gris des toits aux tuiles de céramique. Et jusqu'au plus lointain horizon un ciel pur, teinté de rose, limpide, lumineux.

Nous voici donc assis l'un en face de l'autre, l'écrivain chinois et moi. Trois interprètes nous entourent, un jeune, éveillé et sympathique, un homme d'âge mûr à l'aspect officiel et ennuyeux, et mon interprète à moi, un intellectuel très maigre, l'air dégoûté et ironique. L'écrivain, lui, c'est un homme jeune, un peu massif, paysan d'aspect,

avec une grosse figure simple et joviale. Il sourit souvent, mais alors, et c'est étrange, l'expression joviale disparaît, le sourire devient celui d'un professeur qui sourit avec condescendance devant son élève distrait, d'un maître d'école face à un écolier ignare.

Je commence par lui poser quelques questions sur lui. J'apprends qu'il a trente-huit ans, qu'il est fils d'ouvriers, qu'il est né à Shanghai. Il a déjà publié six romans, il a aussi écrit deux pièces de théâtre. Je lui demande combien il a vendu d'exemplaires de ses romans. Il regarde vers le plafond, il dit : « L'un, en 1963, a été vendu à 400 000 exemplaires. Le dernier, un million d'exemplaires. » Je fais remarquer : « Vous avez dû gagner beaucoup avec les droits d'auteur. » Il me répond : « Je gagnais beaucoup en effet. Mais depuis la Révolution Culturelle nous autres écrivains avons renoncé à nos droits d'auteur. » « Et de quoi vivez-vous ? » « Nous recevons un salaire de l'Etat. » Je lui demande combien de temps lui a pris d'écrire le roman qu'il a vendu à un million d'exemplaires. Il me répond : « Je suis resté six mois avec des soldats, dans une province de l'Ouest, puis j'ai écrit mon livre en deux mois. »

— Pourquoi avec les soldats ? dis-je.

— C'est un roman consacré aux soldats. J'ai donc dû recueillir mes matériaux et faire l'expérience de la vie de soldat.

— Mais, dis-je un peu agressif, la littérature, la vraie littérature, ne peut pas être planifiée. Elle ne peut pas se fabriquer. La littérature doit être libre, spontanée, elle ne doit pas dépendre d'une préparation qu'on s'impose...

L'écrivain a en mains le livre rouge des citations de

Mao. Comme du reste je l'ai moi-même et nos trois interprètes. Il le feuillette, l'ouvre à une page qu'il nous indique, nous cherchons cette page aussitôt, puis il se met à lire à haute voix :

— Toutes les connaissances authentiques dérivent d'expériences immédiates.

Je comprends que je dois répondre de la même manière : avec Mao. Sans hésiter j'ouvre moi aussi mon livre de Mao, j'annonce le numéro de la page et à peine eux-mêmes l'ont-ils trouvée que je lis avec le ton important d'un maître d'école :

— La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe mais interne, elle se trouve dans les contradictions internes des choses et des phénomènes.

L'écrivain n'a pas l'air très satisfait. Il sourit mais derrière ses lunettes ses yeux brillent de façon menaçante. Il rouvre le livre, annonce la page, lit :

— Nous nions l'existence non seulement d'un critère politique abstrait et immuable mais aussi d'un critère artistique abstrait et immuable : toute classe dans toute société de classe possède son propre critère aussi bien politique qu'artistique. Et quelque classe que ce soit dans quelque société de classes que ce soit met son critère politique au-dessus de son critère artistique.

Piqué au vif, je feuillette le livre, indique ma page et je lis :

— Les œuvres qui manquent de valeur artistique, même si elles ont un caractère progressif, restent inefficaces du point de vue politique.

Souriant avec fiel l'écrivain consulte son livre de Mao et proclame :

— Notre littérature et notre art doivent servir à la grande masse du peuple et avant tout aux ouvriers, aux paysans et aux soldats.

Rapide recherche dans mon livre et je réplique :

— Il serait à notre avis préjudiciable au développement de l'art et de la science de recourir à des mesures administratives pour imposer un certain style et une certaine école et interdire quelque autre style et quelque autre école.

Rapide, souriant, rageur, il me réfute en lisant :

— La culture révolutionnaire est pour les masses une arme puissante de la révolution. Avant la révolution, elle les prépare idéologiquement ; pendant la révolution elle constitue un secteur important et indispensable du front général de la révolution.

Avec douceur et suavité, cette fois-ci, je réponds, toujours avec le livre :

— Le vrai et le faux dans l'art et dans la science est un problème qui doit être résolu par la libre discussion dans les milieux artistiques et scientifiques, par la pratique de l'art et de la science, et non avec des moyens de coercition.

L'écrivain comprend que je désire en finir avec ce duel pédant et médiéval à base de citations de Mao et il se tait soudain, il devient sérieux, il attend. Je m'avise alors que, tandis que j'éprouve, moi, de la curiosité pour lui, pour la Chine, pour tout ce qui touche à la Chine, lui, de son côté, n'en manifeste aucune pour moi, pour l'Europe, pour ce qui concerne l'Europe. Je me dis que c'est encore un trait de caractère bien chinois. Les Chinois croient qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Un Chinois ne manifestera jamais de curiosité pour ce

qui lui est étranger. Il ne s'informerait jamais, ne poserait jamais aucune question, n'aurait jamais l'air intéressé. La Chine est une planète autonome dans le firmament de la culture. En sortir, tourner ses regards jusque vers l'Europe, c'est comme faire un voyage interplanétaire, tenter d'explorer Mars, la Lune ou Vénus.

Il ne dit rien donc cet écrivain et moi non plus. C'est moi pour finir qui romps le silence :

— Que pensez-vous de Lukacs ?

Il secoue la tête, il me dit :

— Je ne l'aime pas, c'est un révisionniste.

— Et Sartre ?

— Il a refusé le prix Nobel, c'est bien. Mais lui aussi est un révisionniste.

— Et si nous parlions de littérature, de Tolstoï par exemple. Qu'est-ce que vous pensez de Tolstoï ?

— Il a du bon. Mais il est limité par son époque.

— Et Dostoïevski ?

Il réfléchit. On sent qu'il a de l'aversion pour Dostoïevski mais qu'il ne sait comment le dire.

— Il est trop noir, fait-il enfin. Il a des préoccupations trop noires.

— Et alors ?

— C'est un pessimiste. Il ne faut pas être pessimiste.

— Pourquoi ?

Il a comme un mouvement vers le livre de Mao qu'il serre dans sa main. Mais il s'arrête. Et il ne répond pas. Je reprends après un temps de silence :

— Vous n'avez jamais entendu parler de James Joyce ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous pensez de Shakespeare ?

Shakespeare, il le connaît. Ça ne l'intimide pas du tout et, comme si Shakespeare était un contemporain, il me répond tranquillement :

— C'est un écrivain bourgeois.

— C'est-à-dire ?

— Trop subjectif. Nous avons essayé de représenter Othello. Les acteurs sont restés gênés, troublés. Le public aussi. C'était un public de gardes rouges. A la fin de la représentation on les a interrogés et ils ont conseillé de ne pas continuer. C'était trop émouvant, trop troublant.

— L'art ne doit être ni troublant ni émouvant ?

— L'art doit être au service des masses.

— Vous aimez Cholokhov ?

— Non, c'est un traître. Et il a accepté le prix Nobel.

— Et Pasternak ?

— C'est un renégat.

— Nommez-moi un écrivain que vous aimez.

— Fadéiev, Gorki, Fourmanov, Balzac, Dickens, Mérimée...

Il ajoute encore un nom que je ne comprends pas. Je saisis finalement, c'est Heine. Je crois savoir d'où cela vient, Karl Marx lisait Heine, il le citait et l'appréciait. L'écrivain ajoute, mais très rapidement :

— Naturellement ces écrivains ne peuvent pas être acceptés les yeux fermés, tels qu'ils sont. Il faut en faire des éditions critiques, avec des commentaires pour le peuple, au besoin en faire des morceaux choisis.

Je lui demande encore :

— Est-ce qu'on enseigne la philosophie dans les écoles et dans les universités chinoises, Platon, Aristote, Spinoza, Descartes, Kant... ?

— Non, on n'enseigne pas la philosophie, mais l'histoire du développement des sociétés.

— Et les littératures grecque et latine ?

— Peu de chose. Ce sont des littératures dangereuses.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles corrompent.

— Pratiquement — et je lui pose cette question à ce moment-là comme pour conclure — la théorie du réalisme socialiste soviétique vous paraît juste, correcte ?

— Oui.

Il reste un temps silencieux puis c'est lui qui conclut à son tour :

— Nous ne sommes pas, que ce soit bien entendu, contre la littérature chinoise classique ni contre les littératures antiques et modernes étrangères. Nous pensons qu'il faut prendre chez elles ce qui est bon et laisser le mauvais. Il y a dans la littérature, si vous voulez, une partie d'excitant, de drogue, et puis il y a l'essence. Il faut jeter l'excitant et garder l'essence. Mao le dit aussi.

L'entretien est terminé. Il reprendra le lendemain, nous parlerons des autres arts. Mais c'est à propos de la littérature que se seront révélées principalement les différences entre notre culture et la culture chinoise. Et qu'il nous soit permis d'ajouter ici quelques mots de commentaire. Avant tout il ne faut pas oublier que la Chine s'est développée quasiment sans échanges et sans rapports avec l'Europe. Imaginez que les Maya au lieu de disparaître après leur étonnant début, aient donné naissance à une civilisation cohérente, complète et complexe : vous avez la Chine. Deuxièmement, com-

bien y a-t-il de personnes qui lisent, je ne parle pas de lecteurs ordinaires mais d'écrivains européens qui, interrogés, répondraient qu'ils connaissent les œuvres des écrivains chinois anciens et modernes ? Troisièmement enfin, la politisation de la littérature est un cadeau des Russes. Ce n'est pas une théorie marxiste, c'est une théorie soviétique. Marx, en bon allemand qu'il était, respectueux de la culture, n'a jamais dit que la littérature devait servir à la propagande politique. C'est Staline qui l'a dit. Staline héritait cette idée de la police secrète du tsar Nicolas II, laquelle était convaincue que la littérature, la littérature réaliste, ne pouvait être que dangereuse et persécutait par conséquent les intellectuels. Jusqu'à ce que ceux-ci, à force d'être persécutés, deviennent véritablement dangereux, c'est-à-dire qu'ils politisent vraiment la littérature. Avec la révolution par la suite, ces intellectuels vinrent au pouvoir et à leur tour imposèrent le réalisme socialiste, c'est-à-dire une culture politisée et politisée dans le sens favorable à la révolution. La Chine, disent les Chinois, doit se libérer de l'influence soviétique. Mais qu'elle se libère avant tout, à mon avis, du réalisme socialiste, de l'art de propagande.

**LA BOURGEOISIE
C'EST LE MAL**

Une des idées fondamentales de la Révolution Culturelle maintes et maintes fois reprises dans les écrits de Mao, c'est que contrairement à ce qui a lieu dans la Russie révisionniste et capitalisante, la dictature du prolétariat (ou la dictature tout court) sera encore nécessaire en Chine pendant très longtemps et qu'en conséquence il faut maintenir en pleine vigueur la lutte des classes. En ce qui concerne la dictature, nous pouvons constater que le régime de Mao, engagé comme il l'est dans la Révolution Culturelle, pourra difficilement s'en passer. Mais la lutte de classes ? On regarde tout autour de soi en Chine et on reste perplexe.

La Chine offre en effet le spectacle d'un immense pays dans lequel il serait difficile de mettre sur pied quelque lutte de classes que ce soit pour la bonne raison que toute la population paraît avoir été réduite à une seule classe, le prolétariat. L'uniformité, le nivellement des masses est certainement ce qui frappe aujourd'hui le plus le voyageur en Chine. On ne soulignera jamais assez, parlant de cette uniformité, ce fait, pourtant insignifiant en apparence, que tous les Chinois, hommes et femmes, s'habillent de la même manière, qu'ont été abolies en même temps, autrement dit, les différences entre les individus et les différences entre les sexes.

On ne peut comprendre l'importance d'une pareille volonté d'uniformiser si on ne la rapproche pas de l'importance analogue qu'a en Occident, au point de vue économique, psychologique et culturel, la diversité. Qu'on pense seulement à l'ambition des femmes en Occident de s'habiller chacune différemment des autres et aux conséquences, industrielles et sociales, de cette ambition. Pour trouver en Europe un équivalent de l'uniformité chinoise, il faut se référer aux ordres monastiques. Les implications d'une telle ressemblance sont évidentes et il n'est pas besoin d'insister.

Du nivellement maintenant. La Chine d'aujourd'hui donne l'impression de n'être qu'un immense pays pauvre, où la pauvreté montre un visage décent, fier et impitoyable. Il ne paraît pas y avoir de misère comme il y avait dans le passé, mais le style, les couleurs, le ton, la manière de vivre, tout est vision du monde à travers la pauvreté. Une pauvreté bien particulière, non seulement contente d'elle-même, mais démonstrative et didactique, et qui semble dire : « Voilà de quoi l'homme a besoin. Tout le reste est superflu, donc luxe, donc vile corruption de type soviétique ou occidental. »

De quoi a besoin l'homme maoïste ? A ce qu'il semble, d'un pantalon bleu en coton, d'une chemisette blanche en coton, d'une paire de sandales ou de pantoufles. D'une bicyclette pour aller à son travail. D'une habitation consistant en une seule pièce qu'il habite avec sa famille. D'un nombre limité d'objets de consommation : cigarettes, boissons, savon, objets de toilette, vaisselle, etc. De parcs publics (les ex-jardins impériaux) pour se promener, seule distraction qui ne soit pas

politisée. Enfin d'une propagande continue, obsédante, envahissante, de la pensée et du personnage de Mao, propagande faite avec tous les moyens, journaux muraux, théâtre, cinéma, radio, télévision, peinture, sculpture, etc. L'homme maoïste est en somme le citoyen d'une société nous ne dirons pas sans classes mais sans même le soupçon des classes. Mais alors, nous répétons notre question, pourquoi maintenir en activité la lutte des classes ?

Ici le mot « culturel » vient à notre secours. Révolution Culturelle signifie, en fait, précisément ce qu'elle paraît signifier, c'est-à-dire une révolution qui dès ses débuts n'a pas explosé sur le plan social, c'est-à-dire au niveau des structures, mais sur le plan culturel, c'est-à-dire au niveau des superstructures. Il ne faut pas oublier que le premier éclair (dans un ciel serein) annonciateur du typhon de la Révolution Culturelle est tombé précisément dès 1965 sur les hommes de culture. C'étaient des fonctionnaires, des politiciens, des intellectuels ou, comme on dit, des cadres, qui faisaient partie de la municipalité de Pékin ou de la direction du parti à Pékin. D'autre part, un peu avant ou un peu après, la politique ainsi appelée « des cent fleurs » a été démentie par d'autres éclairs, c'est-à-dire par ces communiqués qui sont tombés sur certaines de ces « fleurs » comme sur les films « La vie de Wou Hsioun » et « La destitution de Haï Jouëï », sur les théories artistiques de Hou Feng : écrire la vérité, de Tsint Tchiao-yang : la grande voie du réalisme, de Tchiao Tsiou-an-lin : l'approfondissement du réalisme, encore de Tchiao Tsiou-an-lin : les personnages indécis, de Tchéou Kou-tcheng : la synthèse de l'esprit de l'époque, de Hsia Yen :

l'opposition au rôle décisif du sujet, etc. Sur bien plus de cent fleurs. C'était l'extermination du bouquet, et seule demeurait, grande, immense, envahissante, exclusive, la fleur de Mao-Tsé-Toung. C'est contre ces « fleurs » et autres boutons du même acabit que se sont déchaînées les premières escarmouches de la Révolution Culturelle. Les ennemis de la Révolution Culturelle, ou les victimes si on préfère, ont été recherchés parmi les cadres, c'est-à-dire parmi les hommes de culture. Cette indication négative est capitale.

Donc la lutte de classes se poursuit et se renforce. Mais la classe perd ses signalements économiques et sociaux et devient une catégorie « culturelle ». Et nous savons qu'en Chine, comme du reste dans tous les pays communistes, « culturel » signifie quelque chose qui n'a pas seulement rapport avec le savoir littéraire, artistique et scientifique, mais aussi avec le comportement de l'homme, c'est-à-dire avec les mœurs. Nous y sommes donc, la classe est une catégorie morale.

Si le mot classe ne désigne plus seulement un ensemble social, mais s'il a un sens moral, on voit tout de suite comme il devient facile à Mao de donner à la révolution un caractère permanent, à la lutte de classes un développement continu. Une révolution, une lutte de classes qui se proposent de réformer la société ou l'Etat ne peuvent être permanentes. Mais une révolution et une lutte de classes qui visent à réformer l'homme, si. Ici il faut remarquer que classe entendue comme catégorie morale entraîne culture entendue comme instrument (comme arme, ou comme poignard, dit Mao). Le marxisme, ainsi dit vulgaire, avait supposé que la culture était une superstructure, c'est-à-dire une inno-

cente et inconsciente sécrétion de la classe sociale. Mais pour Mao ce déterminisme mécanique n'est pas valable. Pour Mao les classes se forgent, de sang-froid, consciemment et cyniquement, l'arme de la culture dans le but de défendre leurs intérêts. La bourgeoisie s'est forgée de sang-froid et en pleine conscience l'arme de la culture bourgeoise (c'est-à-dire la culture du passé dans tous les pays). Le prolétariat doit refuser cette arme maudite et se forger lui aussi, avec le même sang-froid et la même conscience, une nouvelle arme, aussi aiguïlée, aussi effilée. L'effet d'une semblable théorie est évident, c'est la condamnation en bloc de l'art et de la pensée du passé, étrangère comme chinoise, c'est le caractère volontairement politisé de la culture maoïste.

La classe est une catégorie morale. La catégorie morale du bien est le prolétariat, celle du mal la bourgeoisie. En conséquence la lutte des classes aujourd'hui en Chine est la lutte contre le mal. En d'autres termes, la classe ne se trouve pas à l'extérieur de l'homme mais à l'intérieur de lui. Elle est l'éternelle tentation par le diable et il faut la combattre éternellement.

Les effets de cet état de choses sont nombreux et importants. D'abord, si la classe est une malformation, une erreur intérieure, tous peuvent en être affectés, même les compagnons de lutte, même ceux qui partagent le pouvoir avec Mao, même le maire de Pékin, Peng-Tcheng, ou le président de la République, Liu-Shao-Chi. En outre, si la culture est une arme de classe, c'est-à-dire une arme qui peut faire le mal comme le bien, la culture occidentale, ou qui semble occidentale, est frappée sans pitié et dans tous ses aspects. Ceci explique le caractère à la fois radical et

multiple de l'« austérité » chinoise qui condamne indifféremment Shakespeare et les minijupes, les classiques chinois et les disques de danse, Dostoïevski et les chaussettes en soie. Il s'agit d'une austérité totalitaire basée sur l'idée très simple que la contre-révolution peut se nicher partout, même dans un tube de rouge à lèvres. Il sera peut-être utile ici de rappeler ces précédents historiques, la Florence de Savonarole, la Genève de Calvin. Mais il s'agissait toujours de petites communautés, non de sept cents millions d'individus.

Ici on se posera évidemment la question : mais pourquoi tout ceci ? Dans quel but ? C'est une question à laquelle il n'est possible de répondre qu'en envisageant deux hypothèses.

La première, c'est que la Révolution Culturelle est le prélude, inconscient peut-être, à la guerre contre les Etats-Unis. En ce cas, en détruisant tout ce qui est occidental et en créant, contre la civilisation américaine de la consommation, le paradoxe d'une civilisation de la privation, la Chine se serait placée dans les meilleures conditions pour affronter le conflit. La seconde hypothèse c'est que la Révolution Culturelle est en substance une sorte de Grande Muraille autarchique et nationaliste avec laquelle, fait qui n'est pas nouveau dans son histoire, la Chine tend à s'enfermer à l'intérieur de ses propres frontières culturelles, pour un grand intervalle de temps, insouciant du reste du monde, se suffisant à elle-même. Il nous semble que la seconde hypothèse est la plus probable. Et ceci parce qu'à y bien regarder la Révolution Culturelle paraît être surtout une opération tendant à établir une fois pour toutes une orthodoxie définitive. Ce n'est pas

pour rien que dans la cassure du monde communiste entre les « révisionnistes » et les « dogmatiques », la Chine se trouve à la tête de ces derniers. En d'autres termes, et paradoxalement, la Révolution Culturelle avec son mouvement furieux et incessant tendrait à créer une immobilité absolue et durable. Cette contradiction n'est pas une nouveauté dans l'histoire de la Chine. Même l'orthodoxie sociale confucianiste était apparemment niée par le quiétisme et le mysticisme taoïste. En réalité il s'agissait des deux faces alternatives d'une seule culture.

LE RÉCHAUD A GAZ

Le programme comprend aujourd'hui la visite des statues (quelles statues, ce n'est pas précisé) et la visite d'une usine. Les statues, je l'apprends au moment où notre auto s'arrête en face d'un portail surmonté d'une triple toiture aux coins relevés, se trouvent dans l'ex-cité interdite, la demeure des empereurs, aujourd'hui transformée en jardin public. Nous pénétrons dans un parc magnifique. Voici de grands arbres feuillus, à l'ombre desquels il devait être agréable de marcher. Voici de merveilleux pavillons aux toits multicolores où on vivait selon les rites de la cour. Mais partout des fossés, des tas de sable, du mortier, des échafaudages, des ouvriers. La cité interdite après avoir subi l'administration des militaires, puis celle des généraux japonais, a reçu l'ultime coup quand les gardes rouges sont venus récemment y établir leurs bivouacs. Elle est en restauration. Voici le Palais d'Hiver, un colossal portique avec son toit massif en tuiles de couleur qui se dresse en haut d'un majestueux escalier de marbre blanc. La petite cour devant le palais est pleine d'étudiants qui attendent en rangs, sous la surveillance de maîtres et maîtresses. Je demande ce qu'ils attendent et notre guide me répond que c'est « pour voir les statues ».

Longue attente donc, puis nous entrons à notre tour. L'intérieur du palais a été déménagé et seules d'énormes colonnes cylindriques, des pavages nus et des murs s'offrent aux regards. Tout autour d'une grande salle, cependant, court un plancher sur un échafaudage et sur ce plancher on distingue, dans l'ombre, plusieurs groupes de statues. Nous approchons. Ce sont des plâtres presque grandeur nature, peints avec une vilaine couleur brune. Ces groupes composent un récit, une histoire, c'est un ensemble narratif. Une petite jeune fille à lunettes armée d'une baguette pédagogique montre ces statues les unes après les autres et donne des explications.

Qu'est-ce qu'elle explique cette jeune maîtresse ? Eh bien voici représenté ici le martyr d'une famille de paysans dans une lointaine province de l'Ouest avant la révolution. Il faut savoir qu'aujourd'hui en Chine les paysans, c'est-à-dire presque l'intégralité des Chinois, n'a qu'une obsession : le propriétaire. Non pas le patron d'usine (l'industrie en Chine est peu importante et récente) mais le propriétaire terrien, celui qui a dominé les paysans pendant plus de deux mille ans. C'est l'ogre, le monstre numéro un de la Chine communiste. Ainsi à la représentation du ballet de propagande, « La Fille aux cheveux blancs », quand le propriétaire, persécuteur de l'héroïne, petite paysanne innocente, est enfin arrêté et (derrière les coulisses) fusillé, au bruit des coups de fusils la salle entière se lève et applaudit frénétiquement. Ce sont tous des paysans qui se souviennent de l'abominable tyrannie du passé. Pour eux le propriétaire est le diable.

Dans ce récit, donc, composé avec ces statues, voici que se manifeste une fois de plus le caractère religieux de la révolution chinoise. Ne nous trompons pas en effet. Nous sommes ici en face d'une crèche (une crèche politique) et d'un chemin de croix (social et économique). L'histoire que nous raconte du reste la petite fille avec sa baguette est tout à fait véridique. Il s'agit d'un authentique propriétaire féodal qui habitait, à ce qu'il paraît, avec les cinq membres de sa famille un palais de cent quatre-vingts chambres. La baguette pédagogique désigne le plan de la demeure de ce bienheureux individu : pavillons, cours, jardins, véritable séjour de délices. Mais la Chine il y a trente ans était dans la condition de l'Italie au temps des Lombards. Dans le séjour délicieux des maîtres il y avait des prisons (on nous montre des photographies), des chaînes (on nous montre des photographies) pour les esclaves récalcitrants. Elle nous a montré le plan de la demeure, puis ces photographies, maintenant la petite jeune fille en vient au chemin de croix figuré par les statues. Style platement figuratif et sentimental, édifiant. De Amicis et le marquis de Sade donnent ici la main aux peintres inconnus des chemins de croix dans les églises de campagne. La famille de paysans est misérable, affamée, à l'extrême degré de l'épuisement. Le père est couvert de haillons, la mère a un bébé au sein, les autres enfants sont des squelettes, les grands-parents deux mendiants. Le propriétaire par contre, lui, est un monstre de sadisme. Vêtu d'une robe magnifique, il est étendu sur des coussins et repousse outrageusement du pied le riz que la malheureuse famille vient lui offrir. Le propriétaire n'ayant

pas trouvé l'offrande suffisante, la malheureuse famille retourne donc travailler sous la férule de gardes impitoyables. Le père enfin, ne réussissant pas à satisfaire l'avidité du maître, prostitue la fille aînée. Il vend pour le même sort le bébé encore dans ses langes. Mais le propriétaire ne s'apaise pas. Alors le paysan se révolte. Dans le dernier groupe de statues nous voyons le propriétaire et ses gardes terrorisés et massacrés. Le paysan brandit triomphalement le drapeau de Mao-Tsé-Toung.

Inutile d'insister sur la laideur de ces statues, laideur d'autant plus affligeante que la Chine a toujours été célèbre par le caractère raffiné de ses œuvres d'art. Indiquons seulement, une fois de plus, ce goût des paysans pour la figuration naïve et rappelons que c'est aux masses paysannes que Mao s'adresse directement aujourd'hui à travers la Révolution Culturelle. Il est tout à fait exact qu'avant la révolution les paysans, misérables et endettés à l'avance pour plusieurs générations, prostituaient leurs filles et vendaient leurs enfants, mais cette vérité s'exprime malheureusement ici au moyen d'un art à préoccupation éducative et si grossièrement édifiant qu'il est franchement mensonger et, du moins pour nous, totalement inefficace.

Seconde partie du programme, l'usine. Je ne la décrirai pas. Pour les communistes les usines ont une signification morale et politique, elles signifient progrès, libération, victoire de la révolution industrielle sur l'abhorrée civilisation paysanne et artisanale. Pour moi par contre une usine est une usine, c'est tout. Elles se ressemblent toutes, qu'elles soient en Chine ou en Europe. J'indique cependant, pour les lecteurs ita-

liens et (on ne sait jamais) chinois, que c'était une grande usine, à tous points de vue efficace et moderne.

Une fois l'usine visitée, nous voici donc, pour une entrevue, dans la salle de réunions. J'ai en face de moi l'un des directeurs de l'usine, un ouvrier, un homme jeune au visage grave et pourtant un peu fourbe, avec les traits d'un masque tragique chinois et une forêt de cheveux hérissés. On vient nous servir le thé. Un autre ouvrier est assis en retrait, prêt à noter ce que nous allons dire. J'attaque :

— Qu'est-ce qui se passait dans cette usine avant la Révolution Culturelle ?

— Nous étions dirigés par une poignée de traîtres. (Formule officielle. Dans l'anglais de l'interprète : A handful of traitors.)

— Qui étaient ces traîtres ?

— Des dirigeants qui prenaient la voie du capitalisme. (Autre formule officielle. Dans l'anglais de l'interprète : Persons in authority who where taking the capitalist road.)

— Bien. Et qu'avez-vous fait de ces individus ?

— Nous les avons démasqués. (Troisième formule officielle. Dans l'anglais de l'interprète : Unmasked.)

— Très bien. Mais quels sont les résultats pratiques ?

Silence. Impasse. En disant qu'ils étaient précédemment commandés par une poignée de traîtres, et que ces traîtres prenaient la route du capitalisme, qu'ils les ont démasqués, le jeune homme a cru en toute bonne foi qu'il venait de s'exprimer non pas avec les lieux communs de la propagande mais en termes tout à fait pratiques et concrets. Pour lui ces formules aussi banales qu'hermétiques sont la vérité. J'insiste :

— Vous les avez démasqués. Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous les avez renvoyés ?

Ambiguïté de la réponse :

— Ils sont partis d'eux-mêmes.

— C'étaient qui ?

— Le directeur, le directeur adjoint et les autres dirigeants.

— Par qui avaient-ils été nommés ?

— Ils avaient été nommés d'en haut. Par la municipalité de Pékin.

— Et maintenant ?

— Maintenant nous, ouvriers, avons nommé à partir de la base, démocratiquement, dix-sept des nôtres comme dirigeants et, parmi ceux-ci, quatre comme directeurs.

— Est-ce qu'il y avait dans l'usine des ouvriers qui partageaient le point de vue de ces traîtres ?

— Oui, mais nous les avons persuadés de leur erreur, ils l'ont reconnue et nous les avons rééduqués.

Toujours l'éducation, la persuasion, toujours cette idée que l'homme est avant tout quelqu'un qu'on doit instruire. Je demande pour conclure :

— Quel effet a eu la Révolution Culturelle dans l'usine en ce qui concerne le travail, la production ?

— Un excellent résultat. La production a augmenté, tout le monde travaille avec un plus grand enthousiasme.

L'entrevue est terminée. On nous propose maintenant de visiter une maison d'ouvrier. Nous détestons visiter les maisons des gens, que ce soit ici ou ailleurs, pour des raisons qui ne sont pas strictement sentimentales. La propagande y a trop d'intérêt et la visite ne

peut pas ne pas être préparée, apprêtée, voire truquée. Mais nous acceptons, bien sûr. Nous voici dans une rue, entre deux rangées de maisons ouvrières en briques rouges, à deux étages chacune. Des enfants se poursuivent, jouent, des femmes s'affairent. Et voici l'appartement qui a été choisi pour la visite : deux pièces, une cuisine, une salle d'eau. Habite là un vieil ouvrier avec sa famille. Il est seul pour l'instant, la famille est au travail. On nous présente. C'est un vieil homme, très maigre, avec un visage sympathique, courtois, curieusement aristocratique et une expression à la fois désinvolte et préoccupée. Il s'assied avec nonchalance, les jambes croisées. Il porte des vêtements neufs, des habits de fête, dirais-je, tunique bleue serrée au col, pantalons gris, pantoufles. Nous regardons tout autour. Deux lits sans matelas (les Chinois dorment sur du dur). Les couvertures sont étendues sur le plancher. Une table. Nous nous étonnons de voir une petite bibliothèque avec cinq ou six rangées de livres bien alignés, aux dos recouverts avec du papier ordinaire, certains gros comme des dictionnaires, d'autres minces comme des brochures. Nous posons à l'ouvrier quelques questions sur sa situation personnelle.

Nous apprenons que c'est un « engineer » (c'est-à-dire un mécanicien), qu'il a longtemps vécu et travaillé à Shanghai, qu'il vit maintenant à Pékin. Voici notre dialogue :

- Vous travaillez encore ?
- Non, je suis en retraite.
- Et qu'est-ce que vous faites ?
- Je fais surtout de la propagande pour la pensée de Mao dans le voisinage.

— Et le reste du temps, qu'est-ce que vous faites ?
Vous écoutez de la musique à la radio ?

— Non. Je n'aime pas la musique.

— Vous regardez la télévision ?

— Non. Je n'aime pas la télévision.

— Vous vous promenez ?

— Non. Je n'aime pas me promener.

— Qu'est-ce que vous faites alors ?

— Je lis les œuvres de Marx, Lénine, Staline et Mao.

Et disant cette phrase, avec un curieux geste bref, il nous montre la petite bibliothèque. Nous restons perplexes. Dans ce pays où même les gardes rouges, qui sont pourtant des étudiants, ne lisent pas Marx mais se limitent à Mao, voici un vieil ouvrier qui lui lit Marx dans ses heures de loisir. Intervient notre guide. « Est-ce que nous pouvons partir ? »

L'ouvrier alors, avec un curieux mouvement de sympathie vers nous, nous dit : « Un moment, je voudrais montrer la cuisine à ces messieurs dames. »

Nous le suivons. Il va tout doucement, c'est un vieil homme qui n'a plus tant que ça de forces dans les jambes. Il entre dans la cuisine et nous y pénétrons à sa suite. Elle est dans un ordre modèle cette cuisine, avec peu de vaisselle et d'ustensiles, pourtant. Il y a un petit buffet, une petite table, un réchaud à gaz. L'ouvrier s'approche du réchaud et se produit alors un fait singulier. Le lecteur des farouches et obscurs Marx et Lénine, de l'ennuyeux et clérical Staline, du moraliste et éducateur Mao, nous montre qu'il met tout son orgueil dans ce très banal réchaud à gaz. Il gratte une allumette, allume le gaz, pose dessus, avec

un geste démonstratif, une casserole, comme pour nous dire : « Regardez ce que je possède. Avez-vous jamais vu quelque chose de semblable ? »

Nous sortons de cette maison, et trois questions tournoient dans notre tête. Ou plutôt trois hypothèses. La première c'est que l'ouvrier ne lit pas vraiment Marx et que la bibliothèque a été mise là pour donner une certaine idée de la culture des ouvriers aux visiteurs occidentaux. La seconde c'est que l'ouvrier lit ou mieux essaie de lire Marx, Lénine, Staline et Mao, mais que son cœur en réalité se trouve auprès de son réchaud à gaz, preuve tangible du véritable progrès social. Enfin la troisième hypothèse est que l'ouvrier ne lit pas Marx, Lénine et Staline mais seulement Mao et que le réchaud, comme la bibliothèque, fait partie d'une mise en scène de propagande. Pourtant son excitation et son orgueil en allumant ce réchaud paraissaient sincères... Hélas ! Le cœur de l'homme est insondable. Ce ne sont ni trois ni quatre ni dix hypothèses que nous aurions dû faire mais cent ou mille. Et la vérité nous ne la connaissons jamais.

**EN ITALIE,
VOUS ÉTUDIEZ LE LIVRE DE MAO ?**

Les voilà en face de nous, dans le salon de l'université, quatre en tout, deux garçons et deux filles. Ils portent au bras le brassard écarlate des gardes rouges. Ils ont tous les quatre le livre de Mao à la main. Ils sont très jeunes. Ils ont tous probablement moins de vingt ans. Ils ont un air gentil, timide, et pourtant ils ont l'air très sûr d'eux.

Je demande :

— La Révolution Culturelle, comment la considérez-vous ?

— C'est notre révolution.

— C'est-à-dire ?

— C'est la révolution de la jeunesse.

— Ainsi entre une personne âgée, fût-ce un sage ou un savant, et l'un des vôtres, un jeune de vingt ans ou même de quinze ans, à qui donneriez-vous la préférence ?

— Au nôtre, à celui qui a quinze ans.

— Vous êtes pour Mao contre le parti ?

— Nous sommes pour Mao contre tous.

— Vous avez lu Marx ?

— Non. Nous lisons Mao.

— Pourquoi est-ce qu'on a fermé les universités ?

— Pour nous permettre de voyager, de nous réunir et de rendre visite à Mao. Et aussi pour refaire les programmes.

— Refaire les programmes, mais dans quel sens ?

— Il faut politiser les études.

Je les regarde tandis que je leur pose ces questions et en moi je me dis : « Des petits garçons, voilà ce qu'ils sont... » Ils ont la fraîcheur, l'ignorance, la naïveté, l'agressivité des enfants. Mais enfants ils le sont surtout par le caractère candidelement religieux de leur croyance. En U.R.S.S. on les appelle des « hooligans », des « Hitlerjugend », en Amérique des voyous ou des « beat » (selon que l'invective vienne de la droite ou de la gauche), à Formose on les baptise prétoriens, etc. Mais moi, les regardant, me vient ce souvenir historique, la cinquième croisade, celle qu'on appelle la croisade des enfants. En 1207, Stéphane, un petit berger de douze ans, fanatique, muni d'une lettre qu'il disait lui avoir été envoyée par le Christ, réussit à entraîner derrière lui des milliers de filles et de garçons de toute l'Europe. Il affirmait qu'une fois qu'ils atteindraient la mer, celle-ci s'ouvrirait comme la mer Rouge devant les Hébreux et qu'il leur serait ainsi possible d'aller à pied sec jusqu'à Jérusalem et de la délivrer. Mais à Marseille, la mer ne s'ouvrit pas devant les enfants. Ce furent les cales de quelques navires marchands par contre qui s'ouvrirent et qui, au lieu de transporter les enfants en Terre sainte, les emmenèrent à Alger et les vendirent là comme esclaves.

Les gardes rouges ont cette totale ignorance, cette totale confiance en Mao et cette foi religieuse qui pourraient les entraîner demain, innocents et fanatiques,

à la guerre dans quelque Nord Vietnam ou Corée du Nord. Ce sont des enfants, je le répète. Et ils ont aussi des enfants la pauvreté lumineuse, la chasteté ignare.

— A quel âge vous mariez-vous en Chine ?

— Le plus tard possible.

— Pourquoi ?

— L'homme doit se consacrer d'abord à la révolution et ensuite à sa famille.

Je n'insiste pas. Je sais qu'en Chine, pour ne pas augmenter une population déjà pléthorique, il est conseillé (mais c'est une façon d'ordonner) de ne pas se marier avant trente ans. Et ces rapports avant le mariage, souvent complets, qu'en Italie on appelle avec cet euphémisme : les fiançailles, n'existent pas ici. La Chine n'est pas antisexuelle, elle est asexuelle. Entre à ce moment dans le salon une étudiante qui porte une énorme bouilloire. Je pense qu'on va nous offrir une réconfortante tasse de thé. Mais je me trompe. La pauvreté des gardes rouges est telle qu'ils ne peuvent même pas se procurer un sachet de thé qui ne coûte pourtant que quelques centimes. Les voilà en train de boire, à petites gorgées et avec componction, des tasses d'eau chaude à la place de thé. Et je remarque alors que nombre d'entre eux ont des pièces aux coudes et aux genoux. Ce sont des pièces propres, bien cousues, mais ce sont tout de même des pièces. Et leurs vêtements sont fraîchement lessivés mais mille petits plis montrent qu'ils n'ont pas été repassés. Et des pièces j'en ai vues même sur les genoux et les coudes de certains soldats. Je demande encore :

— C'est vrai que vous vous êtes mis contre les pro-

fesseurs et contre des personnages très importants de l'Etat ?

Ils se mettent à rire, gentils, doux, sympathiques.

— Oui, mais c'est pour leur bien. Pour les éduquer, pour les instruire, pour les remettre sur la voie de la révolution après qu'ils s'étaient engagés sur celle du capitalisme.

Je pense encore aux Soviétiques et aux Américains pour qui les gardes rouges sont des voyous et pire encore. Je ne vois là, moi, que des boys-scouts politiques, des enfants en croisade. Les exemples étant toujours plus utiles que les raisonnements, en voici un qui montrera le curieux mélange d'infantilisme et de fanatisme des gardes rouges. C'est une histoire que raconte l'un de leurs journaux avec ce titre significatif : « Il ne faut pas avoir peur de laver son linge sale en famille. » On raconte dans cette histoire comment les gardes rouges ont réussi à attirer hors de sa maison la femme du président de la République populaire chinoise, Liu-Shao-Chi et à lui faire faire publiquement son autocritique. L'opération, dit le journal dans son langage naïf et enflammé, consistait à « faire sortir le serpent de son trou », c'est-à-dire à contraindre « la fameuse voleuse numéro un de l'université de Tsing-houa », Wang-Kouang-meï (c'est le nom de la femme de Liu-Shao-Chi) à faire son autocritique devant vingt mille étudiants, professeurs et travailleurs. S'il y avait eu en Chine une police secrète comme dans la Russie de Staline ou dans l'Allemagne de Hitler, on sait comment les choses se seraient passées. Mais rien ne caractérise mieux les gardes rouges que la façon

rusée, infantine et boy-scout avec laquelle ils ont procédé.

Pour commencer, un groupe de gardes rouges s'en fut à l'école où Liou-P'ing-p'ing, la fille de Wang-Kouang-meï, faisait déjà son autocritique et la conduisit dans un hôpital. Là, avec ce simple argument : « Tu es pour ou contre Mao ? » elle fut convaincue de prendre part au complot. Un autre groupe pendant ce temps-là téléphonait chez Liu-Shao-Chi, demandait Wang-Kouang-meï et l'informait que sa fille Liou-P'ing-p'ing s'était cassé une jambe dans un accident de la circulation. La mère, femme avisée, envoie alors un homme de confiance, le camarade Li, avec sa fille plus jeune, celle qui a quinze ans, Liou-T'ing-t'ing.

A peine sont-ils arrivés à l'hôpital qu'ils découvrent que Liou-P'ing-p'ing se porte très bien, mais avec l'argument habituel, « Vous êtes pour ou contre Mao ? » ils sont eux aussi enrôlés dans le complot. Ainsi la cadette Liou-T'ing-t'ing téléphone à sa mère : « Maman, viens tout de suite. P'ing-p'ing a la jambe cassée. » Cette fois-ci « le serpent sortit de son trou ». Bouleversés, les larmes aux yeux, le président Liu-Shao-Chi et sa femme Wang-Kouang-meï se précipitent à l'hôpital. Là ils s'entendent dire par les gardes rouges que leur fille se portait très bien, que tout ceci n'était qu'une tromperie et que Wang-Kouang-meï devait venir avec eux pour une solennelle et publique autocritique. Liu-Shao-Chi en colère haussa les épaules et s'en alla. La pauvre mère à ce moment eut une sorte de faiblesse, elle s'affaissa « comme un ballon dégonflé ». Mais les gardes rouges, poliment, l'aidèrent et « la protégeant contre la foule indignée » la firent monter en voiture.

Dans l'auto Wang-Kouang-meï revint à elle. A un garde rouge qui lui demandait si elle avait eu peur elle répondit : « Pas du tout. Mais je craignais pour ma fille. C'est pour cela que je suis venue. » Résultat, à dix heures du matin, devant vingt mille gardes rouges, Wang-Kouang-meï, « la fameuse voleuse numéro un de l'université de Tsing-houa », fut contrainte de faire son autocritique. « On avait fait sortir le serpent de son trou. »

Quelle est la morale de cette histoire ? La plus immédiate c'est que les gardes rouges sont, comme je l'ai déjà dit, des enfants en croisade. La seconde c'est que toutes les autorités (les professeurs, les dirigeants, les hommes politiques et ceux du parti) sont battues en brèche, à l'exception de l'autorité de Mao. Mais la troisième est plus vaste. Imaginez un moment que l'Italie soit gouvernée par un pape en désaccord sur une question religieuse avec sa propre curie. Imaginez que certains cardinaux prennent le parti du pape et que d'autres se rangent contre lui. Imaginez que le débat vienne à être étendu à tout le pays et que le pays y prenne part avec passion, par des journaux muraux, des réunions, des manifestations, des processions, etc. Mais imaginez que dans le même temps, bien que s'opposant les uns aux autres avec violence, les Italiens soient cependant tous d'accord sur l'intangibilité de l'institution de l'Eglise. En d'autres termes imaginez l'Italie éclatée entre deux ou trois tendances dont chacune prétend détenir l'orthodoxie et accuse l'autre d'hérésie. Nous comprenons que cela puisse paraître quelque peu médiéval, mais tout cela atteste bien

l'extraordinaire vitalité de la lutte politique en Chine, son esprit fertile et inventif, sa complexité.

Il y a donc en Chine une lutte politique de caractère religieux, mais dans un climat d'unité politique, dans un esprit d'unité quant au fond même des institutions. Le débat ne porte que sur un seul point, très simple et très important. Le système russe avec une direction collégiale au sommet est-il préférable au système maoïste où l'autorité vient des masses, de la base ? C'est tout. Quelqu'un dira maintenant : pourquoi Mao, qui en a la possibilité, ne fait-il pas arrêter ses adversaires (à commencer par Liu-Shao-Chi), ne les fait-il pas juger et fusiller comme aurait fait Staline ? Mais Mao n'est pas Staline. Mao ne veut pas le pouvoir personnel par la violence comme Staline. Mao l'éducateur, le dialecticien, veut le pouvoir idéologique par la persuasion et l'éducation. Il ne veut pas la mort de Liu-Shao-Chi, il veut que Liu-Shao-Chi change d'idées, se reconnaisse hérétique et abjure son hérésie.

Il ne s'agit pas en somme d'une lutte pour le pouvoir personnel d'espèce stalinienne, mais d'une lutte pour l'orthodoxie, de caractère idéologique et religieux. Le résultat pratique à notre avis sera le suivant : ou bien Liu-Shao-Chi abjurera et demeurera président, ou bien il n'abjurera pas et restera quand même président jusqu'à la fin de son mandat, à moins qu'avant ce terme il ne se démette de ses fonctions et ne se retire. Nous pouvons nous tromper, peut-être apprendrons-nous demain que Liu-Shao-Chi a été jugé à la manière stalinienne et « qu'il a avoué ». Mais nous ne le croyons pas.

En attendant notre entretien est terminé. Nous sor-

tons de l'université, nous prenons une photographie du groupe, nous et les gardes rouges avec leur affectueux sourire. L'un d'eux, ensuite, me prend à part et me demande (c'est la première question sur l'Italie qui m'est faite en Chine jusqu'à maintenant) :

— En Italie, vous étudiez et vous apprenez par cœur le livre des citations de Mao ?

Je réponds :

— L'étudier ? Non. Peut-être quelques spécialistes s'y consacrent-ils. Mais on en a publié diverses éditions en italien et nous l'avons lu, oui.

Il ne paraît ni convaincu ni vraiment porté à la compréhension. Nous montons en voiture. Les gardes rouges nous saluent en agitant leur petit livre.

**NON A LA PHASE
PETITE-BOURGEOISE**

Au cours d'un récent interview Khrouchtchev a exhalé sa rancune contre Mao, il a dit : « Mao n'est qu'un petit-bourgeois, de fond paysan, à qui la classe ouvrière, le prolétariat sont totalement étrangers. » Mao quant à lui, dans l'un de ses très beaux poèmes intitulé « La Neige » et qui rappelle curieusement la « Ballade des Seigneurs du temps jadis » de Villon — j'ai lu ce poème, « La Neige », il était imprimé en anglais en grandes lettres d'or sur une immense banderole rouge à l'aéroport de Canton — Mao dit, et il parle de lui-même :

« Mais hélas ! Ces héros, Shin-Chi-Houang et Han Wou-ti, manquaient de culture,

« Comme manquaient de talent littéraire les empereurs Tan Taï-Tsoung et Soung Taï-Tsou,

« Et Gengis Khan,

« Fils du ciel que le ciel n'aima qu'un seul jour,

« Ne savait que bander son arc contre l'aigle d'or.

« Tous ont passé, tous ont disparu maintenant.

« Pour trouver des hommes vraiment grands et au cœur noble

« Nous devons regarder ici, dans le présent. »

Qui a raison entre Khrouchtchev qui parle de Mao

comme d'un petit-bourgeois d'origine paysanne (on dirait plutôt que Khrouchtchev se décrit lui-même) et Mao qui se compare tout bonnement à Gengis Khan et qui se met même au-dessus de Gengis Khan quand il dit que ce grand guerrier manquait de culture (entendez culture marxiste) ? N'en déplaise à Khrouchtchev le portrait le plus ressemblant de Mao n'est pas ce qu'il en dit lui mais l'autoportrait, non dépourvu d'orgueil au reste, que fait Mao de lui-même dans ce poème. Mao n'est pas « un petit-bourgeois d'origine paysanne », il est ce personnage rare, qui apparaît rarement dans l'histoire des peuples, et qui était autrefois solennellement appelé « le héros éponyme ». Ou bien, avec des mots plus simples, l'homme qui donne son nom à toute une époque, à tout un aspect d'une société à un moment donné. Mao a soixante-quatre ans maintenant, le culte de la personnalité quasi monstrueux qu'il a laissé se déchaîner ces dix derniers mois, s'il n'est pas un froid expédient politique, est sans doute un grave signe de faiblesse. Il reste hors de doute cependant que si l'on considère la vie passée de Mao, on ne peut placer auprès de lui que des personnages qui ont la taille et la force d'âme d'un Pierre le Grand ou d'un Cromwell. Mao a en commun avec eux une formation intellectuelle complexe et mouvementée, le courage physique, le talent militaire, le destin aventureux qui se prête facilement à la mythologie, et enfin surtout ce je ne sais quoi d'énigmatique et de populaire, de familier et d'ambigu qui ne lui vient pas de son esprit mais de sa nature. Du « héros éponyme » Mao a aussi, et c'est l'aspect de son caractère qui nous intéresse le plus, la faculté de créer des

idéaux politiques. Certes Khrouchtchev aura une place dans l'histoire pour avoir abattu le mythe de Staline, mais ce sera inévitablement une place, disons de caractère négatif. Mao par contre aura, à notre avis, une place positive. Et non pas seulement pour des raisons « nationales », chinoises, parce qu'il aura sauvé la Chine de la catastrophe, mais parce qu'il aura créé une nouvelle idéologie, une idéologie capable de supplanter l'idéologie soviétique, je parle ici de la Révolution Culturelle. Nous avons indiqué dans les chapitres précédents quelles pouvaient être les origines de cette révolution, quels en étaient les effets immédiats. Nous essaierons maintenant de dire — mais il ne s'agit bien entendu que de notre propre hypothèse — quels pourraient être ses résultats dans un avenir plus lointain.

Voyons l'histoire. Nous ne croyons pas qu'il y ait jamais eu dans le monde un mouvement ou une idéologie révolutionnaire quelconque qui fût réellement, c'est-à-dire dans ses conséquences historiques, ce qu'elle prétendait être, ce qu'elle disait et voulait être. La Révolution française par exemple prétendait qu'entre autres choses elle était la révolution définitive contre les privilèges et l'esclavage des hommes. Mais on a vu par la suite que si elle était bien une révolution libératrice, elle n'était pas cette révolution définitive qu'on attendait. Ce n'était que l'avènement d'une classe, la bourgeoisie. Il en va ainsi pour la Révolution Culturelle. Puisque nous parlons de la Chine qui est un pays de paysans, faisons-nous comprendre avec cette comparaison rustique : disons que Mao est un paysan qui ayant planté un noyau d'olive, verra — ou verront plutôt ses successeurs — croître et se déployer la majesté d'un

chêne à la place de l'olivier attendu. A moins naturellement que le germe ne soit détruit par un ver, par une troisième guerre mondiale.

Car quel est au fond le but de la Révolution Culturelle ? C'est de faire faire à la Chine paysanne, c'est-à-dire à une Chine pure, naïve, vierge, humainement intacte, le grand saut de la civilisation artisanale et agricole à la civilisation technique, sans passer par le stade, jusqu'ici apparemment inévitable, de la phase petite-bourgeoise du communisme. C'est-à-dire de faire cette chose inédite et incroyable, combiner la pauvreté la plus nue, la plus vaillante mais aussi la plus rationnelle avec le progrès technique le plus avancé. En somme faire que l'homme complet du monde paysan atteigne la liberté du stade technique sans payer le péage petit-bourgeois qu'en ce moment paient l'U.R.S.S. et tous les autres Etats communistes du bloc soviétique.

Peut-être ne me comprendra-t-on pas quand je parle de « l'homme complet de la civilisation paysanne » et de « la phase petite-bourgeoise du communisme ». Qui ne voit pourtant que cette phase de bien-être — bien-être relatif, de qualité médiocre — du communisme actuel a toutes les limites de l'aliénation petite-bourgeoise ? Ce médiocre bien-être, fait d'objets de consommation de mauvaise qualité fabriqués par l'Etat, trouve son correspondant moral et psychologique dans quantité de petites vanités, ambitions, préjugés, mesquineries, goût des honneurs et conventions qui sont le propre de la petite-bourgeoisie dans le monde entier. On arrivera peut-être quand même à la civilisation technique. Mais on y arrivera avec une humanité petite-bourgeoise

qui aura encore son progrès moral tout entier à accomplir.

La Révolution Culturelle veut être un refus de la phase petite-bourgeoise du communisme, de la phase en chemise blanche, cravate et complet veston (Khrouchtchev se faisait faire ses habits par un tailleur italien), un essai de parvenir à la liberté donné par le stade technique avec l'homme pauvre, au pantalon rapiécé, quasi indigent, mais humainement intact, que nous voyons aujourd'hui dans les rues de Pékin. C'est une croyance très répandue et quasiment une vérité indiscutée que le progrès technique doit obligatoirement conduire à la surproduction de l'industrie légère, à la surconsommation des marchandises fabriquées en série. Eh bien, la Révolution Culturelle voudrait démentir ce postulat, montrer la fausseté de cette vérité et créer le progrès technique le plus avancé qui permette de fabriquer la bombe atomique mais qui refuse dans le même temps au chinois d'avoir une chemise ou un pantalon de plus.

Quelqu'un demandera : mais une fois rejoint le progrès technique, une fois qu'aura triomphé la civilisation de l'automation, où iront les immenses capitaux produits par tant de travail et tant de privations ? Nous pourrions répondre que ces capitaux serviront avant tout à l'utilisation des loisirs, à la culture, à l'éducation, à la formation de l'homme. Et, comme c'est vraisemblable, aux entreprises de la science, à la conquête des espaces interplanétaires par exemple. Mais il faut souligner une fois de plus l'utopie de la Révolution Culturelle qui voudrait qu'à cette civilisation future, à cette civilisation de la science fiction, ce soit le paysan qui parvienne, le

paysan dont l'humanité est intacte, et non le petit-bourgeois diminué, amputé, entortillé dans ses préjugés.

Nous avons exposé dans les grandes lignes quels pourraient être les résultats lointains de la Révolution Culturelle. Si étrange que ce soit, ils ressemblent passablement à ceux que pourraient être demain les résultats de l'illuminisme culturel et technique aux Etats-Unis. Aux Etats-Unis aussi la libération technique exige une société sans préjugés d'aucune sorte, une société sans divisions de races, de castes, de classes et d'argent. Aux Etats-Unis aussi, en somme, la partie la plus jeune et la plus créatrice du pays tente d'arriver à la civilisation technique sans l'attirail encombrant et antique des préjugés petits-bourgeois.

Mais revenons à Mao et à la Chine. Mao dit dans l'une de ses citations : « Pour tout phénomène concret l'unité des contraires est conditionnée, passagère et transitoire et donc relative, tandis que la lutte des contraires est absolue. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que Mao ouvre la Chine à un mouvement dialectique perpétuel, inaugure en Chine un perpétuel contraste. Le grand ennemi de Mao aujourd'hui ce ne sont pas les Etats-Unis mais le fondamental et confucianiste conservatisme chinois. Le danger est qu'une fois Mao disparu, sa pensée soit embaumée et son personnage divinisé. La façon avec laquelle en Chine, ces derniers temps, s'est développé le culte de la personnalité, et la façon avec laquelle on a procédé à la confucianisation, ou à la transformation en autorité orthodoxe de la pensée de Mao, n'est pas très révolutionnaire. Le conservatisme de type confucianiste a été dans le passé la fatalité de la Chine et la cause de bien de ses désas-

tres. Mais l'idée du passage direct, sans la phase petite-bourgeoise, du paysan dont l'humanité est intacte, de la pauvreté paysanne à la rationalité de la civilisation technique, cette idée est certainement ce qui distingue la Révolution Culturelle de toutes les autres révolutions communistes dans le monde.

LE PLEIN ET LE VIDE

Au cours de ce voyage en Chine j'ai visité des monuments, des usines, des villes, j'ai parlé avec toutes sortes de gens, mais un spectacle n'avait été ni prévu ni inclus dans le programme établi à l'avance par l'Office du Tourisme, celui de la foule chinoise.

Ce spectacle je dirais qu'il vaut à lui seul le voyage. Faute de ce spectacle, tout ce qu'on pourra dire, toute explication, toute interprétation qu'on pourra donner de la Révolution Culturelle risque d'être incomplète, sinon totalement fausse. « Aller voir de ses propres yeux » n'est pas ici un lieu commun facile, cela signifie ajouter aux informations qu'on donne la signification par le contact personnel avec la réalité objective, ou si l'on veut le message, les messages que les choses nous envoient directement, immédiatement, par le plus aigu et le plus juste de nos sens, la vue.

Il n'est peut-être pas possible de connaître les choses. Mais les regarder, oui, c'est possible. Si la connaissance nécessite, elle, une longue pratique des choses et une non moins longue décantation dans la mémoire, le regard, lui, est rapidité, surprise, naïveté. Par « regard », je n'entends pas ces « impressions de voyage » dont les journalistes, les mémorialistes et les écrivains du

siècle passé ont abusé, j'entends précisément le contraire de ces impressions. Dans des circonstances culturelles et psychologiques favorables ce regard équivaldrait à l'identification de celui qui regarde avec ce qu'il regarde. Le regard n'est pas cette sensation fugitive et ambiguë, c'est la saisie de l'objet dans son ensemble, c'est-à-dire ni plus ni moins que la connaissance, une connaissance foudroyante et irréflectie.

Ceci pour dire que je ne prétends certes pas connaître la foule chinoise de la façon dont on dit habituellement qu'on connaît une foule — je suis resté trop peu de temps en Chine pour cela — mais cette foule, je l'ai regardée et peut-être, m'étant borné à la regarder, je l'ai au fond connue comme si j'avais vécu des années avec elle. Mais je me bornerai à parler de deux attitudes — dans une certaine mesure complémentaires — de cette foule, sa violence et son impassibilité.

D'abord la violence. A mon retour, le train qui m'emmène de Canton à Hong-Kong s'arrête longtemps dans une gare pour permettre à une foule composée de gardes rouges et de paysans d'organiser une manifestation contre le gouvernement impérialiste anglais de Hong-Kong.

Le train pénètre lentement sous la verrière de la gare, s'arrête. Nous nous levons de nos sièges et regardons. Le quai disparaît sous une foule compacte. Ce ne sont pas des voyageurs mais des manifestants. Au premier plan se tiennent les gardes rouges, filles et garçons, le brassard au bras. Puis, derrière eux, des paysans, des hommes et des femmes, des vieux et des jeunes. Ces gens brandissent tous des drapeaux rouges, des

portraits de Mao cloués sur des bâtons, des pancartes avec des slogans antianglais sur de longues perches de bambou. Ils brandissent tous aussi le petit livre rouge des citations de Mao. Debout dans mon compartiment je les regarde à travers les glaces. Naturellement je n'entends rien mais je vois tout très bien et précisément parce que je n'entends rien, dans un certain sens je vois mieux que si j'entendais. Je vois les bouches ouvertes proférant un chant menaçant, je les vois crier « vive ceci », « à bas cela », je vois les bras qui agitent les drapeaux, les portraits et les pancartes, je vois les poings se tendre vers nous en faisant le salut communiste ou nous menacer avec le petit livre rouge. Je vois surtout les visages, des yeux hostiles, des traits durcis et plissés par la haine, des bouches ouvertes avec des rangées de dents bien visibles, les muscles des cous tendus dans l'effort pour crier. Je vois tout ceci et pourtant, c'est étrange, je n'éprouve aucun de ces sentiments de timidité ou d'appréhension qu'inspire la violence. Tout ceci est violent et tout dans le même temps est curieusement privé de violence.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Je voudrais me faire bien comprendre. Cette foule de manifestants est certainement sincère, ces gens ne feignent pas la haine, je sais bien que le fanatisme des gardes rouges n'est pas une mise en scène, qu'il est réel. Mais je sais aussi qu'il y a comme une seconde nature chez les Chinois. Cette seconde nature c'est le fond inconscient de l'antique culture chinoise, celle qui transforme automatiquement toutes les manifestations passionnelles des Chinois en quelque chose de volontaire et de mental. Ainsi maintenant, je suis en train de regarder ces manifes-

tants rangés en file devant le train sous la verrière de la gare et je pense qu'au fond ils pourraient se conduire d'une façon plus violente, vraiment violente, en venir, pourquoi pas ? à la destruction des choses et des personnes, au vandalisme, au meurtre, mais que ceci, même si cela avait lieu, se ferait d'une manière, comment dire ? toute réfléchie, avec une cruauté raffinée peut-être, mais sans réelle fureur. J'ai du mal à expliquer mon sentiment. Je pourrais dire que chaque fois que leur comportement échappe au parfait contrôle de soi, les Chinois paraissent de mauvaise foi. Mais c'est une mauvaise foi qui n'est que psychologique, qui n'a pas rapport avec l'âme et ses passions. Celles-ci en effet ne peuvent participer parce que depuis très longtemps elles ont été éduquées et dominées. Par contre l'esprit est sincère et participe sincèrement, même si c'est avec froideur. L'esprit veut (et le fanatisme chinois m'attire ici cette image : une fournaise glacée) être violent et il y réussit. Le résultat est là, devant mes yeux, une manifestation politique à la fois fanatique et étrangement privée de passion authentique.

En Chine, même le paysan le plus simple et le plus privé d'instruction semble être né pourvu d'une seconde nature qui lui a été faite par la culture. En d'autres termes, la culture est si vieille en Chine qu'elle est devenue une seconde nature. Même au paroxysme de la colère, privée ou publique, les Chinois ont du mal à retrouver la violence du primitif sous la seconde nature qu'ils ont acquise avec la culture. En Occident au contraire la culture est beaucoup plus récente, elle n'est qu'un voile jeté sur une violence originelle toujours prête à faire explosion. Aussi tandis qu'à l'homme occi-

dental il ne sera jamais difficile de revenir d'un seul coup (comme on l'a vu au cours de la Seconde Guerre mondiale) à l'homme de Néanderthal, le Chinois, quelques efforts qu'il fasse, restera toujours l'homme de la dynastie T'ang. Il s'ensuit cette curieuse conséquence, c'est que l'homme en Occident naît violent et passe toute sa vie à apprendre à être cultivé et civilisé, et que le Chinois au contraire naît cultivé et civilisé et doit apprendre la violence. S'explique ainsi le caractère spontané, musculaire, sanguin, brutal de la violence de l'homme occidental et le caractère volontaire, nerveux, mental, hystérique de la violence chinoise.

Une maxime de Confucius dit à peu près ceci : « Envoyer à la guerre des gens ignorants, c'est les envoyer à un désastre. » Admettons même que Confucius ait voulu désigner par des gens ignorants des gens insuffisamment entraînés, il est pourtant significatif qu'on parle ici aussi d'enseignement et non de sentiment. Faisons un saut de plusieurs siècles maintenant et venons à Mao-Tsé-Toung. Mao, comme on sait, a incarné de multiples personnages mais il a aussi et surtout été un chef militaire, que ce soit durant la guerre civile contre les nationalistes du Kouomintang, ou dans la lutte contre les envahisseurs japonais. Le petit livre rouge des citations de Mao est en grande partie composé de maximes sur la conduite de la guerre et à l'origine, avant de devenir le bréviaire de tous les Chinois, il avait été écrit pour l'armée. Dans le livre de Mao on peut lire cette maxime, marxiste sans aucun doute, mais d'un marxisme assez proche du confucianisme : « Entre le civil et le militaire il existe une certaine distance mais il n'y a pas entre eux de Grande Muraille et cette dis-

tance peut être facilement franchie. Faire la révolution, faire la guerre, voilà le moyen qui permet de franchir cette distance. Quand nous disons qu'il n'est pas facile d'apprendre et de mettre en pratique ce qu'on a appris, nous voulons dire qu'il n'est pas facile d'apprendre quelque chose à fond et de l'appliquer avec une science consommée. Quand nous disons qu'un civil peut rapidement se transformer en un militaire nous voulons dire qu'il n'est pas difficile de s'initier à l'art militaire. » Rappelons ici un vieux proverbe chinois qui va reprendre et résumer ces deux pensées : « Rien n'est difficile pour qui s'applique à bien faire ce qu'il fait. » S'initier à l'art militaire n'est pas difficile et s'y perfectionner est même possible pour qui s'y applique et sait apprendre.

La citation de Mao est longue, celle de Confucius est brève, mais elles disent la même chose : la violence s'enseigne et s'apprend. L'homme ne naît pas violent, l'homme naît cultivé et civilisé. C'est-à-dire qu'il ne naît pas soldat, mais lettré. Nous savons par contre qu'en Occident l'homme naît violent, primitif, privé de sagesse et pétri de sang et de sexe. Pendant des siècles le christianisme n'a fait que le lui rappeler. Et sans recourir à des considérations d'espèce religieuse, bornons-nous à remarquer que le petit enfant chinois, dans le passé, était initié très tôt aux marques de respect envers ses supérieurs (ses parents, ses maîtres, les dirigeants, l'empereur). Dans le même temps il apprenait les maximes de Confucius et était initié à cette sagesse qui, précisément, était à l'origine de ces marques de respect et de ces rites. L'enfant occidental par contre jouait, et joue encore, avant tout au soldat. Ce

n'est que bien plus tard, et presque toujours avec mauvaise volonté, qu'il approche les livres.

Du reste comparons maintenant les maximes de Confucius et de Mao sur l'enseignement de l'art de la guerre avec celles d'un classique occidental qui traite de la même manière, Clausewitz. Voici une première pensée de Clausewitz : « L'intervention de la pensée lucide, et encore plus la prédominance de la raison, enlève aux forces émotives une bonne part de leur violence. » Et encore : « L'intrépidité est une véritable force créatrice... Heureuse l'armée où la folle intrépidité se manifeste. C'est l'excroissance luxuriante indiquant le terrain fertile. Même le coup d'audace, la folle bravoure n'est pas à dédaigner. Elle est la force de l'âme qui s'exprime de façon purement passionnelle, dans l'absence de tout contrôle de la raison. » Comme on le voit, tandis que les Chinois, Mao et Confucius, pensent que le civil doit apprendre la violence et que celle-ci peut être enseignée au même titre que n'importe quelle autre chose, Clausewitz, l'occidental, conseille, lui, de ne pas retirer, avec l'enseignement, c'est-à-dire avec l'usage de la raison, la violence aux forces émotives du soldat. Il naît violent et sa violence doit rester intacte. Toute adjonction ou modification mentale serait préjudiciable. Il s'agira tout au plus d'aider le soldat à rejoindre son but, le meurtre, avec une discipline impitoyable et absurde.

J'en viens à ce second aspect du caractère de la foule chinoise, l'impassibilité. Des gardes rouges défilaient dans les avenues de Pékin avec leurs drapeaux, leurs portraits de Mao, leurs flûtes, leurs tambours, leurs chants, leurs cris et leurs livres rouges brandis d'une manière menaçante. D'autres gardes rouges, dans une rue de

Canton, appuyaient une échelle contre un mur de maison déjà complètement couvert d'affiches, montaient armés de pinceaux et de pots de colle et avec quelques énergiques coups de pinceau collaient au mur leur dernier journal mural à l'encre encore fraîche. Je ne prêtais alors pas tant d'attention aux manifestations (j'en avais déjà tant vues) ni aux journaux muraux (ils étaient en chinois et je ne sais pas le chinois) mais aux gens qui regardaient passer les défilés ou qui, formant de nombreux groupes, s'arrêtaient pour lire les affiches. Et invariablement j'étais frappé par le grand nombre de personnes qui restaient impassibles. Non pas impassibles à la manière des occidentaux en face de quelque chose qui leur inspire un sentiment désagréable, voire un sentiment d'hostilité et qui cependant, par intérêt, par peur, par calcul ou pour quelque autre raison, s'étudient à cacher leurs sentiments. Non, l'impassibilité des Chinois était une impassibilité réelle, non seulement une impassibilité apparente mais profonde, c'est-à-dire une véritable apathie, une absence totale de sentiments. Ces gens étaient impassibles à vrai dire parce qu'en réalité « ils n'y étaient pas ». Je veux dire par là qu'ils étaient bien présents en chair et en os, mais que pour le reste ils étaient ailleurs. Où ? Non pas, je pense, dans une autre réalité politique et sociale pour ainsi dire idéale, mais dans une intériorité lointaine et très profonde, faite de non-existence, de vide. Je sentais que je devais recourir ici, comme pour la violence, à une explication de cet état par la culture. Ces Chinois impassibles n'étaient pas vraiment hostiles aux défilés et aux affiches. Ils se bornaient seulement à laisser affleurer en eux leur seconde nature, celle qui leur

a été faite très anciennement par leur culture. Ils recouraient autrement dit, sans le savoir, au taoïsme qui, dans la plus antique tradition chinoise, est la face opposée et complémentaire du confucianisme.

Le confucianisme est pacifique par nature. C'est un humanisme. Il croit à la raison. Il croit par conséquent à cette forme de violence purement mentale qui est l'application cohérente de la raison. Idéaliste et moralisateur, méprisant et méfiant envers tout élément irrationnel le confucianisme n'a évidemment aucune difficulté à se transformer en maoïsme. Entre l'homme civilisé que nous présentent les maximes de Confucius et le prolétaire politisé qui est l'idéal des maximes de Mao la différence n'est en fait pas si grande. Dans l'un et l'autre système l'individu doit être soumis à la société ou même n'avoir aucune existence personnelle. Dans l'un et l'autre il doit avoir une attitude d'humilité et de respect en face de ses supérieurs. Dans l'un et l'autre il doit se considérer comme un éternel élève toujours disposé, toujours prêt à apprendre. De l'homme intérieur, irrationnel, en contact avec le surnaturel, ni l'un ni l'autre ne disent mot.

Mais l'homme intérieur et sa vertu sont le propos de Lao-Tseu. Ouvrons le livre de Lao-Tseu, le Tao Té King : « Le Tao est vide. Et cependant il est inépuisable. Quel abîme ! » Et plus loin : « En se consacrant à l'étude on s'augmente chaque jour, en se consacrant au Tao on diminue chaque jour. On ne cesse de diminuer jusqu'à ce qu'on rejoigne le Non-Agir. Grâce au Non-Agir il n'y a rien vraiment que l'on ne puisse faire. Pour obtenir l'Empire, le seul moyen est de ne rien faire pour l'obtenir. Tant qu'on fait quelque chose pour

l'obtenir on ne conquiert par l'Empire.» Et encore : « Celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas. Fermer la bouche, fermer les portes, tempérer son ardeur, se libérer des liens, se mettre en harmonie avec la lumière, se fondre avec ce qui entoure, c'est cela qu'on appelle l'union mystérieuse.» Et enfin : « L'homme nouveau-né est flexible et fragile, une fois mort il est raide et dur. Quand ils naissent les plantes et les arbres sont tendres et flexibles, à leur mort ils sont raides et durs. Solidité et raideur voilà ce qui accompagne la mort, flexibilité et faiblesse voilà ce qui accompagne la vie. C'est pourquoi une armée devenue forte n'aura pas la victoire, comme un grand arbre elle sera abattue. Ce qui est fort et grand est en position de faiblesse, ce qui est flexible et faible est dans une position de force.»

On pourrait continuer ainsi. Mais il s'agit de maximes très connues, même si elles sont mystérieuses, dont le sens caché, énigmatique et ironique n'est certainement pas réductible à une mesure psychologique. Le Tao est vraiment, comme le dit la première maxime que nous avons citée, inépuisable et profond comme un abîme. Mais si je le considère pour la commodité de mon discours comme l'une des deux « routes » principales de la culture chinoise traditionnelle (l'autre route serait celle du confucianisme), il me semble que je puisse risquer cette hypothèse, que l'impassibilité de tant de Chinois en face des manifestations de la Révolution Culturelle, si différente de l'impassibilité occidentale dans des circonstances analogues, puisse être rattachée, en tant que répétition inconsciente d'un comportement ancestral, précisément au quiétisme mystique du Tao.

Il s'agirait donc de l'idée déconcertante (déconcertante s'entend pour un pouvoir quelconque de ce monde) que l'homme peut se retirer dans son insondable vide intérieur et que, la force n'étant rien d'autre que la faiblesse, plus un Etat ou un parti politique est efficace, nombreux, bien organisé, plus il est faible. Tandis qu'au contraire plus l'individu qui s'est réfugié et retranché dans son propre vide intérieur paraît désarmé, seul et impuissant, plus il est fort en réalité. Naturellement, je le répète encore, ces Chinois qui demeurent impassibles devant les plus violentes manifestations de la Révolution Culturelle ne sont pas tous des taoïstes conscients. J'ai déjà dit que la culture en Chine était souvent une seconde nature. Il reste que quand, en Occident, on parle de maoïstes et d'antimaoïstes on commet l'erreur de raisonner avec des critères occidentaux sur des choses qui ne sont pas du tout occidentales.

Mon opinion est qu'à y bien regarder il n'existe pas au niveau public, politique et social de maoïstes et d'antimaoïstes. Mao est plus fort que jamais. La Révolution Culturelle a confirmé sa force, si besoin en était. Les maoïstes et les antimaoïstes dont on parle dans les journaux d'Occident ne sont que deux courants rivaux dont le désaccord prend naissance à partir de la même orthodoxie fondamentale et que, selon la plus antique et la plus enracinée tradition chinoise, j'appellerai l'orthodoxie de la vertu. Il ne s'agit plus de la vertu confucianiste qui a duré des dizaines de siècles mais de la vertu maoïste dont l'instauration n'a qu'une vingtaine d'années d'âge. Cette vertu, dans l'esprit des Chinois, a désormais pris la place de la vertu confucianiste non seulement en raison de ses propriétés nor-

matives et stabilisatrices mais aussi pour cet évident pouvoir de durer qu'elle proclame détenir. A la base de la vertu selon Mao, comme du reste à la base de celle selon Confucius, il y a l'idée de la honte, ou, comme disent les Chinois, « la perte de la face ». L'occidental connaît le péché, c'est-à-dire le rapport de honte (et de repentance) avec lui-même. Mais le Chinois, homme surtout social, ignore le péché. A la place il a la honte, c'est-à-dire le rapport de honte (avec la crainte qui s'ensuit d'être confondu de honte ou de « perdre la face ») avec les autres, ce qui revient à dire avec la société dans laquelle il se trouve vivre.

La « vertu » chinoise, selon Confucius ou Mao, est civique, politique et sociale. Elle ignore absolument l'intériorité du péché, la libération intérieure et la résurrection intérieure à parti du péché. Elle est liée au comportement, c'est-à-dire basée sur le rapport avec les autres, lesquels attendent de nous un certain comportement que nous devons avoir ou feindre d'avoir coûte que coûte si nous ne voulons pas être confondus de honte ou, comme nous avons dit « perdre la face ». Il est clair que le communisme maoïste, comme le confucianisme, ne peut pas ne pas se fonder sur un rapport semblable entre l'individu et la société. Ainsi être maoïste voudra dire, outre adhésion, zèle et fanatisme, craindre la honte, craindre de « perdre la face », cette fois-ci bien sûr non plus au sens confucianiste mais communiste.

Considérant ce qui se passe en Chine du point de vue de la « vertu » maoïste et du fanatisme inspiré par la peur de la honte il me semble conséquent d'affirmer que les seuls, les vrais antimaoïstes pourraient être

justement ces Chinois qui demeurent impassibles, apathiques et indifférents en face de la Révolution Culturelle. Impassibles, apathiques, indifférents, et peut-être même inconscients de leur état d'indifférence. Mais en tout cas adeptes, conscients ou non, d'une « vertu » autre que celle selon Confucius ou Mao. A propos de cette « vertu » le livre du Tao dit précisément : « Je pratique le Non-Agir et le peuple se transforme de lui-même. J'ai un comportement parfaitement calme et le peuple se corrige de lui-même. Je ne fais rien pour gagner de l'argent et le peuple s'enrichit tout seul. Je suis sans désirs et le peuple retourne à la simplicité primitive. » Comme on voit, la « vertu » qui pourrait se cacher derrière l'impassibilité, l'apathie et l'indifférence, n'est pas seulement individuelle mais, lointainement, elle est aussi sociale. Sauf qu'il s'agit d'une vertu sociale basée non sur le zèle et la propagande comme celle des gardes rouges, mais sur une sorte d'exemple, ineffable, énigmatique, immobile, silencieux, secret, invisible à la plupart des gens. Ailleurs, dans le livre du Tao, figure cette affirmation très simple mais éloquente : « Ceci s'appelle la Vertu mystérieuse ». Voici nommé, je ne dis pas l'antimaoïsme, mais quelque chose qui est différent du maoïsme et qui demain pourrait aussi en être l'antithèse, comme le Tao a été pendant des siècles l'antithèse du confucianisme.

Il serait risqué cependant d'affirmer que l'impassibilité de certains Chinois cache une différence de vue ou une hostilité. D'abord ces opposants éventuels, plus ou moins conscients, ne sont pas facilement repérables. De plus l'impassibilité, l'apathie, l'indifférence, se confondent avec le contrôle que tout homme en Chine, selon

une tradition antique qui continue de se perpétuer, est tenu d'exercer sur lui-même. Tout demeure donc en fin de compte incertain, ambigu et mystérieux. Mais je pense que probablement la Révolution Culturelle au lieu de combattre de front l'impassibilité finira par l'accepter et par l'incorporer dans le système maoïste. Ce sera cette part d'individualisme, au reste inoffensif, que tout régime, même le plus totalitaire, ne peut pas ne pas permettre à la longue. Le Vide taoïste est d'autre part aussi ancien et aussi chinois que le Plein confucianiste. Dans l'opération de récupération de la Chine traditionnelle faite par le maoïsme, le Vide finira par trouver une place, précisément parce que chinois. Révolution après tout ne signifie pas seulement changement mais aussi retour en arrière, retour cyclique et éternel. Il ne faut pas oublier d'autre part que Mao lui-même, dans son livre de citations, quand il affirme que « la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers » est plus près de Lao-Tseu que de Marx. Le Tao Té King dit : « Tous sous le ciel connaissent le beau comme beau, et voilà la laideur ! Tous connaissent le bien en tant que bien, et voilà le mal ! C'est ainsi que l'être et le non-être naissent l'un de l'autre, que le facile et le difficile se complètent, que le long et le court se bornent réciproquement, que le ton et le son s'accordent, que le passé et le futur se réunissent. » Mais le Tao restera toujours le Tao, c'est-à-dire quelque chose d'irréductible, au moins dans le sens maoïste. Une dernière citation : « Quand le Tao a été abandonné, il y eut l'humanité et la justice. Puis apparurent la sagesse, la prudence et alors l'hypocrisie devint générale. »

PAYS CRUSTACÉ

Aujourd'hui au programme il y a la Grande Muraille. La Grande Muraille serpente sur les montagnes entre la Chine et la Mongolie sur près de cinq mille kilomètres. Mais nous n'irons la voir qu'en un seul point, à soixante-cinq kilomètres de Pékin, et nous ne la parcourrons que sur quelques centaines de mètres.

Nous nous installons dans la voiture comme d'habitude, Dacia et moi sommes à l'arrière, monsieur Li, le guide, et le chauffeur sont devant. La voiture quitte Pékin et se met à rouler dans la campagne en direction des Collines de l'Ouest.

Il fait un temps magnifique. De grands nuages blancs aux contours dorés voguent lentement dans le ciel. La plaine de Pékin, jusqu'au bleu sombre des collines, est d'un vert printanier, lumineux, clair.

Cette Grande Muraille me force à réfléchir. C'est un des grands mythes de l'humanité et pas seulement pour sa prodigieuse longueur. Il y a une idéologie de la Grande Muraille, il y a un message venant d'elle. Il y a aussi une psychologie de la Grande Muraille ou si on préfère un état d'esprit Grande Muraille. La Grande Muraille est une leçon enfin, une leçon esthé-

tique, politique, militaire, sociale, philosophique, économique...

La Grande Muraille est aussi le mythe chinois par excellence. Une idée qui s'est concrétisée, qui est devenue quelque chose de visible, de durable, et peut-être d'éternel. Les Français ont eu un moment cet instinct de conservation de type chinois quand ils ont tenté de construire leur Grande Muraille avec la ligne Maginot. Mais la ligne Maginot n'a pas duré plus d'une génération, elle a été vaincue par une manœuvre tournante. Les casemates de la ligne Maginot sont aujourd'hui vendues aux enchères aux amateurs de souvenirs militaires. La Grande Muraille, elle, a fonctionné sans interruption depuis l'an 200 avant Jésus-Christ jusqu'à presque hier. Et les Chinois ne songent absolument pas à la démanteler. Ils l'ont restaurée aux environs de Pékin et c'est devenu un but de pèlerinage touristique. D'autres pays offrent des églises, des palais, des musées, les chutes du Niagara ou des Vésuve. La Chine, elle, montre un mur.

On a dit tellement de choses déjà de la Grande Muraille qu'on n'ose plus en parler. On est tenté de dire la seule chose qui n'a peut-être pas encore été dite, savoir que la Grande Muraille c'est la Grande Muraille. Mais aussi, la crainte de dire quelque chose de banal, n'est-ce pas banal ?

Nous essayons donc nous aussi de sonder le mythe de la Grande Muraille. Et nous commençons par dire que la Grande Muraille a, d'évidence, deux faces, l'une à l'intérieur vers la Chine, l'autre extérieure, tournée vers la Mongolie.

Du côté de la Chine il y avait, il y a toujours, la Chine,

soit un immense pays qui, selon le moment historique, ou bien grouillait d'activité, de prospérité et de ferveur, ou bien se dépeuplait dans les guerres civiles et retournait à la sauvagerie. Ainsi l'idée qu'on se fait de la Grande Muraille se modifie sensiblement. La Grande Muraille n'a pas toujours été la paroi d'un coffre-fort qui protège un trésor. Parce que trésor il y avait ou il n'y avait pas selon les époques. La Grande Muraille ne servait donc qu'à protéger, au sens purement existentiel, le peuple chinois. Mais le protéger de quoi ? Venons à l'autre face de la Grande Muraille, la face extérieure.

On sait que la Grande Muraille a été élevée pour empêcher les invasions des Barbares. Mais quels Barbares ? Et qui sont ces Barbares ? Peut-être pourrait-on répondre que ce sont les Mongols ou les Huns. Mais ce ne serait pas exact. Les Barbares c'est tout ce qui n'est pas chinois.

De plus, au-delà de la Grande Muraille, il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir pour les Chinois un autre peuple, fût-ce un peuple barbare. Il n'y avait que le Vide. Ce Vide, de l'autre côté, avait été créé par la Grande Muraille elle-même, par les Chinois, créé à partir du moment où l'on avait commencé à construire cette Grande Muraille. Sans elle, pas de Vide.

Ainsi, si l'on serre de près sa définition, la Grande Muraille est une défense et une protection de la Chine contre le Vide, contre le Rien. La Chine était ce qui était, ce qui existait, ce qui était doué de quelque importance. Au-delà il n'y avait rien, il n'existait rien, rien n'avait d'importance.

Le message de la Grande Muraille, l'idée qu'elle représente, sont donc purement chinois. C'est le message

et l'idéologie d'un conservatisme très particulier. Ni politique ni militaire ni social ni économique, bien qu'il contienne au reste un peu de tout cela. Un conservatisme biologique et esthétique, tenterais-je de dire. La Grande Muraille a été édifiée contre les Barbares parce que les Barbares auraient pu introduire en Chine du sang nouveau, des idées nouvelles. Mais du sang nouveau, des idées nouvelles entraînent des évolutions, des révolutions. Et le but de la Chine n'était pas de se développer ou de se transformer elle-même, mais de durer. Durer, même si elle vieillissait ou tombait en décrépitude. Durer. La durée biologique exige l'orthodoxie, l'immobilité, l'étiquette, le rituel. La Grande Muraille garantissait la continuité à l'infini. Elle permettait au peuple chinois de perdurer avec ou sans culture, riche ou misérable, en paix et tranquille ou plongé dans le chaos de la guerre civile. Voilà pour cet aspect que j'ai appelé biologique.

Mais il y a aussi un aspect esthétique. Tout conservatisme naît de l'exaspération d'une idée de la forme en tant que victoire sur le temps. Seule une forme parfaite peut mettre hors du temps l'objet qu'elle reproduit, seule avec une forme parfaite elle peut s'exprimer pour l'éternité. Les artistes sont les conservateurs par excellence, même s'ils se disent révolutionnaires, car ils veulent l'éternité pour leur œuvre.

Avec ce sens que nous venons de donner à l'art, la Grande Muraille devait maintenir immuable, éternelle, la forme de la Chine. Elle avait la même fonction que la carapace d'un crustacé, crustacé qui n'aurait pas la forme qu'il a sans sa cuirasse. On pourrait poursuivre la comparaison avec le crustacé. La Chine antique

était dure à l'extérieur et molle à l'intérieur, au contraire des hommes et des vertébrés en général qui sont mous à l'extérieur et durs à l'intérieur. Et le crustacé n'est-il pas le symbole exact du conservatisme, rigide comme lui, cuirassé de lois, de normes, de rites, de cérémonial, toutes choses n'ayant en elles-mêmes aucun contenu, et qui ne sont que des écorces ? Sous ces écorces ne trouve-t-on pas des intérêts, des intérêts mous comme la chair du crustacé ? Le conservatisme c'est une langouste. La Chine antique était une langouste. La Grande Muraille était l'expression du conservatisme chinois, comme la cuirasse est l'expression de la chair exquise et molle de la langouste.

Et puis peut-être les Barbares n'étaient-ils pas aussi barbares que les Chinois le prétendaient. Ou plutôt, si, ils étaient des Barbares, mais c'étaient des Barbares comme ceux qui ont envahi l'Empire Romain à l'époque de sa décadence. C'est-à-dire qu'ils étaient porteurs de ce désir de détruire qui appartient à l'ignorance et à la jeunesse. Précisément parce qu'ils étaient jeunes et ignorants ils étaient cause de nouveaux processus, ils injectaient un sang nouveau. Les Chinois auraient peut-être dû être aussi imprévoyants, aussi incapables ou peut-être aussi inconscients que les Romains et ne pas construire de Grande Muraille, laisser les Barbares entrer librement. Ils auraient dû prendre le risque de l'invasion, de la destruction, de la nuit. L'Europe, en fait de Grande Muraille, n'avait à l'époque des invasions que l'étroit vallum romain entre l'Angleterre et l'Ecosse. Les Barbares ont passé partout, sont entrés partout. Les Chinois par contre avec la Grande Muraille ont réussi à empêcher les Barbares pendant très long-

temps d'entrer en Chine, de sorte que, finalement, quand les Barbares, alors civilisés, y entrèrent, il fut facile de les assimiler, c'est-à-dire de les faire participer à la corruption et à la décrépitude chinoise. La Grande Muraille, comme nous l'avons dit, était la vision du monde des Chinois, leur manière d'être au monde. Du côté de la mer, dans l'impossibilité de construire une Grande Muraille, les Chinois en créèrent l'équivalent en interdisant les ports aux Barbares de l'Occident. C'était une Grande Muraille faite d'interdictions. Mais elle a duré le temps qu'a duré la Grande Muraille faite en pierre. D'un coup, en un peu moins d'un siècle, les Grandes Murailles chinoises se sont effondrées l'une après l'autre. Le Vide alors s'est subitement révélé sous les traits de la Diversité et la Chine de son côté a découvert qu'elle était vide. Ainsi la Chine a accueilli dans son vide intérieur la diversité étrangère, barbare. C'est l'histoire de la Chine moderne, de la révolte de Taïping à Mao. Toutefois le problème du communisme chinois, aujourd'hui, est peut-être à nouveau celui de l'antique empire céleste. Retournera-t-on, autrement dit, au système de la Grande Muraille, c'est-à-dire à l'immobilité formelle et biologique, garantie par une orthodoxie idéologique, par un dogme philosophique, est-ce qu'on fera de nouveau de la Chine un pays-crustacé ? Ou bien renoncera-t-on une fois pour toutes à l'idéologie de la Grande Muraille, jettera-t-on à terre les dogmes, les orthodoxies et fera-t-on de la Chine un pays avec une colonne vertébrale, dur à l'intérieur et mou à l'extérieur, un pays-cheval (ou un pays-homme) ?

Je pense à tout cela tandis que la voiture roule à

travers la campagne bien cultivée, aux pieds des collines de l'Ouest. Puis la route commence à monter un peu. Il y a de formidables montagnes en Chine, dans le Sinkiang, dans le Tibet, du côté de l'Himalaya. Mais celles qu'on appelle Collines de l'Ouest ne sont que des collines. La Grande Muraille apparaît donc ici justifiée par le manque de défenses naturelles.

La route court au fond d'une vallée étroite, fleurie, verdoyante. Entre les buissons on voit le lit pierreux, et le filet d'eau limpide, d'un torrent. Puis les collines vont se rapprochant, se faisant, sinon plus hautes, du moins verticales. La vallée devient une gorge.

Nous voici devant un petit groupe de maisons de paysans, jaunes et basses, murs de boue séchée et toits de paille. La voiture s'arrête, nous apercevons une espèce d'arc ou de porte en marbre blanc, une construction à la fois massive et élaborée, une œuvre d'art plantée dans la campagne inaltérable et inaltérée. C'est la porte de la Grande Muraille devant laquelle, on imagine, se tenaient les sentinelles et les gabelous. Une porte intérieure, si on peut dire, à laquelle se raccorde tout un système de murailles plus petites qui servaient à protéger la capitale voisine. Car la véritable Grande Muraille est encore loin.

Nous descendons admirer la porte. Comme tous les monuments chinois, elle est en même temps massive et décorée. L'idée de solidité y est curieusement fondue à celle de raffinement. De belles sculptures en bas-relief la recouvrent à l'intérieur et à l'extérieur. Le motif des sculptures est bien celui auquel on pouvait s'attendre, vu le lieu et la fonction du monument : la civilisation est représentée par des héros, des sages et des empe-

reurs qui écrasent la tête de la barbarie figurée par des dragons, des serpents et des monstres. Celui qui entrait en Chine devait comprendre tout de suite qu'il sortait du vide et de la barbarie et qu'il entrait dans l'existence et dans la civilisation. Même si l'existence ici n'était qu'un cérémonial et une étiquette, c'est-à-dire au fond un Vide comme un autre.

Nous montons sur la porte. Elle est à l'abandon comme toutes les œuvres d'art aujourd'hui en Chine. Des pierres gisent dans l'herbe, les marbres sont fêlés, les sculptures sont ébréchées, noircies, rayées de graffiti. Il faudrait les restaurer mais on doute que ce soit bientôt fait. Le ton sec et subtilement ennuyé de M. Li tandis qu'il nous parle de cette porte le fait craindre. La Grande Muraille, puisqu'elle ne sert plus à rien, n'intéresse absolument pas les Chinois aujourd'hui. Autres temps, autres Grandes Murailles. On a bien restauré un fragment de la Grande Muraille mais parce que c'est, en tant que fortification, une œuvre d'art militaire et que cela peut, comme le veulent ces temps-ci, servir à l'instruction et à la science. Mais cette porte, elle, qui n'est que belle, et très belle, n'a aucune raison d'être restaurée.

Nous remontons en auto et roulons à nouveau dans le fond de la vallée, qui est devenue une gorge. Nous voici enfin à l'endroit où la gorge devient encore plus étroite, et voici la Grande Muraille, la vraie, celle qui se déroule sur cinq mille kilomètres de montagnes. Nous reconnaissons la présence, l'utilité et la force du mythe par l'émotion que nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver soudain. Le lieu, du reste, est indiciellement suggestif. De part et d'autre de la gorge les

montagnes s'éloignent et fuient, comme si elles fuyaient la gorge elle-même, de sommet en sommet, Et sur le fil de ces deux chaînes ininterrompues, se détachant sur le fond du ciel bleu, s'enfuit de même le grand serpent de pierre grise qui épouse, souple et sinueux, les replis de la chaîne montagneuse. La beauté de la Grande Muraille réside précisément dans le fait qu'elle suive aussi fidèlement les méandres des monts. Une muraille tracée à l'équerre au beau milieu d'une plaine, l'Escorial par exemple, a quelque chose de morne, d'abstrait, d'inanimé. Mais la Grande Muraille, elle, révèle au regard sa vitalité de serpent, de reptile, décrépit peut-être, mais toujours vivant. On s'étonne presque de ne pas la voir bouger, s'écarter, disparaître en serpentant parmi les montagnes, au-delà de l'horizon. Elle a une vitalité subtile, insinuante, résistante, sournoise, tenace, parasitaire, symbiotique. Il y a eu une sorte de mariage entre la muraille et les montagnes, un mariage un peu comme celui du lierre et du tronc de l'arbre où il s'enroule. Aussi un mariage très chinois, c'est-à-dire destiné à durer parce que lié à la nature, à un fait naturel, à une situation naturelle.

Nous nous approchons, nous voici au pied même de la muraille. La façon dont ont procédé les ingénieurs militaires chinois pour construire la Grande Muraille est facile à saisir. La muraille monte et descend sur les montagnes comme le jeu de Luna Park, les montagnes russes. Quand la montagne se dresse en un pic, il y a une tour de garde. Entre un pic et l'autre, ou d'une tour à l'autre, la muraille monte et descend sur une distance qui n'est jamais aussi grande qu'elle ne permette une parfaite visibilité de quelque chose qui

pourrait se produire sur le fragment considéré. Autrement dit de chacune des tours on a une vue parfaite de la muraille jusqu'à la tour suivante. Ainsi les Barbares étaient-ils tenus en échec avec efficacité. A peine auraient-ils apparu, les soldats en garnison dans les tours situées aux deux extrémités du fragment de muraille menacé, se seraient précipités à la défense. Et dans le même temps, de tour en tour, un système de signaux aurait fait parvenir la nouvelle de l'attaque à Pékin plus vite que quelque télégraphe moderne.

La Grande Muraille, je suppose, est à l'abandon sur la plus grande partie de son parcours, comme du reste tant de monuments en Chine. Je veux dire que les fameux cinq mille kilomètres ne sont pas partout intacts. Envahie par l'herbe, ses créneaux dégradés, ses parapets écroulés, ses tours ouvertes par des brèches, la Grande Muraille n'est peut-être plus qu'une ruine informe, un tas de briques et de pierres. Mais dans cette gorge toute proche de Pékin, la Grande Muraille a été restaurée avec le plus grand soin. Il y a même un restaurant. Et sur l'esplanade devant le restaurant on aperçoit quelques autocars de touristes et de nombreuses automobiles. Des touristes chinois, en groupes compacts, grimpent là-bas vers les tours, lentement, petits comme des fourmis. Ils portent de quoi pique-niquer dans un sac et des bouteilles de bière enveloppées dans des mouchoirs. La Grande Muraille paraît les émouvoir et les réjouir plus que tout autre monument de Pékin. C'est « leur » monument, le seul monument chinois qui dise quelque chose d'universel, qui soit un mythe, précisément comme nous l'avons déjà dit, un mythe qui appartient à toute l'humanité.

Nous choisissons le fragment de la Muraille qui nous paraît le plus bas et le moins raide et nous commençons nous aussi à monter. La Muraille aborde les pentes par de grandes marches très larges ou par des pans inclinés d'une incroyable verticalité qu'on doit monter à quatre pattes et descendre en se laissant glisser sur le derrière. C'est une journée calme et sereine mais, étrangement, sur la Muraille souffle un vent sauvage et froid. Evidemment c'est le vent qui tourbillonne dans le Vide, au-delà de la Muraille. Et voici le Vide. Nous nous installons entre deux créneaux et nous regardons. Au-delà de la gorge, au-delà d'une sorte de rideau d'arbustes, on découvre une immense plaine verte, lumineuse, dorée par le soleil, fertile et mystérieuse. Et nous revient alors cette idée que le Vide contre lequel la Chine avait voulu se défendre par la Muraille n'était en réalité que le Différent et, qui sait ? le Meilleur. La Grande Muraille ne devait pas seulement défendre et protéger, mais aussi peut-être empêcher les comparaisons, les confrontations.

Du reste, la révolution qui a rénové la Chine est justement venue de là, de cette plaine immense, mystérieuse, verdoyante et dorée par le soleil. De ce côté, si on continue en ligne droite pendant des milliers de kilomètres, c'est la Russie de Lénine et l'Europe de Marx. C'est-à-dire la patrie des idées barbares qui ont rajeuni la vieille femme décrépite aux pieds minuscules et à l'étiquette séculaire. Mais le danger maintenant c'est que ces idées barbares soient emmaillotées, comme autrefois les pieds des femmes, dans les bandellettes du dogme orthodoxe, qu'elles deviennent à leur tour étiquette, rites, cérémonial.

Nous escaladons plusieurs gros gradins, puis nous commençons à grimper sur un pan incliné, terriblement vertical. Nous bravons le vent qui nous assaille de toutes parts et semble vouloir nous faire redégringoler en bas. Nous voici finalement dans la tour de garde. Elle a trois étages, diverses pièces, escaliers, couloirs. Ici des meurtrières pour lancer flèches et autres projectiles, là de petites fenêtres pour y pencher la gueule des couleuvrines. Tout est restauré à merveille, tout est mort et flambant neuf. Je dis à notre guide :

— La Grande Muraille a-t-elle au moins servi à quelque chose ?

— Elle a protégé l'empire pendant des siècles contre les invasions des Barbares.

— Mais durant tous ces siècles qu'est-ce qui s'est passé en Chine ?

— Vous savez bien ce qui s'est passé. L'empire a crû au début et il a prospéré et puis il est tombé toujours plus en décadence.

— Donc la Grande Muraille dans une certaine mesure n'a pas servi à protéger la Chine mais à protéger sa décadence, sa corruption.

Il hausse les épaules et en moi-même je ne peux lui donner tort. Mon raisonnement est un sophisme.

— Il n'y a pas de rapport entre les deux choses, fait-il. D'un côté, pour des raisons purement militaires, l'empire a construit la Grande Muraille. Et d'autre part la Chine est tombée en décadence.

— Voyons, essayez de me comprendre. Si la Chine n'avait pas construit la Grande Muraille et était restée ouverte à toutes les influences, à toutes les idées et à

toutes les nouveautés étrangères, peut-être ne serait-elle pas tombée en décadence.

— De la Mongolie il ne pouvait rien nous venir, idées, influences, nouveautés, dont nous aurions pu tirer parti. De Mongolie ne venaient que des guerriers à cheval.

— Je ne me suis pas bien expliqué. Pour moi la Grande Muraille est un symbole, surtout un symbole.

— Le symbole de quoi ?

— Le symbole de l'invincible conservatisme chinois.

— Il n'y a rien d'invincible. La Chine est aujourd'hui un pays révolutionnaire, le pays le plus révolutionnaire du monde. Et la Grande Muraille est une grande œuvre de la technique militaire chinoise.

Quand la visite est terminée et que nous revenons à la voiture pour rentrer à Pékin, me reviennent, irrésistiblement, ces paroles de Lao-Tseu dans le Tao : « La Cour est corrompue, les champs sont en jachère, les greniers sont vides et pourtant il y a des gens vêtus avec luxe, l'épée au côté, pleins de nourriture et de vin et qui possèdent trop de richesse. On sait que tout ceci porte au vol sur une vaste échelle. Loin vraiment tout ceci est-il du juste chemin. » Ces paroles ont été écrites quand la Grande Muraille n'était pas encore construite. Que peuvent protéger les Grandes Murailles sinon ce qui est sans protection ? La vie, au moment de sa plénitude et de sa maturité, n'a pas besoin de Grandes Murailles.

LA HAINE DU PASSÉ

Notre guide, monsieur Li, est un homme maigre et jaune (tous les Chinois ne sont pas jaunes, ils le sont même très rarement), son visage est empreint de tristesse, comme un visage de vieux. Un tic fait tressaillir la moitié de sa figure tandis que l'autre moitié reste immobile. De plus il bégaye. Ce monsieur Li est triste et paraît souffrir de névrose. Quand il rit c'est d'un petit rire ironique, amer, acide. Sa tristesse est silencieuse et méditative, comme celle de quelqu'un qui se serait résigné pour toujours à quelque inévitable désagrément d'exister. Si je ne savais que les guides sont choisis d'habitude parmi des gens d'une foi politique éprouvée, je penserais que monsieur Li est loin d'être un maoïste convaincu. Mais il n'en est pas ainsi. Monsieur Li est triste parce qu'il est triste. Du reste il ne sait pas lui-même qu'il est triste.

Le temps a changé brusquement ce matin, comme il arrive souvent à Pékin. Hier le soleil brillait, il pleuvine aujourd'hui. Des Collines de l'Ouest s'est avancé un vaste nuage gris qui émet une pluie aussi minuscule que l'affusion d'un arrosoir d'enfant. Les avenues sont luisantes. Les habituels défilés de la Révolution Cultu-

relle sont devenus des processions de gens encapuchonnés dans de longs imperméables qui rappellent les processions des ordres religieux. En somme le caractère religieux du culte de Mao se confirme avec la pluie : les portraits, les bannières et... les frères pénitents.

A peine sommes-nous montés dans la voiture, monsieur Li nous annonce :

— Nous allons au Palais d'Été aujourd'hui.

— Au Palais d'Été ? Avec la pluie ?

— Avec la pluie.

Nous roulons dans les rues de Pékin. Monsieur Li, s'il n'est toujours pas plus loquace, reste attentif, cela oui, attentif. Comme nous longeons un bâtiment où a été collée toute une cuirasse de journaux muraux, Dacia prend son appareil et fait mine de viser. D'un geste très discret — et triste — monsieur Li qui paraissait cependant absorbé dans une conversation avec le chauffeur, étend le bras et touche l'épaule de Dacia. Non, fait-il, on ne doit pas photographier les journaux muraux, c'est interdit. Il y a pourtant souvent dans ces journaux muraux, à côté d'invectives, d'injures, de à bas untel et vive tel autre, des choses vraies, des annonces d'événements qui se produiront peut-être réellement d'ici quelques mois. Mais c'est à l'usage intérieur, pour les Chinois seulement et les étrangers n'ont pas à y fourrer leur nez. Il me reste un doute maintenant sur ce geste d'interdiction de monsieur Li. L'a-t-il fait par zèle de maoïste ou pour ne pas se faire remarquer du chauffeur ? Peut-être pour les deux raisons à la fois, vu cette surveillance bien connue que les Chinois exercent les uns sur les autres.

La voiture roule encore un temps dans les rues de Pékin. Je dis soudainement à monsieur Li :

— Hier soit, la guerre vient d'éclater entre Israël et les Etats arabes.

— Ah vraiment ? Comment l'avez-vous su ?

— Par des étudiants suédois qui l'avaient appris par leur ambassadeur qui, lui, l'avait appris par la radio.

Monsieur Li ne répond pas. Son visage ridé et agité par les tics ne montre aucune curiosité. Je dis :

— Vous, Chinois, n'avez pas la moindre curiosité pour ce qui se passe ailleurs, pour ce qui arrive dans les autres pays.

— Pourquoi ? fait-il. Vous n'avez pas vu ces jours-ci les manifestations des gardes rouges devant les ambassades, l'ambassade d'Angleterre, celle de Syrie ?

— Je ne parle pas des manifestations. Je parle de votre manque d'intérêt, votre manque de curiosité. Depuis que je suis ici j'ai posé des centaines de questions sur la Chine à tous les Chinois que vous m'avez fait rencontrer. Personne par contre ne m'a jamais fait la moindre question sur l'Europe.

Monsieur Li me regarde et ne répond pas. J'attends un moment et poursuis :

— Je ne dis pas que votre manque d'intérêt pour les étrangers soit positif ou négatif, je remarque seulement que c'est un trait de caractère des Chinois. En Europe il y a des collections privées et des musées. On y a recueilli d'innombrables œuvres d'art chinoises. Sans compter toutes les études que les Anglais, les Français, les Allemands et les Américains ont consacrées à l'art, à l'histoire et à la culture chinoise. Mais en Chine, rien de tout cela. J'ai été à Shanghai avant la guerre.

en 1936. Il y avait des gens très riches, parmi les plus riches du monde. Aucun ne collectionnait de peintures, de sculptures, de dessins, de poterie, d'objets précieux qui seraient venus d'Europe. L'intérêt pour l'Europe n'existait pas.

Monsieur Li me regarde.

— C'étaient des capitalistes, dit-il.

— Mais les collectionneurs européens sont aussi des capitalistes.

Monsieur Li ne répond pas.

— La raison en est peut-être la suivante, dis-je. La Chine s'est toujours considérée comme le centre du monde. Et le centre du monde donne mais ne reçoit rien et ne désire rien recevoir.

Nous arrivons sur la grand-place devant l'entrée du Palais d'Été. Les splendides lions et dragons de bronze qui veillent aux différentes portes grouillent de gardes rouges qui se font photographier juchés sur ces chefs-d'œuvre de l'art ancien. Nous entrons et peu après survient un événement très curieux. Quelqu'un me dépasse, qui marche très vite. C'est un vieux chinois vêtu avec une incroyable élégance. Le premier et le seul que je verrai ainsi vêtu pendant tout mon voyage en Chine. Il porte un chapeau de paille, une tunique et des pantalons en soie naturelle de couleur ivoire. C'est d'un luxe, d'un goût absolument parfait. Il tient une canne en roseau avec un pommeau de jade. Son visage a une expression froide et méprisante. Une fine barbe blanche l'effile. Il passe à côté de moi et disparaît. Je n'en crois pas mes yeux. Je n'ai aucune envie de demander une explication à mon guide, je sais d'avance qu'il me répondra d'une façon évasive, ambiguë, ou

qu'il dira tout simplement qu'il n'a rien vu. Je préfère rêver un instant. Est-ce un ex-mandarin ? Est-ce un industriel qu'on a encore laissé un temps à la direction de son usine ? Ou bien même, et cette idée étant peut-être la plus absurde est celle qui me séduit davantage, est-ce l'empereur de Chine, le dernier, celui qui devrait maintenant avoir à peu près soixante ans, comme ce vieux monsieur avec ses vêtements de soie ? On dit qu'il est conservateur d'une bibliothèque et qu'il a même écrit un livre de souvenirs intitulé « Un empereur devenu citoyen ».

Maintenant nous sommes en train de faire le tour du lac à pied. Le lac du Palais d'Été est un lac artificiel et sur ses rives et sur les collines, là autour, toutes sortes de pavillons qui paraissent autant de lieux de délices se dressent entre les arbres. Notre promenade a lieu dans cet ordre : monsieur Li nous précède à quelque distance. Nous venons, nous. Puis un cortège de gens qui nous regarde la bouche ouverte et règle son pas sur le nôtre. Monsieur Li se retourne de temps en temps et nous lance un regard indéfinissable, à la fois protecteur et ennuyé. Les gens comprennent alors que nous ne sommes pas seuls mais que nous dépendons nous aussi des autorités chinoises, ce qui a l'air de les rassurer. Ils continuent cependant à nous suivre et à nous regarder.

Etant donné qu'il continue à pleuviner, nous marchons à l'abri d'une sorte de galerie couverte qui longe le lac à peu de distance de ses bords. Elle devait servir à l'empereur et à la Cour pour rejoindre, sans être brûlé par le soleil ou mouillé par la pluie, les divers ravissants pavillons qui sont dispersés autour du

lac. Elle est toute en bois. Piliers, balustres et balcons sont décorés d'une multitude de peintures qui reproduisent principalement les motifs décoratifs traditionnels. Mais sur chaque travée qui joint un couple de piliers, on trouve, dans un médaillon ovale, une scène avec des personnages, ou un paysage. Ces paysages en particulier ont une finesse, une délicatesse telle qu'elle atteint une sorte de surréalisme, de surréalisme chinois. Le thème est toujours le même, c'est une tour, une villa, un pavillon, ou bien un portique ou un belvédère, placé à chaque fois dans une position différente, soit avec comme fond un parc, une route, un jardin, soit une forêt ou des montagnes. Trois éléments donc dans ces paysages : un édifice, des végétaux et de l'eau — canal, rivière, lac, bassin. J'ai dit que c'était toujours le même thème mais je suis stupéfait de constater l'incroyable nombre de variantes que les artistes anonymes ou les artisans qui ont peint ces médaillons, ont imaginées. J'ai parlé de surréalisme. Oui, c'est le surréalisme des artistes des temps passés, involontaire, naïf, émerveillé, et qui veut émerveiller.

Mais les ovales où ont été peintes des scènes avec des personnages sont tous sans exception recouverts d'une couche de peinture rose, d'un rose criard, la couleur de certaines marques de dentifrice. Toutefois sous cette couche de peinture que le soleil ou la pluie ont diluée à la longue, les scènes transparaissent et l'on distingue alors des petites figures non moins enchantées que les paysages. Je demande à monsieur Li :

— Comment se fait-il que ces scènes aient été recouvertes avec cette peinture ?

Il répond tranquillement, menteur par devoir :

— Elles n'ont pas encore été restaurées.

C'est faux, bien sûr, et monsieur Li ne se fait pas d'illusions : il sait que je sais qu'il ment. En réalité ces scènes à personnages ont été effacées parce qu'elles représentaient les puissants du passé plongés dans leur vie calme, innocente, souriante, gracieuse et raffinée. Et le peuple ne doit rien savoir du passé ou plutôt de cet aspect-ci du passé. Le passé ce ne sont que des propriétaires terriens qui martyrisaient les paysans. La majorité de ces seigneurs d'autrefois, c'est exact, se comportait de façon odieuse à l'égard de ses serfs. Mais il ne vient pas à l'idée de monsieur Li et des autorités qui en Chine s'occupent de la propagande que ces seigneurs cruels et avides aient pu dans le même temps être ces hommes raffinés, aux mœurs courtoises, amateurs de belles-lettres et disciples de Confucius, qu'ils étaient sensibles à tout ce qui était beau, et fins connaisseurs en peinture, connaisseurs de ces peintures des médaillons ovales qui sont maintenant barbouillés en rose. Cette contradiction n'est pas admise par la propagande. Et pourtant le livre rouge des citations de Mao répète presque à chaque page que la réalité est faite de contradictions et que là où les contradictions ne sont pas la vie n'est pas.

Nous suivons pendant un temps cette galerie, et des gens de chaque côté continuent à nous suivre, marchant à quelque distance de nous, sous la pluie, nous regardant avec des yeux écarquillés. Quant à nous, nous regardons les peintures. Et monsieur Li, les mains au dos, toujours triste à mourir, nous précède.

Nous voici devant le fameux navire de marbre, ancré pour toujours dans les eaux grises du lac du Palais

d'Été. On dit que le parlement avait voté des crédits pour créer une marine militaire capable de rivaliser avec les marines des pays occidentaux mais que l'impératrice s'est appropriée ces crédits pour embellir le Palais d'Été et qu'entre autres choses, avec une ironie inconsciente (ou consciente peut-être) elle a fait construire ce petit monument, ce navire à vapeur, avec une roue et une haute et mince cheminée, comme on devait en voir sur les fleuves de Chine vers la moitié du siècle dernier. Je dis à monsieur Li :

— Ce bateau en marbre est très populaire encore aujourd'hui chez vous, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Vous ne voyez pas la foule, là ?

Le navire est en effet noir de monde, d'enfants, de femmes et de gens âgés qui montent et descendent les échelles et les escaliers en riant et en se bousculant. L'extérieur du bateau est en marbre, mais l'intérieur est meublé comme celui d'un véritable navire : revêtements d'acajou, miroirs, cuivres, banquettes de velours, parquets. Mais tout cela est usé, décoloré, sale, vieilli, croulant. Je dis à monsieur Li :

— Les monuments de Pékin sont presque tous en mauvais état et très mal entretenus en plus. Comment se fait-il ?

— Il y a des choses plus urgentes à faire que de restaurer les monuments.

— Le Temple du Ciel, par exemple, où nous avons été hier. Une grande partie de ces si jolies tuiles de céramique violette sont cassées ou ébréchées. Dans ces admirables bosquets qui entourent le temple et dans le temple lui-même c'est plein de vieux papiers, de détritiques et d'ordures. Pourquoi ?

— On avait établi des bivouacs de gardes rouges cet hiver dans le Temple du Ciel.

— Vous pouviez au moins nettoyer.

— Le Temple du Ciel peut encore durer cent ans comme il est.

Il hausse les épaules avec un air indifférent et ennuyé. A vrai dire en Chine nous ne sommes qu'au tout début de cette mort définitive des monuments qui s'appelle le tourisme. Pour le moment les Chinois se contentent de « haïr » leurs monuments. Parce que, et j'insiste, les Chinois haïssent leur passé, que ce soit leur passé artistique, littéraire, philosophique ou religieux. Et pourquoi le haïssent-ils ? Il n'est pas facile de répondre. Ils ne le haïssent pas en temps que passé (comme le haïssaient les futuristes par exemple) mais parce qu'il leur apparaît avoir été une erreur, c'est-à-dire une erreur bourgeoise, capitaliste. D'autre part, à côté de cette haine du passé, qui paraît d'autant plus étrange dans un pays qui a pratiqué pendant trois mille ans le culte des ancêtres, il existe en Chine un nationalisme patriote et xénophobe, peut-être aujourd'hui le plus violent du monde, le plus agressif. Or tout nationalisme est accompagné d'un orgueil du passé du pays. En Chine, non.

Cette contradiction ne peut être expliquée, à notre avis, que par le conservatisme presque pathologique de la Chine traditionnelle depuis ses origines jusqu'à hier, conservatisme qui n'a pas tant une origine économique, sociale ou religieuse qu'une origine, comment dire ? biologique. La Chine visait à durer plus qu'à se développer, et durée est souvent synonyme de répétition. La Chine était conservatrice comme la nature est

conservatrice. Personne ne peut reprocher à la nature de répéter tous les ans les mêmes choses, les saisons et les changements qui les accompagnent. Ce caractère conservateur appartient à toutes les civilisations paysannes, mais rarement avec cette régularité, ce raffinement et cette immobilité chinois. Copie humaine de la nature, la Chine répète la sérénité, la monotonie, l'inaltérabilité de la nature, son impassibilité, sa fatalité. Elle était conservatrice, elle n'a jamais été réactionnaire. Sauf quand l'empire s'est corrompu et quand les étrangers sont venus de tous les côtés l'envahir et le mettre au pillage.

La Révolution Culturelle tente principalement, semble-t-il, de rétablir en Chine une sorte de conservatisme « naturel », adapté aux temps modernes, c'est-à-dire capable de durer des millénaires comme celui de l'ancien empire. La haine des Chinois pour leur passé est donc la haine d'un jeune conservatisme (toutes les révolutions sont conservatrices puisqu'elles doivent précisément conserver les conquêtes de la révolution) contre un conservatisme moribond. Le premier doit prendre la place du second. Mais parce que ce dernier a la vie dure, qu'il s'obstine à ne pas mourir, il est nécessaire de le haïr.

Parce que voici le but de tout conservatisme en Chine : il ne s'agit pas tant de défendre les intérêts du peuple chinois, il faut assurer par n'importe quel moyen la continuité, l'éternité de la Chine. Et continuité, éternité, ne sont pas ici purement matérielles. L'éternité de la Chine est basée sur un accord fondamental avec la réalité (on disait autrefois « un accord avec le Ciel »). Cet accord s'obtient au moyen de

n'importe quelle orthodoxie pourvu qu'elle assure l'immobilité et mette alors la Chine en dehors de l'histoire pour quelques siècles. Ce qu'on appelle d'habitude l'histoire de la Chine n'a été, du moins jusqu'à aujourd'hui, qu'une série d'époques, chacune marquée par le nom d'une dynastie, durant lesquelles l'histoire elle-même était suspendue. Quand la dynastie finissait dans la corruption et la défaite, alors tout le système social chinois s'écroulait dans l'anarchie jusqu'à ce que, par un fantastique travail, on retrouvât une nouvelle orthodoxie, c'est-à-dire un nouvel accord avec la réalité ou avec le Ciel et donc une nouvelle immobilité en dehors de l'histoire. Il s'ensuit qu'en Chine l'histoire est désordre, souffrance, anarchie, famine, guerre. Paix, prospérité, civilisation et culture indiquent au contraire l'absence d'histoire. Les Chinois haïssent aujourd'hui leur passé parce qu'il est inutilisable dans un nouveau système de valeurs qui sera entièrement fabriqué avec des matériaux maoïstes. Ainsi s'explique, à mon sens, le vandalisme des gardes rouges, pourquoi ils ont abîmé des monuments, brûlé des livres, détruit en somme ce qui restait de la vieille Chine. La Chine du reste se considère comme inépuisable. Ce qui a été détruit sera certainement remplacé par un futur autrement riche en sagesse et en raffinement. La Chine, disons-le encore une fois, est comme la nature, à chaque saison elle se renouvelle et donne de nouveaux fruits.

Notre programme comprend aujourd'hui, après celle du Palais d'Été, la visite des tombes Ming. C'est un des plus beaux endroits des environs de Pékin. L'abandon dans lequel sont laissés les monuments en Chine accroît parfois la beauté de l'endroit. Imaginez ici une

vaste plaine toute couverte de buissons, comme un maquis, avec un arbre rare par-ci par-là, limitée sur trois de ses côtés par ces lignes de montagnes, basses, bleues, douces, émouvantes, que la littérature classique chinoise a rendues célèbres, les Collines de l'Ouest. Le maquis sur la plaine est haut et touffu, mais on peut apercevoir au loin, comme perdus au hasard dans le foisonnement de la végétation, les toits des pavillons qui indiquent la présence des tombes impériales. Cette incertitude, ce lointain, cet isolement, ne contribuent pas peu à la mélancolique et élégiaque beauté du lieu.

On entre dans la plaine par des propylées de marbre blanc à la toiture de tuiles de céramique violette autour desquelles croît, haute, la mauvaise herbe. On marche ensuite dans un sentier au tracé irrégulier flanqué de deux files de grandes statues représentant des lions, des chimères, des dragons, des chevaux, des éléphants, des chameaux, des guerriers. Ce sont des statues un peu plus ou un peu moins grandes que nature. Elles portent toutes la marque du génie chinois, cette stylisation absolument originale, à la fois fantastique et raisonnable, grossière et raffinée, monumentale et domestique, réaliste et décorative, rituelle et familière. Elles sont posées dans l'herbe ou dans la poussière du sentier et derrière elles se dresse l'écran luxuriant des broussailles. Elles n'ont ni base ni piédestal et semblent avoir été alignées ici provisoirement dans l'attente d'une destination plus digne et définitive. Je demande à monsieur Li :

— Combien y a-t-il de tombes des Ming ?

— Il y en a treize.

Il montre la broussaille. Je n'arrive à voir dans ce

foisonnement indéterminé de buissons que trois ou quatre toits éloignés de pavillons, à grande distance les uns des autres.

— Treize pavillons ? Mais combien de tombes ont été fouillées jusqu'à maintenant ?

— Une seule.

— Comment a-t-on fait pour la trouver ?

— En 1956, en refaisant un mur, on a découvert une tablette qui contenait des indications précises sur une tombe, celle que nous allons voir, et qui se trouve derrière le pavillon, sous la colline. Nous avons suivi les instructions de la tablette et nous avons trouvé un puits circulaire, qui était comblé. On a dégagé le puits et on a trouvé au fond du puits l'entrée de la tombe.

— Qui était enseveli là ?

— Un empereur et deux impératrices.

Il pleuvine, nous sommes dans un petit bois de grands pins verticaux. Entre les troncs des pins on voit deux petits bâtiments préfabriqués, sans étage. Ce sont les musées où sont exposés les objets trouvés dans la tombe. Au fond du petit bois on aperçoit l'ancien pavillon votif, en haut d'un escalier. Le guide nous précède, il contourne le pavillon. Derrière le pavillon voici la colline dans la base de laquelle on a ouvert une excavation triangulaire. Dans le fond on voit une porte. C'est la tombe de l'empereur indiquée par la tablette.

Nous allons jusqu'à cette porte et nous nous trouvons avoir à descendre un grand escalier en spirale, jusqu'au fond de cet immense puits qui a été trouvé comblé au moment des fouilles. A mesure que nous descendons il fait plus froid, c'est le vrai froid des tombes, ce froid mortuaire. Les parois du puits sont

tachées d'humidité, incrustées de moisissures teinte vert-de-gris. Nous voici tout en bas du puits. Devant nous béent deux portes de marbre blanc avec des cabochons également en marbre. Elles reproduisent exactement ces portes de laque rouge à cabochons dorés qui d'habitude se trouvent dans les palais impériaux. Dans la première salle un trône de marbre blanc (lui aussi sans doute reproduction exacte du vrai trône en bois précieux) avec des sortes de banquettes cylindriques, de marbre elles encore, et, sur un piédestal, une énorme jarre de porcelaine Ming d'un blanc très faiblement bleuté, décorée de dragons et de fleurs d'un bleu sombre. Nous nous approchons de la jarre, soulevons le couvercle et découvrons qu'elle est pleine aux deux tiers d'un liquide noirâtre sur lequel flotte une sorte de couche solidifiée. C'est de l'huile votive, restée là depuis plusieurs siècles et qui témoigne d'un culte aboli, le culte de l'empereur. Nous passons de cette première salle, par une seconde porte aux battants de marbre semblables à ceux déjà décrits, dans une seconde salle. Ici aussi trône de marbre, sièges cylindriques de marbre, jarre de porcelaine pleine d'huile votive. Puis troisième porte avec les mêmes battants et troisième trône, avec sièges et jarre. Enfin au fond de l'hypogée, voici une grande salle, la plus froide et la plus nue de toutes, encombrée d'une quantité de grandes boîtes peintes en rouge, les unes rectangulaires et les autres carrées.

— Ces boîtes, m'explique monsieur Li, contenaient les corps de l'empereur et des deux impératrices, ainsi que tous les objets que vous verrez tout à l'heure dans les musées. Ces boîtes sont des reproductions, natu-

rellement, les originaux avaient été complètement pourris par l'humidité.

Monsieur Li parle de l'empereur et des impératrices avec une profonde, une sincère antipathie. Il ajoute :

— Quand un empereur mourait on l'enterrait de cette manière. Si un paysan mourait, par contre, on faisait un trou à côté de la maison, on jetait un peu de terre par-dessus et c'était tout.

Nous revenons à l'air libre avec soulagement et nous allons visiter les musées. Le contenu des tombes a été présenté ici avec soin dans des vitrines; grands jades finement ciselés, vaisselle d'or massif, sceptres rehaussés de pierre précieuses, couronnes impériales en forme de casque, ornées de breloques d'or et de pierres précieuses, ivoires sculptés, colliers, anneaux, ainsi que quantité de porcelaines d'époque Ming, bleues et blanches, de très belle facture. Je dis à monsieur Li :

— Vous avez fait ici une découverte qui par son importance archéologique et sa valeur peut être comparée à la découverte de la tombe de Toutankhamon.

— Nous l'avons faite dans un but scientifique et éducatif. Il faut instruire le peuple.

— Tout ceci est aussi très beau, la beauté a aussi une valeur éducative.

— Il n'y a là rien de beau mais il est bon qu'on sache comment étaient ensevelis les empereurs.

Dit-il cela sérieusement ? C'est probable. Aujourd'hui en Chine le sens du Beau a été remplacé par le sens du Bien. Cette tombe n'est pas « belle » parce qu'elle ne satisfait pas l'exigence du Bien. Mais elle peut avoir une valeur éducative, oui.

Je demande :

— Vous croyez que derrière les douze autres pavilions il y a aussi des tombes comme celle-ci ?

— C'est possible.

— Mais vous ne faites pas de recherches ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Celle-ci suffit. Quel besoin d'aller rechercher les autres ? Une seule suffit pour instruire les gens.

LE CONVIVE DE PIERRE

La Révolution Culturelle a mis le signe négatif : origine bourgeoise, c'est-à-dire le mal (dénonçant par là non seulement le mal extérieur, social, mais le mal intérieur, psychologique) sur tout ce qui est individuel et politiquement non intégré. La Révolution Culturelle serait donc puritaine. Mais le puritanisme chinois est loin de ressembler au puritanisme protestant des Anglo-Saxons, il n'a pas les mêmes implications philosophiques et idéologiques. Le puritanisme chinois est simplement l'extension à la vie urbaine des valeurs et des mœurs de la campagne. Ici aussi le maoïsme, ce renversement paradoxal du marxisme, trouve une confirmation visible. Les paysans portent des vêtements rapiécés, une tunique et un pantalon, et toute la Chine urbaine porte la tunique, le pantalon et les rapiécages. Les paysans ne connaissaient pas les plaisirs sexuels (ces plaisirs qui, selon d'aucuns, constituent la distinction principale entre l'homme qui se sert de son sexe pour son plaisir et l'animal qui ne sait que procréer) et dans toute la Chine urbaine s'est répandue la « pruderie » paysanne. Les paysans enfin mangeaient mal (quand ils mangeaient) et la Révolution Culturelle,

s'inspirant de la sobriété paysanne, a fermé tous les restaurants. Même à Pékin, à l'exception d'un seul, tous les restaurants ont été supprimés. Or sachez que dans les restaurants de Pékin, l'année dernière encore, on mangeait à merveille, et selon les recettes de la cuisine traditionnelle chinoise, qui est, avec la cuisine française, la plus compliquée, la plus raffinée du monde. Étaient particulièrement fréquentés les restaurants qui offraient les spécialités régionales des provinces, les plus lointaines ou les plus proches, de l'immense pays. La Révolution Culturelle a fermé tous ces restaurants sauf, comme nous l'avons dit, un seul, qui se trouve aux environs de la place du Temple de la Paix Céleste.

Mais pourquoi ce restaurant est-il resté ouvert ? Nous nous l'étions demandé à plusieurs reprises et n'avions pas trouvé de réponse satisfaisante. Nous savions que dans ce restaurant on invitait en général des visiteurs étrangers pour d'excellents dîners traditionnels. La raison officielle qu'on nous avait donnée du maintien de ce restaurant était le tourisme. On faisait manger aux touristes le canard à la pékinoise comme on leur montrait le Temple du Ciel. Mais nous suspicions un motif autre qu'un motif touristique, encore qu'inconscient. Et, après maintes réflexions, nous en sommes venus à la conclusion que ce restaurant était resté ouvert dans un but éducatif. Ceux qui y étaient invités, tous visiteurs occidentaux, donc bourgeois, devaient se rendre compte, en dégustant les délices de l'antique cuisine chinoise, qu'ils étaient en train de commettre une infraction, une transgression, un délit presque. Il leur était consenti

en somme, une fois pour toutes, d'échapper à la mauvaise cuisine des hôtels de tourisme habituels et de manger bien, très bien, comme avant la Révolution Culturelle, mais avec le sentiment de commettre une faute. On comptait qu'il s'ensuivrait, lors de la digestion, un retour sur soi, la reconnaissance de l'erreur et un sentiment de repentance. Tout ceci n'était peut-être pas, répétons-le, poursuivi consciemment. Peut-être ne voulait-on, consciemment, qu'enrichir avec une attraction supplémentaire le programme touristique. Mais en réalité (dans le subconscient de la Révolution Culturelle) on voulait donner une leçon. C'était un peu comme si en Italie, après la fermeture des bordels, un seul bordel avait été laissé ouvert, à but aussi éducatif, pour montrer combien est hideuse la prostitution et inspirer conséquemment un salubre sentiment de faute.

Vers la fin de notre séjour à Pékin, un soir, notre guide nous dit au moment de nous quitter :

— Ce soir vous ne dînez pas à l'hôtel.

— Et pourquoi ?

— Vous dînez dans un restaurant. Vous mangerez le canard de Pékin.

— Qu'est-ce que c'est le canard de Pékin ?

— C'est le plat local le plus fameux de Pékin. Au dîner on ne vous donnera que du canard.

— Que du canard ?

— Oui, que du canard. C'est très bon.

— Et vous viendrez avec nous manger ce canard ?

C'est une question superflue, mais cette fois-ci elle m'échappe, je ne sais pourquoi. Le guide ne mange jamais avec nous, cela lui est défendu, ou plutôt

(comme cela se produit en Chine) on le lui a « déconseillé ». Nous sommes occidentaux, donc bourgeois, en conséquence il n'est pas convenable pour le guide de manger avec nous. Cela me rappelle l'Inde où on ne mange pas avec les Européens, soit parce qu'on est brahmane et qu'on a peur de se salir, soit parce qu'on est paria et qu'on a alors peur de salir.

— Et comment ferons-nous, dis-je, pour aller comme ça, seuls, au restaurant ?

— Le chauffeur vous conduira et il attendra dehors que vous ayez fini et puis il vous ramènera à l'hôtel.

— Nous deux tout seuls ?

— Vous deux tout seuls, oui.

Il nous laisse et nous remontons à notre chambre. L'hôtel où nous sommes installés est l'un des plus grands hôtels de Pékin. Il y a deux immenses salles à manger, dans l'une on mange à la chinoise, dans l'autre à l'européenne. La salle chinoise est toujours comble, délégations, groupes, banquets. Dans l'autre il n'y a que nous deux. Les six ou sept serveuses ne font à peu près rien. Il y en a une qui s'occupe de nous et les autres sont assises sur les appuis des fenêtres elles regardent dehors, dans l'avenue, le perpétuel spectacle offert par la Révolution Culturelle, démonstrations, parades, défilés, processions. La différence entre ce qu'on mange dans la salle à la chinoise et la salle à l'occidentale est minime. Dans la salle à la chinoise les aliments, frits pour la plupart, sont servis coupés en tout petits fragments et se mangent avec des baguettes. Dans la salle à l'occidentale on sert les mêmes aliments, également frits, mais ils sont présentés en

gros morceaux et on les mange avec un couteau et une fourchette.

Nous voici dans notre chambre. C'est une chambre à coucher de style russe XIX^e siècle et la Révolution Culturelle n'est pas encore venue jusqu'ici. Elle est divisée en deux par une sorte d'arcade, d'un côté se trouvent deux lits monumentaux avec de profondes courtepointes et d'énormes oreillers, de l'autre le traditionnel groupe fauteuils et canapé, recouverts de housses grises, avec de la dentelle sur les accoudoirs et sur le dossier. Sur une petite table, la théière, les tasses, la bouilloire d'eau fumante et le sachet de thé. De ce côté de la chambre on devrait pouvoir s'asseoir dans un fauteuil et lire en paix. Précisément nous avons une kyrielle d'opuscules, livres et brochures de Mao à lire. Mais c'est impossible. Fixé au-dessus de notre fenêtre, à l'extérieur, un haut-parleur commence à hurler dès six heures du matin et ne cesse qu'à la nuit. Il hurle avec une voix douce et affectée, c'est une femme; il hurle d'une voix grave et tout aussi affectée, c'est un homme. Ces hurlements sont, paraît-il, des textes de Mao. Nous nous trouvons ainsi placés devant cette contradiction : les textes de Mao du haut-parleur, que nous ne comprenons pas parce qu'ils sont hurlés en chinois, nous empêchent de lire les textes de Mao traduits en anglais et en français que nous serions en mesure, par contre, de lire. Farces de la propagande.

A peine dans la chambre, Dacia et moi nous consultons. Pour cette invitation à dîner comment allons-nous nous habiller ? D'habitude nous sommes habillés à la chinoise, chemisette à manches courtes

et pantalon. Mais après nos randonnées de la journée nos chemises et nos pantalons sont sales et froissés. Il faut se changer. Mais comment s'habiller ?

— Tu n'as qu'à mettre toi une jupe et un chemisier et moi mon costume bleu.

— Une jupe ? Pas question. Les Chinois n'aiment pas la jupe. C'est une marque de corruption bourgeoise. Tu ne te rappelles pas que le premier jour on m'a craché dessus ?

— C'était un enfant.

— Oui, mais un enfant qui avait écouté la radio.

— Eh bien mets un pantalon comme d'habitude. Je vais mettre, moi, mon costume bleu puisque je n'ai rien d'autre.

— Sans cravate alors.

— Pourquoi sans cravate ?

— La cravate en Chine est un symbole bourgeois. Tu ne vois jamais un Chinois avec une cravate. C'est la tunique boutonnée jusqu'au cou ou c'est la chemise avec le col Robespierre, tu sais bien.

Il est huit heures, nous quittons la chambre. Sombres corridors, mauvaise lumière, atmosphère XIX^e siècle russe, climat des romans de Dostoïevski. Sur le palier nous remettons notre clé au garçon puis nous pénétrons dans l'ascenseur. Cet ascenseur dans tout autre hôtel en Occident ne serait qu'un monte-charge. Parois sales, grossièrement peintes en jaune, grille métallique. L'ascenseur est bondé et la fille qui fait le service bavarde avec les gens. Ce sont tous des Chinois. L'hôtel qui s'appelle Hôtel des Nationalités devrait loger des touristes étrangers mais pour l'instant il n'y a que nous deux, tout le reste ce sont à ce qu'il paraît des

fonctionnaires sans logement ou des gens qui voyagent pour des raisons officielles.

Je les regarde tandis que l'ascenseur descend, interminablement, avec un arrêt à chaque palier. Ils sont tous en chemise à manches courtes ou en tunique de forme militaire fermée au col. Leurs vêtements sont propres, fraîchement lavés, mais tous rayés de plis minuscules parce que jamais repassés. Une odeur de désinfectant mêlée à une odeur de chou remplit l'air. Le désinfectant c'est le produit avec lequel on a lavé l'ascenseur et le chou c'est l'un des principaux aliments en Chine. Les Chinois, eux, ne nous regardent pas. Ce sont tous des gens instruits et bien élevés. Mais dans les rues qui sont pleines de paysans simples et naïfs venus en excursion à Pékin depuis on ne sait quelle province perdue, les passants ne font que nous regarder. Nous sommes suivis, entourés par ces gens qui nous regardent bouche bée, sans retenue, ébahis, comme vous regardent des paysans. Ce sont surtout les yeux bleus de Dacia qu'ils regardent. En Chine, m'a-t-on dit, les yeux bleus sont le signe d'une férocité exceptionnelle. Cette haine des yeux bleus n'est pas due aux récentes campagnes xénophobes contre les Russes et les Anglo-Saxons. Non, cette terreur, cette horreur qu'inspirent les yeux bleus, remonte à ce qu'il paraît, aux invasions mongoles. Les Mongols, de fait, avaient souvent les yeux bleus.

Nous voici dans le hall. C'est lugubre, soviétique, officiel. Plafond très haut et sombre, vaste pavage sombre, piliers carrés, trapus et sombres. Au milieu du hall, devant un grand paravent tendu de velours rouge, se détache, blanche, immaculée, une énorme

statue de Mao en plâtre. Autour de la statue et sur le tapis rouge des marches du piédestal, il y a profusion de fleurs, comme dans nos églises au pied de l'autel du saint. Il ne manque que les cierges et les fumées des encensoirs. Je m'arrête pour regarder la statue. C'est du style stalinien, réaliste, édifiant. Mao est représenté souriant, avec la fameuse verrue sur le menton. Il est revêtu de la fameuse tunique militaire boutonnée jusqu'au col (tous les boutons sont figurés) et des fameux pantalons chinois très larges, avec le fond qui pend. Je trouve pénible au fond que Mao, à soixante-quatre ans et après une vie entière aussi éloignée que possible de toute adulation, ait fini, même si c'est pour des raisons politiques, par recourir comme Staline au culte de la personnalité, et que ce culte ici soit encore plus obsédant que n'était celui de Staline. Dans les halls des hôtels à Moscou il y avait aussi des statues en plâtre de Staline. Et ce qui m'est le plus pénible encore c'est ce sourire, cette expression affable et paternelle des statues de Staline et de Mao. Staline cachait sous ce sourire paternel un caractère impitoyable et sanguinaire. Mao lui, qui n'est ni impitoyable ni sanguinaire, n'avait certes pas besoin d'être pareillement transformé en père du peuple. Mais c'est ainsi. On voit que les paysans dans le monde entier ont les mêmes goûts. L'homme qui est au pouvoir, qu'il soit féroce ou non, ils le veulent de toute manière, en effigie, sous les traits d'un père bienveillant et protecteur. Je regarde longtemps la statue. Avec son plâtre et son armature elle doit certainement peser plusieurs quintaux. Elle me fait penser à quelque chose ou à quelqu'un, je ne sais pas. J'essaie de retrouver et je n'y

arrive pas. Entre-temps nous sommes sortis de l'hôtel.

C'est le soir, il fait presque noir. Sur l'avenue les réverbères 1900, qui avec leurs grappes de globes rappellent ceux de la place de l'Opéra à Paris, ne sont allumés que dans leur partie supérieure, par économie. On voit dans l'ombre glisser en silence les derniers essaims de bicyclettes. A l'entrée de l'hôtel trois jeunes gens avec des brassards de gardes rouges battent obstinément un énorme tambour dont le son sourd résonne dans l'avenue sans en troubler, c'est curieux, la paix solennelle. On se croirait à la campagne, sur un chemin, quand au crépuscule les derniers ouvriers agricoles rentrent chez eux à bicyclette.

Notre auto nous attend, les portières ouvertes. Nous montons et nous nous éloignons sur l'avenue, parmi les cyclistes. De temps à autre nous sommes dépassés par un camion bourré d'ouvriers ou de gardes rouges, drapeau au vent. De temps à autre on aperçoit les processions habituelles avec le portrait de Mao porté par deux filles, les drapeaux, et par derrière les manifestants en file indienne, le petit livre rouge des citations à la main.

Nous allons jusqu'à la place Tien An Men, dépassons l'obélisque dédié à l'histoire de la Chine moderne (de la révolte de Taïping à nos jours), contournons la porte monumentale avec ses contreforts obliques et son triple toit à pointes relevées et nous dirigeons vers une rue grouillante du vieux Pékin. Partout, là où autrefois de part et d'autre de la porte se dressaient les murailles aujourd'hui détruites, il y a des trous, des tas de sable, des échafaudages, ce sont les travaux pour la construction du métro. Nous nous engageons

dans la rue. De temps à autre surgissent des bâtiments d'un rouge de feu avec des idéogrammes dorés, sièges d'organisations du parti ou du gouvernement. La voiture stoppe soudain en face d'une porte à deux battants, d'un aspect scandaleusement occidental. Quelqu'un nous épie derrière les vitres et, à peine nous voit, disparaît. C'est l'entrée du restaurant. Gênés, honteux, nous descendons de la voiture, traversons la foule et entrons.

De nouveau, comme à l'hôtel, nous avons l'impression de faire un saut en arrière et de nous retrouver dans le passé de l'Europe. C'est la Russie tsariste ici. Hall néo-classique avec pavage noir et blanc en échiquier, canapés jumeaux en velours rouges usés et poussiéreux, grands miroirs aux glaces jaunies avec des corniches de style impérial. Un double escalier en V nous conduit au premier étage, avec des marches de marbre blanc sur lesquelles serpente un tapis rouge usé. Le second étage a été divisé en quantité de cabinets particuliers par des cloisons de matière plastique brune. L'un de ces cabinets particuliers a été réservé pour nous, grande table ronde sous un lustre de Bohême avec des pendentifs de cristal mais répandant une mauvaise lumière, deux chaises et deux couverts seulement se faisant face à grande distance l'un de l'autre. Nous serons donc seuls comme pour un souper galant. A la fenêtre de lourds rideaux sombres à ramages. Elle est fermée et des journaux muraux collés sur les carreaux empêchent de regarder dehors. Le haut-parleur de l'une des mille radios de la rue hurle obstinément comme celui qui est fixé au-dessus de la fenêtre de notre chambre à l'hôtel. Je me lève et je tâche d'épier par les fentes des cloisons ce qui se passe dans les autres cabinets parti-

culiers. Dans celui de droite, un homme et une femme, des Chinois, probablement un fonctionnaire et sa femme, dînent en silence, mangeant avec sérieux et componction. Dans celui de gauche, trois Japonais font face à trois Chinois. Un dîner d'affaires sans doute. Atmosphère de gêne et de réciproque méfiance. Je reviens m'asseoir et nous restons un temps, Dacia et moi, à nous regarder en silence. Puis tous deux nous éclatons de rire. Quelle drôle d'invitation ! Nous voilà seuls, enfermés dans ce cabinet particulier tristement intime, les fenêtres fermées, les carreaux bouchés par des journaux muraux, un haut-parleur qui nous empêche de nous entendre avec ses hurlements incompréhensibles, seuls et condamnés au sentiment de commettre une faute en mangeant du canard à la pékinoise dans un pays où la majorité des gens ne se nourrit que de riz, de millet et de chou !

Arrive enfin une mignonne serveuse, très aimable, qui nous apporte des hors-d'œuvre. On nous a prévenus, le repas est exclusivement composé de canard. Et de fait ces hors-d'œuvre consistent en fines tranches de foie de canard, en petits morceaux de canard grillé et froid, en petits rubans de peau de canard. Quelques minutes s'écoulent puis, incroyable apparition, une apparition surréaliste : semblable en tous points à un « chef » français, avec le tablier blanc noué à la taille et le grand bonnet blanc sur la tête, un cuisinier apparaît et nous montre sur un plateau, avec le geste traditionnel, comme on fait dans les bons restaurants à Paris, le canard tout entier, déjà rôti. Il le soumet à notre approbation avant de le faire découper. D'un battement d'œil nous approuvons.

Passe encore un quart d'heure. La radio hurle, nous avons fini les hors-d'œuvre et nous nous regardons en silence. La serveuse reparaît et nous apporte une assiette de morceaux de foie de canard grillés. Nous les mangeons en les assaisonnant avec une sorte de farine blanche d'un goût agréable. C'est délicieux.

— C'est bon, dis-je.

— Très bon, oui.

— Nous n'avons jamais aussi bien mangé en Chine.

— C'est la première fois en effet que nous mangeons vraiment bien.

— Pourtant quand nous mangeons à l'hôtel, nous mangeons mal, c'est vrai, mais nous mangeons comme tout le monde, avec tout le monde, et c'est gai. Ici par contre on mange bien, mais avec un sentiment de gêne, avec le sentiment de faire quelque chose de mal.

— Pourquoi ?

— Parce que les gens du peuple, l'immense majorité ici, ne peuvent se permettre de manger souvent du canard à la pékinoise. Peut-être même n'en mangent-ils jamais. Et parce que nous voilà installés dans ce sinistre cabinet particulier capitaliste, pour un dîner dans le genre de ceux qui à la Belle Epoque se terminaient avec du champagne et sur le canapé. Mais ici la radio et les journaux muraux nous rappellent que la Belle Epoque est morte depuis longtemps. Tu sais à quoi je pense ?

— Non. A quoi ?

— Je pense que je suis Don Juan à la scène du dernier acte et que j'ai défié, c'est-à-dire invité à dîner « l'aimable statue du grand commandeur ». Le commandeur c'est la statue de plâtre de Mao qui est dans le vestibule de notre hôtel. Je l'ai aussi effrontément et

intrépidement que Don Juan invitée à manger avec nous du canard à la pékinoise. Eh bien, d'ici peu tu vas entendre un pas lent, pesant, écrasant, terrible, et tu vas entendre une profonde voix de basse s'exclamer :

« Don Juan à dîner avec toi

« Tu m'as invité et je suis venu. »

Après quoi la statue me prendra par la main et me trainera jusqu'en enfer. Je veux dire, dans l'enfer capitaliste.

— Mais quelle statue ? Je ne comprends pas.

— Je te l'ai dit, cette statue de Mao qui se trouve à l'entrée de notre hôtel.

— Je ne vois pas le rapport entre Don Juan et la Chine de Mao.

— Don Juan est par antonomase l'occidental intrépide et impie. Tous les Européens sont des Don Juan en puissance.

— Oui, mais Mao n'est pas le commandeur.

— Mais si. Tu ne te souviens pas ?

« Repens-toi, change de vie,

« C'est l'ultime moment ! »

Voilà qui pourrait être dit par Mao aux capitalistes et aux révisionnistes. Tu connais ce goût qu'il a d'instruire et d'éduquer qu'il a hérité de Confucius. Mais Don Juan ne peut, hélas, que répondre : « Non, non, je ne me repens point ». Mao-commandeur insiste : « Repens-toi, scélérat ». Et Don Juan réplique : « Non, vieil infatué ». Il n'y a pas de solution. Nous sommes deux Don Juan et d'ici peu Mao va arriver, ou plutôt sa statue, tu vas entendre s'avancer le poids des quintaux de plâtre.

— Il faut toujours que tu plaisantes.

— Mais Don Juan aussi plaisante toujours.

Nous nous mettons à rire. La scène cependant reste lugubre, obstinément symbolique et lourde de sens. Nous sommes deux bourgeois attablés, avec les hurlements de la radio, les fenêtres bouchées par des journaux muraux, sous une mauvaise lumière, une triste lumière qui fait penser à celle qui éclairerait un repas de funérailles. On entend un pas, un pas léger en vérité, et la porte s'entrouvre.

— Voilà la statue de Mao. Tenons-nous prêts.

Ce n'est que la serveuse qui nous apporte sur un plateau le plat principal, quantité de petits morceaux de canard rôti. Nous mangeons. La peau est craquante, parfumée, grillée à l'extérieur et grasse à l'intérieur, la chair est blanche, délicate, légère, cuite à point. On nous sert en même temps un bouillon de canard avec de fines tranches de concombres et des champignons.

— Quel dommage, dit Dacia. A l'hôtel j'ai toujours faim et la cuisine est détestable. Ici la cuisine est délicieuse mais je n'ai pas faim du tout.

— Donne, dis-je, je mangerai ta part en plus de la mienne. C'est vrai que j'ai le sentiment de commettre une faute. Mais péché pour péché, je veux pécher jusqu'au bout, jusqu'à en éclater.

Revient la serveuse qui nous apporte une autre partie du canard, le poitrail. Puis elle revient encore et nous sert un deuxième bouillon, léger, délicat, avec les ailes du canard. Dans le même temps nous avons à boire du vin de riz chaud, de la bière glacée et du thé au jasmin. Le haut-parleur est au paroxysme de ses hurlements.

— Eh bien, dis-je, la statue n'est pas venue. Qui nous dira pourquoi ?

— Parce que dans l'enfer capitaliste nous y sommes déjà et qu'il est inutile qu'elle se dérange pour nous y emmener.

— Je pense que si la statue était venue, elle nous aurait simplement donné le petit livre des citations et puis elle serait repartie. L'enfer chez les Chinois est vide, il n'y a personne dedans, personne n'est vraiment damné. Avec un lavage de cerveau convenable on peut récupérer et rééduquer tout le monde. Et avec la lecture de Mao on peut détourner les gens de la voie du capitalisme et les remettre sur le chemin du maoïsme.

— Cela t'amuse de rapprocher la statue de Mao et Don Juan parce que tu es un homme de lettres et que tu fourres de la littérature partout. Mais nous ne sommes pas ici au festival musical de Spolète. Nous sommes à Pékin.

— Non, tu ne me comprends pas. Si j'ai rapproché la statue de Mao de celle du commandeur dans le « Don Juan » de Mozart c'est à cause de ce sentiment de commettre une faute que les Chinois, qu'ils l'aient voulu ou non, m'ont fait éprouver ce soir en me conviant à manger leur canard dans ce restaurant. S'ils n'étaient pas autant pénétrés de leur manie d'instruire, ils fermentaient ce restaurant, cette survivance des délices bourgeoises, et ils exporteraient leurs canards. Ils se feraient des devises et pourraient peut-être acheter ce qui leur manque pour fabriquer la bombe atomique.

— Nous y sommes. Te voilà avec la bombe atomique.

— Mais oui. Le convive de pierre qui apparaît au

Don Juan hédoniste et sacrilège c'est Mao qui apparaît devant le monde occidental, attablé et cynique, et qui l'admoneste avec la bombe...

Le dîner se termine. La statue de Mao n'est pas venue (Nous la retrouverons, la Chine est, hélas ! pleine de ces statues.) Nous éprouvons à ce moment un curieux désir de nous échapper au plus vite de ce restaurant, comme si nous étions des clients qui n'ont pas de quoi régler l'addition. Nous savons très bien pourtant que nous avons été invités ici, et servis, par des gens on ne peut plus gentils et courtois, sincèrement désireux de nous faire apprécier leur plat national, le canard à la pékinoise. Mais, sans que ce soit de leur faute, ils nous ont communiqué un sentiment de faute.

— Sauvons-nous avant que la serveuse ne revienne, dis-je.

Et nous partons. C'est une véritable fuite. Nous descendons les escaliers quatre à quatre, traversons le hall mélancolique avec ses canapés rouges et ses grandes glaces dorées, et nous nous retrouvons dans la rue, au milieu de la foule. Voici la voiture. Nous montons, et en route.

— Nous avons commis un grand péché, dis-je, et maintenant voici que ce péché pèse sur nos consciences de bourgeois capitalistes.

— Mais non. Nous venons de manger un repas délicieux, et nous l'avons maintenant, bon et léger, dans nos estomacs de gens faits comme tous les autres, prêts à apprécier les bonnes choses de la vie.

LE DÉFI DE HONG-KONG

— Penses-tu, dis-je à Dacia, que ces Chinois-ci soient les mêmes que ceux que nous avons vus à Pékin il y a quelques jours défilant avec leurs drapeaux, leurs portraits de Mao et leur petit livre de citations ?

— Ce sont les mêmes, oui. Ce ne sont pas les mêmes en ce sens que ce ne sont pas les mêmes individus. Mais ce sont les mêmes si tu entends par là qu'ils font eux aussi partie du peuple chinois.

— C'est la preuve alors qu'on peut faire des hommes ce qu'on veut, ou que les hommes peuvent faire d'eux-mêmes ce qu'ils veulent.

— Disons que les hommes peuvent en effet faire d'eux-mêmes ce qu'ils veulent.

Nous sommes dans un hôtel de Kowloon, le quartier continental de Hong-Kong. Kowloon est un quartier entièrement chinois, tous les Européens vivent dans l'île. De notre fenêtre, située au vingtième étage, nous voyons un grand immeuble juste en face de nous, une sorte de tour, avec des logements populaires. Cet immeuble est tout proche, entre sa façade et la nôtre le regard plonge dans une cour cimentée, vide et nue, où s'éparpillent des ordures. On distingue d'ici la petitesse des appartements. Ils n'ont qu'une ou deux pièces. Cellules

plutôt que pièces du reste, où les gens sont entassés à étouffer. Dans certaines pièces les lits sont fixés au mur et superposés comme des couchettes de chemin de fer. C'est presque le soir mais nombre de gens, oisifs ou sans travail, gisent sur leurs lits, présentant leur dos et leur derrière, ou penchés aux fenêtres semblent attendre de cette exposition au dehors quelque soulagement à l'humide chaleur tropicale. Des hommes en caleçon, des enfants nus se remuent avec lenteur et difficulté dans les pièces exiguës et encombrées, des femmes en pyjama noir font la cuisine devant de minuscules fourneaux. Ce sont des Chinois pauvres, peut-être moins pauvres que les Chinois de Canton et de Pékin, mais en revanche déracinés, privés de la civilisation de leur pays et entassés ici, sans avoir été véritablement transplantés dans un autre humus naturel, sur la roche nue d'une grande ville de quatre millions d'habitants, exclusivement mercantile et coloniale. Toutes ces familles que nous voyons grouiller, dans une angoissante promiscuité, dans cet immeuble en face de nous, partageraient-elles donc (ou feindraient-elles de partager) la même vision du monde que les banquiers, les marchands, les industriels et autres richards de qui hier, au cours d'une promenade dans les quartiers résidentiels sur les collines de Hong-Kong, nous avons admiré les belles et grandes villas cachées au fond de luxuriants jardins tropicaux ?

— Ils sont en grande partie communistes, me fait remarquer Dacia. Les garçons d'ascenseur se sont arrachés les petits livres rouges des citations de Mao que nous avons rapportés de Chine, traduits en anglais et en français. Et les insignes avec la tête de Mao.

— Il y en a aussi qui ne sont pas communistes. Ceux qui se sont sauvés de Chine, comme notre chauffeur, hier, par exemple. Il a été conducteur d'une ambulance américaine pendant la guerre entre les nationalistes et les communistes. Il a peur maintenant d'être fusillé si les Chinois envahissent Hong-Kong.

Un temps de silence, puis je dis :

— Le capitalisme est la cause de plusieurs effets. Le principal, le plus visible, c'est de mettre les hommes et les choses sur le même plan, et même de fabriquer des objets qui ont souvent un aspect plus agréable, plus achevé, plus attrayant, plus beau, que les hommes qui les fabriquent ou que ceux qui les consomment. C'est peut-être là l'origine de l'idée du nouveau roman français sur l'autonomie et l'importance des objets par rapport à l'homme et sur la transformation de l'homme aujourd'hui en un objet comme tous les autres, peut-être même moins central et ayant encore moins de sens que les autres. Souvent de fait, dans les pays capitalistes, les vêtements sont plus beaux que ceux qui les portent, les voitures plus imposantes que ceux qui les conduisent, les maisons plus féeriques que ceux qui les habitent. Montons sur la terrasse de l'hôtel et allons voir Hong-Kong, cette ville est certainement infiniment plus belle que ceux, riches et pauvres, qui y vivent.

Nous voici donc sur le roof-garden de l'hôtel. Oui, Hong-Kong est belle, est très belle, et sa beauté rappelle un peu celle de New York, comme la beauté d'une sœur cadette rappelle parfois celle de sa sœur aînée. C'est le coucher du soleil, le ciel encore rouge à l'horizon est déjà vert et voilé au-dessus de nos têtes. Sur l'arrière-

plan des collines assombries par l'approche de la nuit, gonflées de végétation subtropicale, impure et délirante, les groupes serrés des gratte-ciel blancs, droits, purs, spirituels, scintillent, parés comme de bijoux de leurs fenêtres illuminées. La ville s'étale en face de nous, en demi-cercle autour de la baie qui, à cette heure, est d'un bleu sombre, dur, minéral, précieux, fendu de reflets pourpres. D'innombrables silhouettes de navires au mouillage, noirs comme de l'encre de Chine, se détachent sur le fond plus clair de la mer et du ciel, énormes silhouettes des transatlantiques, longs et bas pétroliers, cargos massifs, sous-marins à peine affleurant l'eau, navires de guerre minces et effilés. Dans ce fouillis de profils noirs et immobiles glissent, non moins noirs, les remorqueurs pansus aux fumées hautes et grêles et les sampan qui avec leurs proues et leurs gaillards aux pointes recourbées ressemblent à des navires du Moyen Age.

— Hong-Kong, dis-je après avoir regardé longtemps ce merveilleux panorama, est une ville qui a rajeuni.

— Pourquoi ?

— Quand j'y suis venu il y a plus de trente ans, c'était une vieillerie d'époque victorienne. Tu te souviens de ce bâtiment de la poste qui paraissait un nain entre deux gigantesques gratte-ciel blancs, il était en style néo-gothique, bas, long, en briques couleur sang de bœuf noircies d'humidité ? Eh bien, à cette époque Hong-Kong était toute un peu comme ça. Les Anglais habitaient sur les collines des villas au décor de stuc de style édouardien ou liberty, et les Chinois s'entassaient derrière le port dans des caravansérails sordides, en ruines, bardés de balcons vermoulus et de vérandas

croulantes. Et puis il y avait quelques banques, de style impérial, dix-neuvième siècle, en granit sombre, sinistrement respectables. C'était tout. Je te le dis, Hong-Kong a rajeuni.

Hong-Kong a rajeuni effectivement, ou plutôt elle s'est transformée. Cette ancienne ville anglaise, coloniale et mercantile, est devenue une métropole néo-capitaliste de style américain. Les origines de cette transformation sont curieuses et méritent d'être expliquées. Les voici en bref.

Il y a presque vingt ans déjà le photographe français Cartier-Bresson publiait un album de photographies sur la Chine. C'était l'année du triomphe de Mao. L'une des photographies m'avait alors paru particulièrement expressive et éloquente. Prise juste la veille de l'entrée des troupes communistes à Shanghai, elle montrait une file d'hommes et de femmes en proie à une étrange panique, gardant toutefois contrôle de soi dans son inquiétude, et se pressant anxieusement au guichet d'une banque pour retirer ses dépôts et les mettre en sûreté avant l'arrivée des troupes de Mao. Cette photographie m'avait frappé parce qu'elle était un authentique document sur ce qui peut se produire lors de l'imminence d'une invasion. Autrefois, peu ou beaucoup, on emballait tout ce qu'on possédait. Aujourd'hui on vide son compte en banque. Le monde change peu. Mais dans cette file de corps serrés et écrasés les uns contre les autres, sur ces visages tendus, avides et anxieux que révélait la photographie, on lisait quelque chose d'autre que la peur de perdre son argent. Un quelque chose d'autre qui apparaît rarement. C'était le sentiment de terreur qu'inspire non pas tant la ruine matérielle que

l'écroulement de l'échelle des valeurs selon laquelle on a toujours vécu. Ici cette échelle de valeurs aurait disparu dans quelques heures. violemment, radicalement, on allait lui substituer celle du communisme maoïste. L'invasion communiste n'était pas une invasion comme une autre, une invasion qui peut être sanglante, mais après laquelle on retourne chez soi et on reprend ses anciens trafics. C'était l'invasion par l'« autre », par le « différent », par ce qui ne permettra jamais plus un retour en arrière. Quelque chose de semblable à ces événements, qu'hélas des photographies n'ont pu fixer, comme l'entrée des Turcs dans la Constantinople chrétienne ou celle des Espagnols dans la capitale du Mexique précolombien. La photographie témoignait d'une irréparable défaite, d'une défaite radicale, définitive.

Mais, curieusement, c'est à ces malheureux épargnants chinois de Shanghai que Hong-Kong doit précisément sa prospérité et son rajeunissement. Naturellement ce n'est qu'une image. Les petits épargnants photographiés par Cartier-Bresson ont réussi à se sauver, ils sont allés grossir la foule des petites gens de Hong-Kong, trafiquants de tous genres, commerçants, commis, prostituées. Ceux qui ont changé la face de Hong-Kong ce sont les richissimes marchands, usuriers, seigneurs de la guerre et propriétaires fonciers. Ceux-ci n'ont pas fait la queue devant les guichets des banques. Ils ne se sont pas sauvés en proie à la panique. Tranquillement, avec un ou deux coups de téléphone, ils ont transféré leurs capitaux de Shanghai à Singapour, à Tokyo, à Formose ou à Hong-Kong. Et puis ils les ont rejoints confortablement, en avion, avec leurs femmes, leurs con-

cubines, leurs enfants, leurs serviteurs, leurs cuisiniers et leurs majordomes. Il n'empêche que la terreur photographiée par Cartier-Bresson tout le monde l'a éprouvée, les petits épargnants comme les grands usuriers. Et le lien entre cette terreur et l'actuel rajeunissement de Hong-Kong c'est cette opération financière très simple en apparence mais très compliquée en réalité, au niveau de la psychologie, qu'on appelle l'investissement. Hong-Kong doit précisément son rajeunissement à l'injection dans ses vieilles veines coloniales d'une quantité massive de capitaux des Chinois d'outre-mer. C'est-à-dire, pour la majorité, de capitaux évacués de Chine à l'époque de la victoire de Mao.

Souvent un régime défait et en déroute, c'est un paradoxe de l'histoire, retrouve sa cohésion et sa force non pas dans le calme d'une situation favorable mais au contact direct d'un danger mortel. Défié par le communisme de Mao qui s'était provisoirement arrêté dans les faubourgs de Hong-Kong, le néo-capitalisme chinois a répondu en investissant précisément ses capitaux dans une ville que tout le monde considérait déjà comme condamnée. Nous avons parlé de défi, nous aurions aussi bien pu parler d'un coup de dés, d'un pari, ou d'une carte jouée avec le maximum de risque et de bluff. Mais peut-être sera-t-il plus exact de dire qu'il s'agit ici d'un défi qui a cette particularité d'être en grande partie inconscient, c'est-à-dire d'appartenir plutôt à la biologie qu'à l'histoire. La conscience historique ou du moins la conviction de la posséder, est de l'autre côté de la frontière, dans la Chine de Mao. Ici, à Hong-Kong, nous sommes devant l'aveugle instinct qui pousse une plante grimpante à s'agripper à une paroi, un

arbre à pencher ses branches vers le soleil, par-dessus un mur. En ce sens, et seulement en ce sens, on peut parler de défi entre Hong-Kong et la Chine de Mao. Ce sont deux extrêmes qui se font face dans la pureté de leur essence. D'un côté tout est volontaire, calculé et conscient, de l'autre tout est involontaire, spontané, inconscient.

Le défi du capitalisme chinois d'outre-mer au communisme de Mao est basé sur cette simple constatation : « Oui, il suffirait que les communistes tirent un seul coup de canon et les Anglais qui ne demandent pas mieux que de liquider aussi cette colonie, s'en iraient au plus vite. Mais les communistes ne tireront pas ce coup de canon. Et ceci non seulement parce qu'ils désirent que Hong-Kong, seul port chinois équipé à la moderne, reste ouvert au trafic avec le monde entier, mais aussi parce que s'il n'y avait pas ici une Hong-Kong, belle et toute prête, ils devraient en inventer une autre, c'est-à-dire créer un autre port du même genre, dirigé, organisé et administré par des intermédiaires étrangers, qui leur permette un important commerce avec les pays capitalistes tout en évitant les compromis politiques. »

Cette constatation a permis l'extraordinaire développement du port de Hong-Kong, aujourd'hui le cinquième du monde. Mais elle est basée, comme toujours, quand il s'agit d'argent, sur un réseau complexe de sentiments de confiance. Confiance en les Anglais de la part des capitalistes chinois (les derniers événements ont montré que cette confiance n'était pas sans fondements), confiance des Anglais dans la Chine de Mao (confiance aujourd'hui profondément ébranlée), confiance de la Chine de

Mao en elle-même (plus forte que jamais). Grâce à ces confiances naît l'équilibre de la situation de Hong-Kong. Mais cet équilibre est actuellement, sinon détruit, du moins gravement compromis par la tentative des Chinois de transformer la colonie anglaise en une sorte de Macao, c'est-à-dire en un port colonial dans lequel la puissance colonialiste deviendrait pour ainsi dire la vassale de la Chine. A Macao, comme on sait, cette situation de vassalité a été finalement acceptée par le Portugal. A Hong-Kong, par contre, l'attitude inconsciente de défi du capitalisme chinois d'outre-mer a été raidie par le refus anglais, parfaitement conscient, de suivre l'exemple du Portugal.

Nous voici maintenant dans l'une des rues principales de Kowloon. Magasins hindous où les vendeurs portent le turban et la tunique blanche et où on vend surtout des cotonnades de Madras. Magasins anglais où on vend des livres, des laines, des chaussures, de la lingerie pour hommes, des habits de confection, des articles de sport. Magasins japonais d'appareils photographiques, de transistors, de jouets, de laques, de céramiques. Magasins chinois de curiosités, antiquailleries, porcelaines, bric-à-brac, souvenirs. Magasins américains avec des chemisettes à carreaux, des anoraks, des blue-jeans, des mocassins. Magasins français de parfumerie et d'articles de mode parisienne. Magasins malais, philippins, allemands, persans, arabes. Magasins de tous genres, de toutes qualités. Et entre les magasins, des restaurants chinois, européens, japonais, coréens, polynésiens, des bars de toutes les tailles et de tous les genres, des night-clubs souterrains, des maisons de thé, des boutiques de change, des spectacles de strip-tease, des cinémas,

des salons avec des flippers. Au premier étage et plus haut encore des bains turcs, des salles de massage, des maisons de beauté, des coiffeurs, des studios de photographes et, naturellement présentes même si elles sont invisibles, des maisons de rendez-vous, ces mythologiques « maisons de rendez-vous » illustrées par Robbe-Grillet dans son roman cinématographique. Ça et là, encore, des agences de voyage, de tourisme, de navigation aérienne et maritime, d'importation et d'exportation. Et puis des expositions organisées par des concessionnaires : canots automobiles, voitures, bicyclettes, motocyclettes, machines à coudre, machines à écrire. Sans parler des vitrines pleines de vaisselle, d'appareils électroménagers, d'équipements d'intérieur, d'ustensiles de ménage, d'instruments de chirurgie, de tabacs, de confiserie. Et de temps à autre d'immenses magasins où on vend de tout, à multiples étages, avec des escaliers, des comptoirs et la foule défilant à l'intérieur derrière les vitrines. La liste pourrait se poursuivre, elle devrait même se poursuivre, seule une description en forme de catalogue pourrait communiquer le sentiment que l'on éprouve en se promenant dans les rues de Hong-Kong, qui est, en bref, le sentiment de se trouver dans une ville où il n'y a que des choses à vendre et des choses à acheter, des marchands et des clients. Vraiment un catalogue de plus de mille pages en papier bible avec des listes de marchandises suivies de leur prix et brièvement commentées avec éloge, vraiment un catalogue de ce genre est la seule forme, disons littéraire, qui puisse fournir une image exacte de Hong-Kong. L'austère République Populaire chinoise elle-même se met en symbiose avec ce milieu. Voici un grandissime magasin

de dix étages qui expose dans ses vitrines les modestes produits manufacturés fabriqués par la Chine communiste et d'immenses portraits de Mao. S'il est vrai que Hong-Kong est un défi lancé par le capitalisme au communisme chinois, alors dans ce magasin la Chine de Mao se défie elle-même. Les extrêmes enfin de cette unique alternative, vendre ou acheter, ce sont les « marines » américains et les petites prostituées. Infantiles, peut-être sont-elles de vraies fillettes, les voici dans leur tunique étroite et sévère, le petit col dur style Shanghai 1930, la minijupe fendue jusqu'à la hanche, le visage vilainement enfariné, la bouche sanglante, leurs yeux cerclés de noir, innocents et obliques. Elles, sont de pures vendeuses puisqu'elles se vendent elles-mêmes. Et les gigantesques marines, aux épaules énormes, aux petites têtes rasées, à la démarche chaloupée, sont de purs acheteurs puisqu'ils achètent tout. Parfois ces deux extrêmes viennent à se toucher avant d'aller carrément s'étreindre dans on ne sait quel hôtel dégoutant avec des chambres à l'heure. On voit alors la petite fille, toute contente de s'être vendue, se mettre à marcher vite en traînant par la main le colosse américain qui lui aussi a l'air apparemment assez content d'avoir achetée la fillette. Mais la plupart du temps l'œil ne distingue rien de précis, aucune anecdote, aucun événement particulier. Nous ne sommes qu'éblouis, étourdis, dans ce climat commercial, dans ce grouillement délirant d'offres, d'invites, de boniments, d'appels et de flatteries. C'est l'atmosphère de certains quartiers commerciaux de New York, de Londres et de Paris, mais ici il n'y a que le commerce, et il s'exprime avec une violence et une obsession qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Toutes les situations contrastées ne sont pas des situations de défi. Il n'est pas vrai par exemple que les pays à régime communiste soient « toujours » les ennemis des pays à régime capitaliste. Certains pays communistes sont souvent les ennemis de certains pays capitalistes pour des raisons étrangères à l'idéologie politique. La coexistence est donc possible et le climat d'hostilité n'est pas dû à l'impossibilité de la coexistence. Entre l'Italie et la Yougoslavie par exemple il y a un contraste de régimes mais il n'y a pas défi. Par contre, comme j'ai déjà dit, il y a défi entre Hong-Kong et la Chine de Mao. Et c'est précisément à Hong-Kong que le défi entre le monde et la Chine communiste a le caractère le plus intransigeant.

En quoi consiste ce défi finalement ? Nous dirons qu'il consiste précisément dans le fait que les deux situations opposées sont ici typiques et poussées à l'extrême. Hong-Kong a tous les traits du capitalisme et aucun de ceux que parfois le capitalisme a en commun avec le communisme. De son côté la Chine de Mao a tous les caractères propres au communisme et aucun de ceux que parfois le communisme a en commun avec le capitalisme. A Hong-Kong, en fait, les corrections traditionnelles à l'abstraction capitaliste font totalement défaut. Il n'y a ni terre ni paysans, ni nation ni culture nationale, ni religion ni tradition religieuse. Hong-Kong est un exemple impitoyable de ce que peut l'argent par lui-même, c'est-à-dire la consommation pure, sans autre justification que le profit. La Chine de Mao d'autre part n'a pas corrigé jusqu'ici et ne semble pas disposée à apporter la moindre correction à l'abstraction communiste avec ces concessions (qu'elle appelle le révision-

nisme), elles aussi désormais habituelles dans les autres pays communistes, concessions à la liberté et au bien-être individuel. La Révolution Culturelle a confirmé et aggravé au contraire l'absence totale de semblables corrections. Ainsi tandis qu'à Hong-Kong on vit pour le profit et pour la consommation, dans la Chine de Mao consommation et profit ont été, la première réduite au strict nécessaire et le second aboli. Il s'agit de deux défis donc, extrêmes, comme nous avons dit, et en même temps, d'une certaine manière, plus biologiques que politiques et économiques. Au niveau de la lutte pour la vie tout devient essentiel et extrême. Et surtout il n'y a plus aucune possibilité de compromis, bien que, comme c'est le cas entre Hong-Kong et la Chine de Mao, le compromis soit temporairement présent en fait dans chacun des deux camps.

**C'EST VRAI,
ILS SONT LA LES COMMUNISTES ?**

Si vous allez de Corée à Bangkok en avion, en passant par Tokyo, Taïpeh, Hong-Kong, Saïgon (avec des escales peut-être à Manille et Koula Lampour) vous serez frappés par cet impressionnant phénomène : l'inondation de l'Asie orientale par la vague américaine, le débordement des Américains sur l'Asie. L'océan Pacifique sépare l'Asie des Etats-Unis mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de fossé facilement franchissable. Les Américains se sont vraiment implantés en Asie et leur « commitment » n'est pas seulement militaire mais aussi, dans un large sens, culturel.

Pour ce qui est de l'implantation militaire, on sait que les Etats-Unis avec de petites ou de grandes armées (à Formose, en Corée du Sud, au Vietnam, en Thaïlande), avec des alliances (Australie, Nouvelle-Zélande, Philippines, Hong-Kong) et des concordances d'intérêts (Japon, Indonésie, Malaisie) contrôlent tout l'Est asiatique. Mais l'inondation culturelle, elle... Nous nous bornerons à remarquer à ce propos que lors de toute invasion, si l'envahisseur conseille, donne et impose au pays conquis sa propre culture, à son tour, fatalement et sans qu'il s'en rende compte, il reçoit, accepte et adopte la culture du vaincu. C'est fatal, nous répétons, et nous donnons au mot fatal son sens tragique primitif. Si les Américains au lieu d'avoir envahi l'une des parties

du monde où règne la plus antique civilisation, avaient envahi, mettons, Bornéo, eh bien, très rapidement, sans le vouloir et sans s'en rendre compte, ils se seraient « bornéoïsés ». Et maintenant que reçoivent, qu'adoptent de l'Asie sans même s'en rendre compte ces athlétiques soldats surnourris et infantiles, ces femmes blondes lymphatiques et « désodorisées », ces turbulents enfants quasi albinos qui se pressent dans les hôtels des villes que je viens de citer, qui passent par les aéroports, qui remplissent les avions en vol d'une ville à l'autre ?

On connaît les raisons invoquées par les Américains de leur présence en Asie. C'est leur obsession, leur haine du communisme. Bien entendu quand nous disons « communisme » en parlant du motif de la guerre de « containment » américain, nous ne nous référons pas au communisme objectif, réel, de Marx, Lénine et peut-être Staline. Non, nous nous référons à un mot à la fois mythologique et usé, à la fois explosif et inconsistant, à quelque chose qui ressemble assez en somme à cet autre mot, « impérialisme », si souvent employé par les pays qui se considèrent comme les ennemis des Américains. Communisme et impérialisme sont à coup sûr des réalités. A coup sûr nous vivons dans un monde déchiré par ces deux réalités. Mais en même temps, et c'est curieux, les mots « communisme » et « impérialisme » ne désignent pas les réalités objectives du communisme et de l'impérialisme mais les sentiments de ceux qui se servent de ces mots. C'est-à-dire quelque chose de tout à fait imprécis, vague, trompeur, illusoire, irréel.

Donc, les Américains sont en Asie pour s'opposer au communisme. Mais en même temps ils reçoivent des

Asiatiques quelque chose qui plus tard est destiné à corriger, modifier, intégrer profondément l'« american way of life ». En quoi consistera cette correction, cette modification, cette intégration ? On pourrait répondre que ce serait déjà un correctif important que d'être allé voir de ses propres yeux, d'avoir touché du doigt ce que c'est que le communisme. Mais il n'y a pas que le communisme en Asie. Avant le communisme il y avait d'autres croyances peut-être bien plus importantes. Ici nous devrions faire quelque chose de très peu raisonnable et à quoi, en raison de notre caractère, nous sommes peu enclins, prophétiser. Mais nous allons plutôt nous borner à indiquer à titre d'exemple les effets qu'ont eus aux Etats-Unis la guerre avec le Japon, et surtout l'occupation du Japon. La culture japonaise, le goût japonais, les mœurs japonaises, la vision du monde japonaise ont été absorbés plus qu'on ne le croit par l'Amérique anglo-saxonne et puritaine. Et peut-être précisément la guerre avec le Japon et l'occupation du Japon n'ont-ils été que le premier pas de ce fatal débordement de l'Amérique sur l'Asie. De ce mariage conclu dans la haine et dans l'amour. De cette symbiose ou de cette tentative de symbiose...

Je pense à tout ceci tandis que dans une voiture, cahoté dans les trous, les bosses et les flaques d'aussi importants qu'inefficaces travaux de voirie, je roule dans la ville de Séoul en direction de Panmunjom, c'est-à-dire vers la frontière de la Corée du Nord.

Je suis accompagné par un fonctionnaire sud-coréen, aimable, souriant, poli et d'un optimisme incroyable, tenace, inflexible.

— Séoul n'en finit pas, dis-je. Le centre est tout

petit mais la ville est immense. Les faubourgs commencent au centre même et ils n'en finissent plus.

— C'était, me répond-il en souriant, le centre d'une ville de trois cent mille habitants jusqu'à il y a encore très peu de temps. Les empereurs y avaient fait des jardins et des palais, les Japonais y ont ajouté quelques édifices publics et quelques hôtels. Mais avec la guerre nous avons été submergés par l'émigration des campagnes. Séoul a aujourd'hui quatre millions d'habitants.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, comment vivent-ils ces quatre millions d'habitants ? C'est une ville riche Séoul ? Il y a beaucoup d'industrie à Séoul ?

— La ville n'est pas riche, fait-il toujours souriant, et il y a peu d'industrie. Mais elle deviendra riche et l'industrie nous la créerons. Tous ces gens sont venus de la campagne pour travailler et progresser. Nous les ferons travailler et progresser.

Travailler et progresser ? Je regarde la rue que nous sommes en train de suivre avec ses files de bicoques, de baraques avec des petits magasins aux énormes enseignes et aux vitrines minuscules. De temps à autre émerge quelque maison plus grande mais vieille et décrépite, ou quelque immeuble plus moderne de bel aspect. Les trottoirs grouillent de gens qui courent et s'entremêlent. Un fleuve de voitures de tous genres serpente lentement entre les bosses et les trous dus aux précités travaux de voirie.

— Il y a, dis-je, des métropoles produites par la concentration des richesses, de groupes dirigeants, d'usines et de marchandises. Et puis il y a les métropoles produites par des causes extra-économiques comme les guerres, le chômage dans les campagnes, le besoin de

protection, etc. Les premières, à l'exception du Japon, sont presque toutes en Occident, les secondes presque toutes en Asie. Il me semble que Séoul appartienne à cette seconde catégorie.

J'ai encore droit au sourire.

— Nous ferons en sorte qu'elle passe au plus vite dans la première catégorie.

— Mais toutes les industries et les matières premières se trouvent en Corée du Nord.

— Les industries, nous sommes en train de les créer. Quant aux matières premières nous les importerons. La Suisse non plus n'avait pas de matières premières et elle est devenue un pays industriel.

La Suisse ? Je regarde le cirque de collines escarpées, rocheuses, nues et trop brillantes, authentiquement asiatiques, au fond duquel, comme une eau vaseuse au creux d'un terrain inondé, s'étend Séoul. Elle a débordé de sa vallée d'origine, couvre plusieurs autres vallées et vallons limitrophes.

— Le revenu annuel moyen par tête dans la Corée du Sud est de 108 dollars, dis-je, celui de la République Populaire chinoise de 120, celui du Japon de 800 dollars. Entre la Chine et le Japon, sur qui voudriez-vous vous aligner ?

— Sur le revenu du Japon, bien entendu.

— Il me semble que le Japon soit encore bien loin.

— Il est loin. Mais je vous prierais de réfléchir sur ces chiffres.

— Quels chiffres ?

— Entre 1960 et 1963 il y a eu une augmentation globale annuelle de la production d'environ dix pour cent. Ceci à la suite du lancement du plan quinquennal

de développement économique. Savez-vous de combien a augmenté, par exemple, la production industrielle l'an dernier ? De dix-huit pour cent.

— Je ne suis pas capable de juger sur des chiffres. Je m'en tiens plutôt à ce que je vois. La Corée donne l'impression, du moins pour l'instant, d'être un pays sous-développé et pauvre, en très grande partie agricole, avec une capitale énorme, chaotique, dont la population semble avoir un niveau de vie assez bas.

— Il est bas mais il s'élèvera.

Mais voici enfin la campagne. En ville on voit les effets de la guerre, dans la campagne on voit la guerre elle-même ou plutôt cet état de choses malsain, plus unique que rare, qu'est une situation d'armistice qui dure depuis quinze ans. Sur la campagne toute verte une petite pluie fine tombe d'un ciel gonflé de gros nuages noirs, bas et immobiles. Nous avançons à la vitesse d'un homme au pas, derrière une colonne de camions. Ce sont des camions pleins de troupes, les soldats y sont rangés sur deux files avec les casques sur les yeux, courbés en avant. Ils nous regardent mais ils ne nous voient probablement pas. Nous faisons partie nous aussi de ce rêve les yeux ouverts que sont la Corée, l'Asie, l'intervention américaine en Corée et en Asie. A un tournant la colonne s'engouffre, entre deux sentinelles, dans l'entrée d'un camp entouré de fils de fer barbelés. Nous entrevoyons des rangées et des rangées de canons avec leurs tracteurs, de véhicules blindés peints en vert avec une étoile blanche, de baraques préfabriquées, des casernes peintes en vert, et partout des allées et venues de soldats. Nous dépassons le camp finalement et recom-

mençons à rouler à une allure normale. Je demande à mon guide :

— Combien y a-t-il de soldats américains en Corée ?

Sourire. Il répond :

— Cinquante mille.

— Et l'armée sud-coréenne a combien de soldats ?

— L'armée sud-coréenne a six cent mille soldats.

Il reste un temps silencieux et ajoute :

— C'est une des plus fortes du monde.

— Combien de soldats avez-vous au Vietnam ?

— Quarante-cinq mille.

— Est-ce que la Corée du Nord a aussi envoyé des soldats en aide au Vietnam du Nord ?

— La Chine aurait bien voulu. Mais la Corée du Nord a refusé.

— Comment a-t-on su que la Chine l'a voulu et que la Corée du Nord a refusé ?

— A Pékin, le gouvernement de la Corée du Nord s'est trouvé soudain attaqué dans les journaux muraux.

Je n'insiste pas. La Corée est une sorte de Pologne de l'Asie, les influences chinoise, russe, américaine, anglaise s'affrontent depuis des siècles dans ce pays. Le résultat, du moins aujourd'hui, est la division de la Corée en deux parties. En attendant notre voiture continue à rouler. Et voilà une colonne de soldats américains. Ils marchent lentement sous la pluie, en file indienne, sur le bas-côté de la route. Ils sont pour la plupart grands, blonds, dégingandés. Ça et là un petit brun, un italo-américain ou un portoricain. Parfois un noir. Ils nous regardent du coin de l'œil, l'air de s'ennuyer, indifférents. Nous continuons à rouler. Voici des tanks. Je ne sais pourquoi, je pense aux éléphants de

combat dans l'antiquité. Mêmes énormes masses lentes, puissantes, surmontées d'une minuscule tête de cornac-soldat, indifférente, quasi inhumaine, insensible à tout ce que la masse peut écraser en roulant. Et comme des trompes, menaçantes, ces canons pointés en avant.

Encore quelques kilomètres et voici qu'un grand, un très grand fleuve apparaît au fur et à mesure que nous nous approchons du pont qui l'enjambe. Grandes méandres, eau couleur de boue, rives marécageuses et basses au sud, escarpées et rocheuses au nord. Atmosphère de solitude, de nature dépeuplée, de désert. On pense tout de suite à la guerre (on pense toujours à la guerre en Corée) immobilisée sur ces rives, dans l'attente que les ponts détruits soient reconstruits. Ce fleuve parle de désastre militaire, d'invasion et de retraite. Le pont est étroit, métallique. Sur le pont, dans l'air sombre, maussade et pluvieux, marchent des sentinelles américaines. D'autres sentinelles se trouvent à l'autre bout du pont, à côté d'un poste de contrôle. Je dis au guide :

— Quelles précautions on prend ici !

— C'est contre les infiltrations communistes.

— Il y en a souvent ?

— Ils passent le fleuve la nuit et même le jour.

Regardez bien, vous voyez les patrouilles américaines, là-bas, dans les roseaux ? Qu'est-ce que vous croyez ? C'est en raison de ces infiltrations qu'à Séoul il y a le couvre-feu depuis treize ans.

Je ne crois rien, je suis ici pour voir. La voiture se remet à rouler dans une campagne très verte trempée par la pluie, sous un ciel noir de printemps, dans la forte odeur des acacias en fleurs. Nous arrivons finalement à la zone démilitarisée. C'est annoncé par une

pancarte en anglais, à côté d'un petit arc de triomphe de style coréen. La voiture roule à travers un paysage légèrement différent. Nous avons précédemment traversé des terres cultivées avec des champs et des rizières, et maintenant il n'y a plus que des étendues d'herbe folle et de bosquets sauvages. Et partout un sentiment d'abandon. Le guide nous dit :

— C'est la zone démilitarisée. Ici personne ne vit, personne ne travaille ici. Cette zone est redevenue sauvage. Et vous savez, les animaux se sont multipliés puisque personne ne les chasse.

— Quels animaux ?

— Des chevreuils, des lapins, des faisans. Regardez, regardez !...

Dans l'herbe haute je vois deux chevreuils qui courent l'un derrière l'autre, libres et heureux. Plus loin, dans une clairière, deux faisans qui trottent s'envolent à notre approche. Je dis :

— On dirait le Paradis terrestre. Pas d'hommes, pas de cultures, rien que de l'herbe et des animaux en liberté.

Sourire. Il dit :

— Oui, c'est le Paradis terrestre.

Mais nous voici à l'endroit d'où partent les touristes de la guerre. Oui, parce que les Américains, un peu par propagande, un peu par native inclination d'éducateurs, ont transformé la frontière de l'armistice en une attraction touristique et éducative comme les chutes du Niagara ou les geysers des Montagnes Rocheuses. On va à la frontière regarder la Corée du Nord comme on va voir une curiosité naturelle. Des autocars transportent des groupes de Coréens et d'Occidentaux, des voitures

amènent des visiteurs isolés comme c'est mon cas. Nous entrons dans un bâtiment préfabriqué, long et bas, et nous sommes reçus par un commandant américain en uniforme. C'est lui qui va nous guider maintenant, c'est lui qui nous donnera les explications, c'est lui le Virgile qui va guider Dante dans ces limbes coréennes. Il nous prie de nous asseoir, prend une baguette et tout en nous montrant plusieurs panneaux sur des chevalets il nous raconte en un quart d'heure l'histoire de la zone de l'armistice.

Nous écoutons son explication qui est faite d'une voix atone, lente, paisible, comme une causerie scientifique, relevée çà et là par une trace d'humour, en tout semblable à un cours dans un collège américain.

Puis nous ressortons et allons en voiture vers la frontière. Il ne pleut plus. Des feuillages des acacias de petites gouttes tombent sur nos têtes quand nous descendons de la voiture et nous engageons dans un chemin boueux, qui monte vers un observatoire. C'est une petite tribune comme celles qu'on voit sur les champs de courses. Le commandant américain nous fait asseoir. Nous nous trouvons en face d'un immense panorama de vallées et de collines, apparemment complètement dépeuplé. Le commandant nous dit :

— Là-bas ce sont les communistes.

Une fille américaine très peinturlurée et qui respire la santé, qui s'est adjointe à notre groupe avec deux ou trois de ses camarades, demande en mastiquant du chewing-gum avec ardeur :

— Où ?

— Là-bas, derrière ce bouquet d'arbres.

— Là ? Ils sont là les communistes ?

- Oui. Ils sont là les communistes.
- C'est vrai ?
- Oui, c'est vrai.
- Mais on ne les voit pas.
- Il y a un village mais il est caché par cette colline.
- Un village communiste ?
- Oui, oui, un village communiste.
- Et les habitants sont tous des communistes ?
- Oui, tous des communistes.

Tombe un profond silence. Le commandant ajoute avec indifférence :

— Ils pourraient nous tirer dessus. Quelquefois ils le font.

De la tribune nous allons à l'endroit où depuis quatorze ans, tous les jours, les deux commissions d'armistice se réunissent. C'est un espace entre les collines vertes et fleuries où se dresse d'une part un petit monument commémoratif de style coréen avec les couleurs tendres et vives d'une glace napolitaine, et de l'autre une file de baraques préfabriquées peintes les unes en bleu les autres en vert. Les vertes sont les nord-coréennes, les bleues les sud-coréennes. Le major nous explique :

— La ligne d'armistice passe entre les baraques et elle coupe précisément en deux la table sur laquelle siègent les deux commissions. Si vous voulez, vous pouvez assister à une séance. Je veux dire, vous pouvez regarder par une fenêtre. Je crois qu'il y a une réunion en ce moment.

Il nous fait signe de le suivre, nous nous approchons de la plus grande des baraques bleues, nous écrivons nos nez contre les carreaux d'une fenêtre, comme des pauvres qui essaient d'espionner une fête. Et nous

voyons une salle longue et basse qu'une table verte sépare en deux. Les Nord-Coréens siègent d'un côté, les voici, vêtus en vert olive foncé avec des galons rouges, durs, rigides, sérieux, hostiles. De l'autre côté ce sont les Américains et les Sud-Coréens, les voici eux aussi, deux Sud-Coréens en uniforme, l'air aussi hostile et sérieux que ceux du Nord et un officier américain avec une chemise d'uniforme, les manches retroussées. C'est un fort homme, blond, avec des avant-bras aux poils blonds. Les deux commissions ont l'air de discuter. On voit les bouches s'ouvrir, les mains remuer mais on n'entend rien. La fille au chewing-gum demande :

— De quoi parlent-ils ?

— Oh, cela dépend des jours. Quelquefois ils discutent de bêtises. Par exemple du déplacement pendant la nuit des poteaux frontière.

— Quels poteaux ?

— Il y a des poteaux pour indiquer la frontière. La nuit les Nord-Coréens viennent les déplacer. Et nous, pendant la journée, nous les remettons où ils étaient. Cela peut fournir un sujet de discussion aux commissions.

— Ou quoi d'autre sans ça ?

— Eh bien, hier une mine a fait sauter un bâtiment militaire américain. Nous avons eu deux morts. On discutera de cette mine dans quelques jours. Si on en discute.

— Il y en a beaucoup de ces incidents ?

— Jusqu'à aujourd'hui nous avons dénoncé 5 300 violations de l'armistice par les Nord-Coréens. Eux ont dénoncé 42 311 violations de notre côté. Nous en avons reconnues 89. Les Nord-Coréens, 2.

— Depuis combien de temps les commissions se réunissent-elles ?

— Elles se réunissent tous les jours depuis quatorze ans.

— Depuis quatorze ans ?

— Oui. Nous sommes toujours en guerre. L'armistice ne veut pas dire la paix, cela veut simplement dire qu'on ne se bat pas.

— Et quand fera-t-on la paix ?

— Qui peut savoir ? Peut-être jamais.

Nous regardons longtemps, écrasant nos figures contre les vitres. Puis soudain, voilà les deux commissions qui se lèvent, qui se saluent militairement, qui font demi-tour et qui s'en vont chacune de leur côté. Nous nous précipitons à l'autre entrée, là où doivent sortir les Nord-Coréens. Il a recommencé à pleuvoir et nous voyons les Nord-Coréens sortir du bâtiment et s'éloigner lentement sous la pluie. La fille demande avec avidité :

— Ce sont des communistes ?

— Oui, ce sont des communistes.

Le major se tait un moment puis il dit :

— Je pourrais vous montrer là-bas, en territoire nord-coréen, une cage de pigeons voyageurs. On dit qu'ils leur ont appris à voler seulement sur les baraques vertes, les baraques communistes et à éviter les bleues, les baraques capitalistes.

Il se tait un moment pour voir l'effet que nous produit cette nouvelle. Puis il ajoute :

— Mais je ne vous emmènerai pas voir parce que ce n'est pas vrai. Il a été prouvé que les pigeons ne pouvaient pas reconnaître les couleurs. Et puis il pleut. Allons prendre le thé.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Ce qu'on voit	33
Le Livre	43
Pourquoi la Révolution Culturelle	53
Mao le dit aussi	65
La bourgeoisie c'est le mal	75
Le réchaud à gaz	85
En Italie, vous étudiez le livre de Mao ?	97
Non à la phase petite-bourgeoise	107
Le plein et le vide	117
Pays crustacé	133
La haine du passé	149
Le convive de pierre	167
Le défi de Hong-Kong	185
C'est vrai, ils sont là les communistes ?	201

IMPRIMERIE « L'UNION TYPOGRAPHIQUE »

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (V.-de-M.)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1968

Flammarion et C^{ie}, éditeurs (N^o 6244) — N^o d'impression : 177-68

LA RÉVOLUTION CULTURELLE DE MAO



DS777.55

P5414 Pincherle, Alberto

13

La Révolution culturelle de Mao



la révolution culturelle de mao

Que se passe-t-il en Chine ? Si là-bas venait de se produire un événement comparable à la conquête de l'Amérique par les Espagnols, ou à la Révolution française de 89 ? S'il venait de se produire l'un de ces événements dont on regrette par la suite que les contemporains n'aient pas compris l'importance, au point d'omettre même d'en rendre compte ? A. Moravia est trop présent au monde, trop passionné de l'homme, pour laisser cette pensée simplement le traverser. Il part pour la Chine.

Certes, pour connaître la réalité chinoise, il a recours aux explications théoriques et historiques, qu'il sait manier avec perspicacité et audace. Mais il ne suffit pas en Chine d'être historien ou journaliste. Un fait humain de la plus haute importance a lieu ici ; il convient d'aller à sa rencontre avec toutes les antennes : l'observation, l'émotion, la sensibilité, la poésie. Ainsi, sur la Chine en révolution culturelle, A. Moravia nous donne son regard. Et c'est bien plus qu'un jugement.